

aram

LE 24 AVRIL

L'UNITÉ !



N° 82

**MARS-AVRIL
1984**

17 F

Fonds A.R.A.M

MOTEL MONT ARARAT

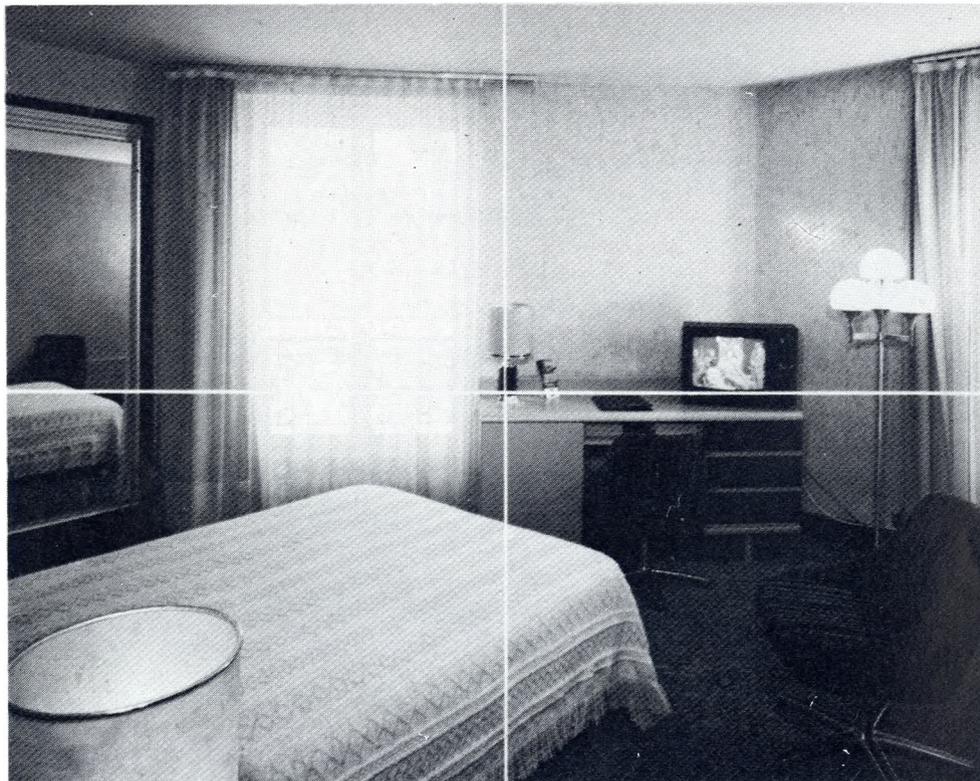
Situé sur l'Autoroute de l'Aéroport

Mr YEZEGUELIAN

ABIDJAN COTE D'IVOIRE

LOCATIONS MEUBLEES AU MOIS

avec: Refrigerateur Televiseur Climatiseur Kitchnette Mobilier moderne Telephone



Appartement: 3500 F (PAR MOIS)

Studios: 2800 F

Electricité comprise

**2 Restaurants - Night Club -
Banque - Pharmacie**

TEL direct (225)35 26 13-35 49 94

NOMBREUX VOLS QUOTIDIENS : AIR AFRIQUE - UTA - SWISSAIR - SABENA - ALITALIA

ABIDJAN LA PERLE DE L'AFRIQUE NOIRE

sommaire



page 13



page 19



page 34

Réflexions	5
L'unité : les premiers pas	6
24 FEVRIER 1944 : Manouchian	8
L'attentat de Marseille	12
L'Asala frappe à Téhéran	16
Dernier hommage à H. Chiraz	18
Les Kurdes	19
Humour	24
A travers la presse française et belge	26
A travers la presse arménienne	28
Nouvelles d'Arménie soviétique	30
Atlas d'Arménie : Malatia	32
Daniel Varoujan	34
Archag Tchobanian	36
Ardavazt Berberian	38
Des vocations photographiques	40
L'Arménie dans ses chants	44
Les mémoires d'Armen Garo	47
Livres	50
A travers la Communauté	52

Couverture : Monument du Génocide Arménien érigé à Aix-en-Provence. OEuvre de Toros.



bulletin d'abonnement

A découper et à retourner à : ARMENIA — BP 2116 — 13204 Marseille Cédex 01

Je désire recevoir 10 numéros d'Arménia pendant 1 an

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

Ci-joint mon règlement par
chèque bancaire * ou postal *
à l'ordre d'Arménia.

* Rayer les mentions inutiles

France et DOM-TOM : _____ 170,00 F.

Etranger : _____ 250,00 FF. par avion

MOTOS

AZNAVOURIAN Roger & André PEREZ

SARL cap. 100.000 F

CENTRAL SPORT

Kawasaki



HONDA

SERVICE APRÈS-VENTE & TECHNIQUE

Agréé par HONDA-FRANCE
Etablissement agréé par la MAIF

65 et 132, cours Lieutaud. 13006 MARSEILLE. ☎ (91) 48.48.10



GARAGE PIERRE

Agence CITROËN

P. MINASSIAN et Fils

MÉCANIQUE - CARROSSERIE - DÉPANNAGE
VENTE

NEUF - OCCASION - ECHANGE - REPRISE

127, avenue de la Libération
13380 PLAN-DE-CUQUES ☎ 68.08.29

SNACK 44

DENER
KEBAB

**44,
La Canebière**



Prêt à Porter de Luxe

Coppélia

49, rue de Rome - 2, rue Moustier
MARSEILLE. Tél. 54.79.66

JENNIFER

13, rue Saint-Ferréol
13001 MARSEILLE. Tél. 54.12.36

PHILIPS

centre électronique
service après-vente

TÉLÉ - VIDÉO - HI-FI - RADIO
ÉLECTRO-MÉNAGER

Etablissements **GURDJIAN S.A.**

15, COURS DE FORBIN

13120 GARDANNE

Magasin 16 (42) 58.31.21

Service Technique 16 (42) 58.36.69

Automobiles

MAZDA

323 - 1100 cm³
5 CV - 4 V

45.862 F TTC
clés en main



3 ans garantie
+ assistance

Garage Express

22, av. d'Aix. Tél. (42) 58.33.67. GARDANNE



Jujube

MADE IN FRANCE

5, boulevard Giraud

Tél. 67.29.47

13014 MARSEILLE



**La
Torche**

PIZZERIA
GRILL - CRÊPERIE
PÂTISSERIE

81, rue Félix-Faure
CANNES
Tél. 39.28.16

V. LORENIAN

- Ses Pizza
- Ses Spécialités Orientales
- Ses Cochonnilles (orientales)
- Ses feuilles de vigne (farcies au riz)
- Ses Chich-Kebab (Proches de l'A.R.A.M)

Fonds A.R.A.M

UN 24 AVRIL UNITAIRE

ENFIN !

Depuis le début du mois de mars 1984, à Paris comme à Marseille, les organisations politiques, culturelles et religieuses mettent au point un accord qui permette de faire de ce 24 avril 1984 un 24 avril unitaire. A l'heure où nous mettons sous presse, ces accords semblent être conclus. Pour qualifier cette initiative et ces résultats nous ne diront qu'un mot : ENFIN !

Mais ceci n'est que la moitié du chemin.

La rue ou les pantoufles

Traditionnellement, le 24 avril est un jour de recueillement, parce qu'un peuple génocidé a besoin de se souvenir pour exister. C'est aussi un jour d'espoir, parce qu'après soixante-neuf ans de démarche auprès des autorités légales pour faire reconnaître son histoire, un peuple a encore besoin d'espérer. Mais aujourd'hui, il faut l'admettre, c'est surtout un jour de combat, c'est-à-dire un jour où toute la communauté rassemblée doit d'abord montrer qu'elle existe, ensuite montrer qu'elle compte, enfin montrer qu'elle a des droits. Sans cela, le 24 avril n'est plus le 24 avril.

Pour leur part, les organisations semblent vouloir tout mettre en œuvre pour faire de ce rassemblement une réussite. Dans l'état actuel des choses, s'accorder sur l'essentiel n'est pas une mince affaire. Mais reste à savoir si la communauté fera l'autre bout du chemin.

En effet, ce jour-là, les Arméniens de France devront faire un choix : la manifestation ou le silence. La rue ou les pantoufles. Un choix difficile quand on sait que les raisons ou les prétextes ne manquent pas pour rester chez soi. Mais un choix important, car du nombre d'Arméniens présents dans la rue dépend la place même de la communauté dans le monde extérieur. Car rien ne sert de dire que l'on est Arménien si le simple fait de le montrer est déjà une peine.

La répétition générale

Qu'on ne s'y trompe pas : ce 24 avril n'est qu'une répétition générale pour le 70^e anniversaire, en 1985. Ces accords entre partis, cette volonté unanime de mobilisation n'est que le premier pas d'une démonstration encore plus capitale : celle qui montrera que nous existons en diaspora depuis soixante-dix ans et que ça n'est pas près de se terminer, qu'une jeunesse existe et qu'elle a déjà pris le flambeau pour aller jusqu'à la fin du siècle, et que tout cela continuera aussi longtemps que cela doit continuer.

A manquer ce rendez-vous, l'on risque de manquer celui de notre avenir.

Un congrès national

Mais d'ici là, le chemin est long, beaucoup reste à faire. Les accords qui ne durent qu'un jour, c'est bien. Car nous n'avons même pas ça. Mais il est bon de savoir qu'une communauté ne peut pas rester divisée 364 jours dans l'année, sous prétexte qu'elle s'accorde le 365^e.

Afin de mieux coordonner leur action, de cesser les luttes intestines, d'essayer d'unir les forces sur l'essentiel au lieu de les diluer dans l'accessoire, il devient nécessaire aujourd'hui de mettre sur pied, à l'image d'autres minorités, un congrès national de toutes les organisations de France, qui permettrait de donner à une communauté éparpillée une organisation cohérente.

Il faut enfin que l'on sache que le 24 avril se termine le 25 et que les lendemains sont toujours difficiles.

R. DZAGOYAN

réflexions
REFLEXIONS

armenia
Fondateur 1ère série :
André GUIRRONNET
Fondateur 2ème série :
M. E. L. C. A. (Mouvement
pour l'Enseignement de
la Langue et de la Culture
Arménienne)
Association régie
par la loi de 1901
Bouches-du-Rhône
N° 4 943
Président :
Grégoire TAVITIAN
Directeur de la publication
Ohan HEKIMIAN
ABONNEMENTS :
B. P. 2 116
Marseille Cédex 1
Tél. 67 46 74
C. C. P. 1166-59 T Marseille
Commission paritaire :
CPPAP 59 029
IMPRIMERIE J. ARAKEL
103, Av. Roger Salengro
13003 Marseille

L'UNITÉ

LES PREMIERS PAS

Dans la région parisienne, comme à Marseille, l'unité pour le 24 avril est à l'ordre du jour des organisations. Une unité qui aura son histoire et sans doute un avenir.

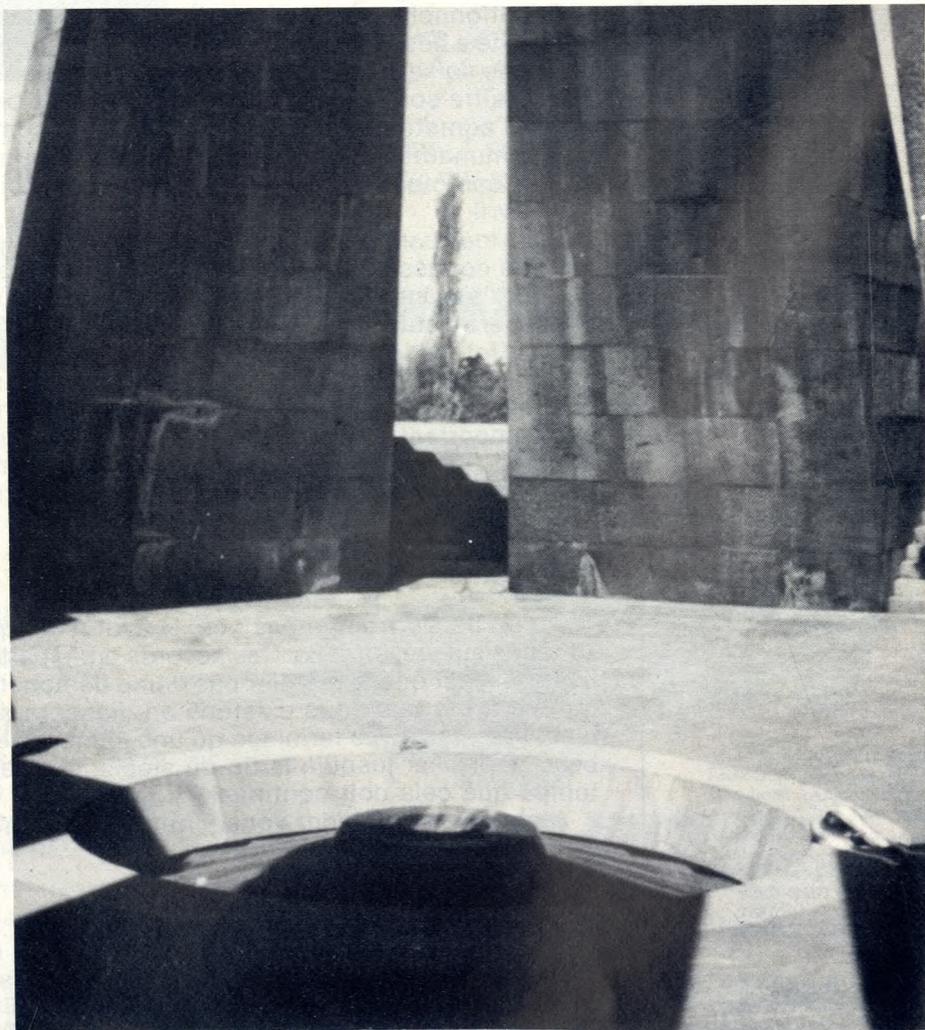
L'unité au procès Van

L'unité commença en fait sans un mot, le 24 janvier 1984. Ce jour-là s'ouvrait le procès Van. A l'appel du Comité de Soutien aux Prisonniers Politiques Arméniens, toutes les organisations politiques et deux des églises acceptèrent de porter témoignage en faveur des détenus, les uns engageant explicitement leur appartenance, les autres la représentant tacitement. C'est ainsi que l'on vit se succéder à la barre des personnalités aussi différentes que le pasteur Helvadjian de Marseille, le père Raphaël du Collège Samuel Moorat à Paris, Anahid Ter-Minassien de la FRA-Dachnaktoutioun, MM. Voskeritchian et Attamian pour les Anciens Combattants, et bien sûr Méliné Manouchian, qui apporta autant le témoignage de sa personne que celui de l'Histoire.

Unanimes quant à leur soutien aux détenus, les quelques femmes et hommes qui se succédèrent à la barre signifiaient, peut-être sans le savoir, que toute la communauté était jugée dans ce procès et que nul n'avait le droit de s'y soustraire au nom de considérations partisans. Ne pas venir eût été tout simplement se retirer soi-même de la communauté. Ainsi ce jour-là, à travers cette unanimité, beaucoup sentirent souffler le vent de l'unité, c'était déjà plus qu'une brise, et c'était au premier qui saurait tendre les voiles.

L'appel du M.N.A.

Un peu en marge, sinon en opposition, avec les partis dits « traditionnels », le M.N.A. fut, et c'était son rôle, le premier à lancer l'appel à l'unité (voir encadré). Son rôle, car ayant fait appel, lors du procès, à toutes les sensibilités, et toutes (sauf quelques-unes) ayant répondu, il devenait difficile d'ignorer



Tsitsernakaberd (Photo CRDA)

ces sensibilités une fois le procès terminé. Son rôle encore, parce que, disposant d'une base active et d'une popularité nettement en hausse, malgré les événements de juillet 83 et les dernières vexations de la police française, ce mouvement pouvait difficilement ignorer le besoin généralisé de la communauté à

mettre un terme à des divisions dont la stérilité n'est plus à démontrer. Aussi lorsqu'au cours du meeting qui suivit le procès, Ara Toranian lut publiquement son appel, cette lecture suscita une ovation d'un quart d'heure où le seul mot prononcé fut celui d'« Unité ». L'initiative était plébiscitée à l'unanimité. Ne

COMITE DU 24 AVRIL - PARIS

COMMUNIQUE

Cette année, le 24 avril, date qui symbolise le déclenchement du génocide des Arméniens par l'Etat turc, sera commémoré unitairement par l'ensemble des organisations arméniennes, toutes tendances confondues.

Cette journée marquera la détermination de notre communauté à faire triompher ses revendications concernant la reconnaissance du génocide de 1915 et les droits imprescriptibles du peuple arménien.

Une messe de Requiem sera célébrée en l'Eglise arménienne de Paris, 15 rue Jean-Goujon, à 14 heures 30.

Cette messe sera suivie d'un rassemblement au cours Albert 1^{er}, Paris 8^e, à 16 heures, à l'emplacement du monument qui sera érigé à la mémoire des victimes du génocide de 1915.

Cette manifestation défilera ensuite du cours Albert 1^{er} à l'Arc de Triomphe.

restait plus qu'à mettre en marche la mécanique unitaire.

Le rôle de l'Eglise

Après tant d'années d'opposition, d'incompréhension et de rancœurs accumulées, il était difficilement pensable que les autres mouvements politiques répondent spontanément à l'appel du M.N.A. Crainte de perdre la face ? Attente tactique ? Illusions sur sa propre importance dans la communauté ? Aucune des organisations interpellées ne répondit à l'appel. Sauf une : l'Eglise.

Après quelques prises de contact préliminaire, l'euphorie de l'Eglise arménienne de Paris invite les principales organisations arméniennes de la région parisienne à se rencontrer dans le cadre du Comité du 24 avril. Elles acceptent toutes l'invitation.

Les débats

Le 8 mars 84 commencent ainsi les premières « négociations » intra-communautaires en France depuis soixante-neuf ans. D'entrée de jeu, la volonté unitaire s'impose. Aucune de ces organisations ne semblent prête à se retirer de la table. Le faire n'aurait eu pour effet que de marginaliser le partant.

Reste le fond des débats. Le fait le plus remarquable est d'une part que tous les sujets furent abordés, tous les différents idéologiques étalés et d'autre part que tout se déroula avec une courtoisie digne des plus subtiles chancelle-

ries (c'est assez rare pour être noté). Et, c'est le point le plus positif, la tenue des débats fut à la hauteur des enjeux.

Les enjeux

Comme le disait l'un des participants, représentant l'UCFAF, ce 24 avril est

certes perçu comme la première commémoration unitaire depuis quatorze ans, mais aussi comme une « répétition générale » pour 1985. Comme si l'histoire aimait les chiffres ronds, nombreux sont ceux qui voient dans le chiffre « 70 » un signe, sinon un symbole.

Mais il est de fait que l'idée d'une meilleure structuration de la communauté a germé dans l'esprit de certains. Structuration, pourquoi faire ? D'abord ces débats ont permis de mettre à jour le fait que l'isolement des organisations se traduit toujours par une déperdition d'énergie, le fait, encore, qu'il n'y a pas de cause que l'on puisse défendre aussi efficacement seul plutôt qu'uni ; le fait, enfin, que quel que soit l'événement, le problème, ou le moment, il n'y a toujours personne pour parler au nom de tous en tenant compte des sensibilités de tous. Une meilleure structuration, de meilleurs canaux de communication entre les organisations, une unification des forces dans les moments critiques et surtout une représentation officielle... voilà quelques idées qui germent. Et une idée qui germe est souvent une idée qui porte ses fruits.

R.D.

MOUVEMENT NATIONAL ARMENIEN BP. 215, Tour CIT, 3, rue de l'Arrivée, 75749 Paris cedex 15.

Chers compatriotes,

Le procès du commando Yéghia Kéchichian a été l'occasion d'un regroupement de toutes les organisations arméniennes autour de la Cause commune. Ainsi, ont défilé à la barre des témoins des Arméniens de tout horizon politique.

Cette unité est plus qu'une nécessité face à la puissance d'un Etat comme la Turquie, qui bénéficie de larges appuis à travers le monde.

Soixante neuf ans après le génocide arménien, l'Etat turc occupe toujours nos territoires ancestraux, il nie le génocide et falsifie les faits historiques. Cet Etat n'est pas seulement l'assassin du peuple arménien mais aussi l'opresseur des peuples grec, chypriote, kurde et même turc.

Face à cette situation il est nécessaire

que l'unité qui a prévalu à l'occasion du procès « VAN » continue et se renforce. A cet égard la commémoration du soixante neuvième anniversaire du génocide constituera incontestablement une échéance. Les Arméniens, au-delà de leurs différences politiques ont le devoir de s'unir, le 24 avril, contre l'ennemi national.

Dans cet esprit et afin d'éviter que ne se reproduise cette année le spectacle de deux manifestations parallèles, nous vous proposons de nous réunir afin d'envisager les modalités d'une manifestation unitaire pour le 24 avril 1984.

Nous vous prions de nous contacter le plus rapidement possible à cet effet, aux coordonnées ci-dessus.

Salutations militantes et patriotiques.
Le porte parole,

M. Ara Toranian

21 FEVRIER 1944 : DERNIÈRE SÉANCE MANOUCHIAN A L'AFFICHE

Il y a quarante ans, vingt-trois FTP (francs-tireurs et partisans) militants étrangers étaient fusillés par les Allemands après neuf mois de résistance. L'un d'eux s'appelait Missak Manouchian.



Missak
Manouchian

Le 26 février 1984 au Mont-Valérien, elle se pencha doucement et déposa une gerbe. Les photographes appuyèrent doucement sur le déclencheur de leur boîte à images et réarmèrent. Les journalistes ne notaient rien : leurs doigts étaient glacés, ou bien était-ce l'émotion, la musique peut-être ? Méline se releva.

Cinquante ans déjà depuis leur première rencontre à un bal de bienfaisance, en 1934.

Il est orphelin, elle est orpheline. Qui ne l'est pas dans cette génération d'Arméniens ? Elle travaille comme dactylo, il travaille dans une usine d'automobile et milite au parti communiste en tant que cadre de la main-d'œuvre immigrée (MOI).

Derrière les Pyrénées, en Espagne, on s'entretue. La France mobilise en 1939, demande l'armistice à l'Allemagne par la voix du maréchal Pétain et démobilise le 22 juin 1941. Le parti communiste entre dans la résistance, Missak Manouchian, Mélinée et quelques autres dans la lutte armée. En 1942, Manouchian rejoint les rangs des francs-tireurs et partisans (FTP). La résistance avait déjà commencé dès 1940 mais sans moyens, sans armes. On distribuait des tracts, des petits journaux, on se constituait en groupes. A la fin de 1942, ce sont les premiers parachutages : grenades et revolvers arrivent dans les maquis gaulistes. Petit à petit les armes arrivent aussi aux francs-tireurs.

Arsène Tchakarian s'en souvient, de cette époque de cavalcades, de peur et d'héroïsme puisque, comme six autres Arméniens, il faisait partie du MOI. Il raconte :

— En février 1943, le premier rendez-

vous avec un responsable est pris. Il pleut quand Missak et lui arrivent. Un homme les attend. C'est Rayman. C'est lui qui est chargé de tester Manouchian.

Le baptême du feu a lieu au début de mars 1943 à Levallois-Perret. Rue Rivet, un petit hôtel abrite 20 feldgendarmes, la police militaire allemande. Le 17 mars, tout est prêt : Tchakarian lancera la grenade, Rayman servira de couverture, Manouchian observera. En fait, c'est lui qui, au dernier moment, se saisira de la grenade, la dégoupillera et la lancera.

Les soldats de l'ombre

Il devient chef militaire. Pendant deux mois, Manouchian restructure complètement la résistance MOI. Il impose des numéros matricule, des noms de code, de la rigueur. Il décide que les femmes ne participeront aux actions que pour y porter des armes. « Personne ne savait qui était l'autre, d'où il venait » raconte Arsène Tchakarian. Manouchian interdit qu'on se rencontre dans les maisons. De juin à novembre, c'est l'offensive générale des francs-tireurs. Il y aura tous les jours des attaques. Le 28 juillet 1943, le général von Schaumburg est abattu. Il ordonnait les déportations, désignait les otages. Malgré une garde très serrée, une surveillance de tous les instants et un changement quotidien de ses itinéraires, Leo Kliner protégé par Fontanot Alfonso et Rayman jette une grenade sur la banquette arrière du véhicule et tue von Schaumburg à 9 h 30, à l'angle de l'avenue Paul-Doumer et de la rue Nicolo. Des faits d'armes, il y en aura dix, il y en aura cent. Des pylones de haute tension volent en éclats, des usines fabricant des armes pour les Allemands sont arrêtées. On attaque à Vanves, à Montrouge, à l'Odéon. Le 28 septembre 1943 à 8 h, la voiture du Dr Ritter, organisateur du service du travail obligatoire (STO), sort du n° 18 de la rue Pétrarque. C'est le dernier voyage de Ritter.

Cette exécution est durement ressentie en Allemagne et en quelques jours la police nazie envoie des « spécialistes » de Berlin à Paris pour prêter main forte aux polices en place. Manouchian sent que le temps est venu de se faire oublier et de disparaître un moment. Le commandant Roger, supérieur direct de Manouchian, refuse cette solution.

A partir de ce moment, l'étau se resserre autour des partisans.



Défilé en l'honneur de Manouchian



Hommage à Manouchian à la Libération (à droite Méliné Manouchian)

— Nous devons nous méfier de tous, nous devenons des animaux qui flairent le danger, explique Tchakarian. Il suffisait de noter dans une foule qu'un homme vous dévisageait. Si nous le rencontrions un peu plus tard et si un rendez-vous était pris avec un camarade, nous rusions. Au lieu de rencontrer nous nous croisions sans parler jusqu'à semer l'autre. Parfois, ce n'étais ni la Milice ni la Gestapo mais les temps étaient durs.

Les Allemands installaient des barreaux sur les routes après les attentats, fouillaient les gares après les déraille-

ments. « Nous avions faim, sommeil, peur... »

Les Arméniens dans la résistance

— Nous étions sept dans la région parisienne au milieu d'Espagnols, d'Italiens, de Roumains, de Polonais, de Français. Sept : Missak Manouchian, Arpen Tavitian, Diran Vosgueritchian, Alexandre Kostantinian, Henri Karayan, Haïk Tebirian et moi-même. Sept qui ne supportions pas le fascisme, souligne Arsène Tchakarian.

Chaque émigré qui combattait avait

Dernière lettre de Missak Manouchian, adressée à sa femme Mélinée.

Fresnes, 21 février 1944

Ma Chère Mélinée,
Ma petite orpheline bien-aimée,

Dans quelques heures, je ne serai plus de ce monde. Nous allons être fusillés cet après-midi à 15 heures. Cela m'arrive comme un accident dans ma vie, je n'y crois pas mais pourtant je sais que je ne te verrai plus jamais.

Que puis-je t'écrire ? Tout est confondu en moi et bien clair en même temps.

Je m'étais engagé dans l'armée de Libération en soldat volontaire et je meurs à deux doigts de la victoire et du but. Bonheur à ceux qui vont nous survivre et goûter la douceur de la liberté et de la Paix de demain. Je suis sûr que le peuple français et tous les combattants de la liberté sauront honorer notre mémoire dignement. Au moment de mourir, je proclame que je n'ai aucune haine contre le peuple allemand et contre qui que ce soit, chacun aura ce qu'il méritera comme chatiment et comme récompense.

Le peuple allemand et tous les autres peuples vivront en paix et en fraternité après la guerre qui ne durera plus longtemps. Bonheur à tous... J'ai un regret profond de ne pas t'avoir rendue heureuse, j'aurais bien voulu avoir un enfant de toi, comme tu le voulais toujours. Je te prie donc de te marier après la guerre, sans faute, et d'avoir un enfant pour mon bonheur, et pour accomplir ma dernière volonté,

marie-toi avec quelqu'un qui puisse te rendre heureuse.

Tous mes biens et toutes mes affaires, je les lègue à toi, à ta sœur et à mes neveux.

Après la guerre tu pourras faire valoir ton droit de pension de guerre en tant que ma femme, car je meurs en soldat régulier de l'armée française de Libération.

Avec l'aide des amis qui voudront bien m'honorer, tu feras éditer mes poèmes et mes écrits qui valent d'être lus. Tu apporteras mes souvenirs si possible à mes parents en Arménie. Je mourrai avec mes vingt-trois camarades tout à l'heure avec le courage et la sérénité d'un homme qui a la conscience bien tranquille, car personnellement, je n'ai fait de mal à personne et si je l'ai fait, je l'ai fait sans haine. Aujourd'hui, il y a du soleil. C'est en regardant le soleil et la belle nature que j'ai tant aimée que je dirai adieu à la vie et à vous tous, ma bien chère femme et mes bien chers amis.

Je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal ou qui ont voulu me faire du mal sauf à celui qui nous a trahis pour racheter sa peau et ceux qui nous ont vendus. Je t'embrasse bien fort ainsi que ta sœur et tous mes amis qui me connaissent de loin ou de près, je vous serre tous sur mon cœur.

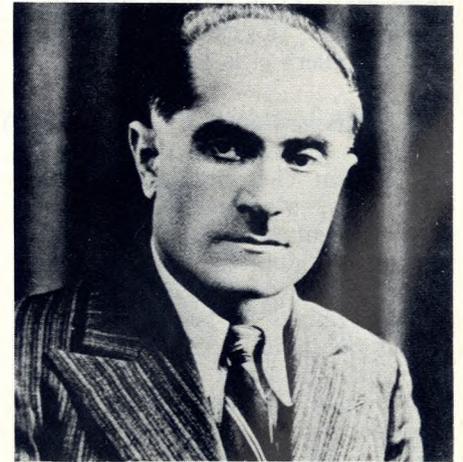
Adieu,

Ton ami, ton camarade, ton mari.

Manouchian Michel

ne sont que des terroristes. Mais rapidement, les Allemands prennent conscience qu'une différence ou une ressemblance les rend remarquables. Ils sont tous étrangers. Cette particularité utilisée peut nuire à la résistance tout entière. Alors s'organise une horrible machination.

Un grand procès spectaculaire devra diviser les Français en provoquant une



Arpen Davidian

vague de xénophobie et d'antisémitisme. Une affiche rouge sera collée sur les murs de Paris. Six portraits y figurent que les Allemands prennent soin de « travailler ». Un but : dénigrer la Résistance en accréditant l'idée qu'elle est manipulée par des étrangers à la solde de Moscou et du « judaïsme international ». Un journaliste de l'Oeuvre, journal pétainiste écrit : « Le banditisme n'est pas l'expression du patriotisme blessé, c'est le complot étranger contre la vie des Français et contre la souveraineté de la France, c'est le complot de l'anti-France. Etranglons-les avant qu'ils ne nous étranglent, nous, nos femmes et nos enfants ».

Manouchian répondra à l'une des audiences aux journalistes présents : « Quant à vous qui êtes français, vous avez hérité de la nationalité française, nous, nous l'avons méritée. »

Le 21 février, en fin de matinée, tous les membres du groupe Manouchian sont condamnés à mort. Ils tomberont au Mont-Valérien. Quarante ans après... Les portes-drapeaux étaient immobiles. Mélinée se redressa, puis descendit lentement les quelques marches qui la séparaient du groupe venu saluer la mémoire de son héros.

Laurence BOULANGER

de bonnes raisons de le faire. Les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Roumains, les Hongrois, les Polonais avaient fui le fascisme. Les Arméniens appartiennent à un peuple dont l'extermination avait été perpétrée par les Turcs avec la bénédiction des dirigeants allemands. Il devenait alors naturel de se battre pour libérer la France.

L'arrestation des 23

En 1942, Hitler déclarait dans un discours : « Je pourrai les pays que j'occuperai, je ferai dénoncer les uns par les autres et je serai le dénonciateur des uns en les désignant comme les dénoncia-

teurs des autres. Je semerai la boue... »

Du 16 au 18 novembre 1943, 108 partisans vont tomber. L'étau s'est refermé autour des trois premiers après le quatorzième déraillement à Châlon-sur-Marne. Deux sont arrêtés lors d'une attaque rue Lafayette. Trois jours plus tard, le 15 novembre, Missak est arrêté à Evry-Petit-Bourg. Puis c'est le tour de Boczov, de Rayman, d'Olga Banjic, de Wajsbrod et de beaucoup d'autres.

Ils sont 23 à être torturés et à comparaître du 18 au 21 février devant la cour martiale que les Allemands ont installée à l'hôtel Intercontinental.

Pour les occupants, en cette fin de novembre, ces hommes et cette femme

QUI A DÉNONCÉ MISSAK MANOUCHIAN ?

Manouchian est arrêté le 15 novembre 1943 par la Brigade spéciale, une brigade française de la Préfecture de Police. D'autres arrestations suivent en grand nombre. Comment la brigade en est-elle arrivée là ? Comment a-t-elle su ? Quarante ans après, on ne sait toujours pas et le souvenir de ces arrestations qui sentent la délation et la trahison n'en finit pas de ternir l'image de la Résistance où parfois la bêtise et la lâcheté faisaient au courage et à l'intelligence une triste escorte.

Voici que, par l'intermédiaire de l'historien Philippe Robrieux, ancien secrétaire de Maurice Thorez, on rouvre la plaie, provoquant questions, rumeurs et calomnies.

Il y a eu un traître. Les Allemands l'avaient arrêté puis, selon le schéma classique, laissé fuir. Il s'appelait Joseph Dawidowicz. Pour Philippe Robrieux, l'affaire n'est pas aussi simple, et, dans le tome IV de son *Histoire du parti communiste*, il met directement en cause un cadre du parti, Jean Jérôme. Ce dernier avait expliqué, dans son livre *La part des hommes* qu'une jeune femme, agent de liaison du groupe Manouchian, l'ayant imprudemment abordé dans la rue alors qu'elle était suivie par la police, il devait être arrêté le 16 avril 1943. Détenu seize mois à la prison des Tourelles et libéré le 19 août 1944, il ne devait qu'à un miracle d'avoir survécu. Un miracle auquel Robrieux ne croit pas. Que Jean Jérôme arrêté n'ait pas été inculpé de « complicité terroriste » alors que les Allemands possédaient sa photo et ses empreintes digitales, qu'il n'ait pas, en tant que juif, été déporté, cela lui paraît incompréhensible.

L'Humanité, sous la plume d'Albert Ouzoulias, ancien commissaire

militaire des FTP, a répondu à Robrieux le samedi 3 mars dans un article intitulé « Les 23 de l'affiche rouge ». Ouzoulias affirme avoir eu connaissance, au début novembre 1943, de la trahison d'un responsable FTP de la région parisienne qui s'était mis au service des brigades spéciales de la Préfecture de police. Il a informé Joseph Epstein (le colonel Gilles) dirigeant de la MOI. Epstein est arrêté en compagnie de Manouchian et de 70 autres FTP dont les 10 de l'Affiche rouge. Ouzoulias précise que, très vite, le traître Dawidowicz, alias Albert, avoua son crime et fut liquidé par les camarades de la MOI.

La polémique rebondit car Philippe Robrieux revient à la charge : qui sont ceux qui ont vendu Manouchian ? Robrieux révèle que *L'Humanité* assure que le traître est Dawidowicz alors que Manouchian aurait mis en cause plusieurs personnes. Comment Jean Jérôme a-t-il réussi à survivre à son arrestation ?

Les déductions de Philippe Robrieux ne convainquent guère Arsène Tchakarian :

— Il n'a pas de preuve, et sans preuve, il est facile de salir... Robrieux a ramassé ses documents dans les poubelles que les Allemands ont laissées après la Libération.

Cette histoire n'est pas sans rappeler celle soulevée par l'avocat de Barbie à propos de l'affaire Jean Moulin.

En démocratie, l'action sur l'opinion est une arme. C'est peut-être pour cette raison qu'Arsène Tchakarian amasse des documents pour, dit-il, « s'expliquer, Robrieux et moi, quand il le faudra, devant la presse et les médias. »

L.B.



KOURKEN YANEKIAN EST MORT

« Le 27 janvier 1973, à Los Angeles, un vieil homme de soixante-dix-huit ans, Kourken Yanekian, assassine le consul général de Turquie et son secrétaire. Ce survivant des massacres de 1915 avait tenté toute sa vie de faire entendre sa voix. Il se résigne à un acte spectaculaire : il invite ses victimes au Baltimore Hotel et les exécute. La FRA et la plupart des Arméniens le désavouent. Certains tentent de le faire passer pour fou. Ce n'était pas un fou, mais un désespéré. Il a mené en marginal sa propre réflexion et il a anticipé. Cette stratégie du désespoir deviendra peu à peu celle de la diaspora arménienne » (1).

C'est ainsi qu'Yves Ternon parlait de celui qui, pour toute une génération de jeunes Arméniens, allait devenir, plus qu'un précurseur, un symbole.

Kourken Yanekian est mort le 27 février 1984 à Los Angeles. Son incinération aura lieu au cimetière de Forest Lawn le 10 mars 1984, en Californie et, suivant ses volontés, ses cendres seront transférées en Arménie soviétique.

La cause arménienne compte un autre nom à son histoire, peut-être le premier d'entre tous.

1. (*La Cause Arménienne*, Le Seuil, page 193).

L'ATTENTAT DE MARSEILLE DANS LA PRESSE FRANÇAISE



Manifestation unitaire sur la Canebière le surlendemain de l'attentat (Photo Marcel Demirdjian)

Le Figaro du 19 mars consacrait une demi-page, avec grande photo montrant les dégâts, à l'attentat qui a eu lieu le samedi 17 à Marseille. Sous le titre « Attentat contre un centre arménien - La bombe de Marseille », le journal écrit :

« Un attentat à la bombe a été commis samedi à 16 h 20 à Marseille, contre le Centre culturel de la jeunesse arménienne de France, au 67, allée Léon-Gambetta, à proximité de la Canebière. L'explosion a fait deux blessés, deux passants, dont un grièvement

atteint, et a provoqué d'importants dégâts matériels. L'engin explosif avait été déposé dans une poubelle métallique, placée devant la porte cochère qui sépare le local de la J.A.F. d'une bijouterie. Hier soir, l'attentat n'était toujours pas revendiqué. »

Et d'expliquer :

« Le centre culturel ferme ses portes à 16 h 30 et libère, à cette heure-là, les adolescents arméniens qui viennent y suivre des cours de danse et de chant folkloriques.

« Or la bombe a explosé à 16 h 20.

On ne peut qu'être frappé par cette coïncidence horaire, car, si les auteurs de l'attentat avaient voulu viser les jeunes gens à leur sortie du local, ils ne s'y seraient pas pris autrement.

« Fort heureusement, ce samedi-là, les jeunes Arméniens du centre sont sortis quelques minutes plus tôt ce qui leur a probablement sauvé la vie. »

Dans *Le Matin* du même jour, on peut lire :

« Les responsables de la communauté arménienne de Marseille, quant à eux, accusent la Turquie. Gilbert Minassian,

L'ensemble des organisations de la Communauté Arménienne de France réuni en Assemblée générale ce lundi 19 mars 1984, à Paris, condamne fermement le lâche attentat dirigé contre le Centre Culturel du Comité Régional marseillais de la Jeunesse Arménienne de France, qu'utilisait également le bureau régional de l'UCFAF.

Il condamne solennellement la violence aveugle de cet acte criminel, comme il a condamné unanimement les attentats précédemment dirigés contre des institutions de la Communauté Arménienne :

- les églises arméniennes de Paris et d'Issy-les-Moulineaux,
- le Centre Alec Manoukian de l'UGAB,
- les maisons de la Culture arménienne d'Alfortville et de Paris,

et contre la personne de M. Ara Toranian, porte-parole du MNA.

Il s'inquiète de ces tentatives d'intimidation successives dont l'absurdité et le caractère criminel ne peuvent servir quelque cause que ce soit.

Il assure de sa solidarité la Communauté arménienne de Marseille dans la marche de protestation qu'elle organise le mardi 20 mars 1984 à 18 h ;

Il attend des autorités concernées qu'elles mettent en œuvre tous les moyens nécessaires pour retrouver les auteurs de cet acte odieux et garantir la sécurité des Arméniens de France et de leurs institutions.

Paris le 19 mars 1984

porte-parole du mouvement national arménien indique : « *Il s'agit d'un acte commis par des officines fascistes télé-guidées par le gouvernement turc* ». Raffi Arzoumanian, membre du Comité de défense de la cause arménienne, renchérit : « *Cet attentat entre dans une logique claire de la terreur. Ce sont les Turcs, j'en ai l'intime conviction.* »

Et *Le Matin* de continuer :

« Pourquoi les terroristes ont-ils visé cette association culturelle ? La JAF s'est toujours montrée très prudente dans ses prises de positions politiques. Elle est cependant connue pour avoir des relations particulièrement étroites avec l'Arménie soviétique. Une majorité de ses responsables sont sympathisants communistes ou bien inscrits au PCF. La JAF, organise régulièrement des voyages en Arménie soviétique, ce qui a pu susciter quelques conflits avec la maison de la culture arménienne, ins-

Manifestation unitaire sur la Canebière le surlendemain de l'attentat (Photo Serge Khatchadourian)





Les impacts de la bombe
(Photo Serge Khatchadourian)

tallée non loin de là, au siège du parti Dachnag (PS arménien). La trentaine d'associations diverses que compte la communauté de Marseille (80 000 personnes) se sont réunies dans l'église arménienne du Prado pour marquer leur solidarité et leur indignation. Dimanche, l'attentat n'était toujours pas revendiqué. »

Toujours le même jour, *Libération* pour sa part écrit :

« Pas de doute, on a voulu atteindre durement la communauté arménienne... »

Une seule certitude, semble-t-il pour les enquêteurs : la « bombe » était artisanale. Elle a donc pu être posée par des amateurs. Ce qui élargit l'éventail

Nous avons appris avec indignation l'ignoble attentat visant le Centre Culturel de la Jeunesse arménienne de France (JAF) cours Gambetta à Marseille où nous mêmes Union Culturelle française des Arméniens de France (UCFAF) avons nos bureaux locaux, ce qui nous amène à nous considérer solidairement visés.

Sans attendre de savoir si ce crime sera ou non revendiqué, ou quelles mains occultes l'ont signé, nous en dénonçons le caractère ignominieux et scandaleux, avec d'autant plus de véhémence qu'il fut perpétré à une heure de fréquentation par quarante adolescents qui quelques instants auparavant quittaient une répétition de danse folklorique, et sur une avenue extrêmement passagère, donc avec l'intention de tuer.

Nous demandons aux pouvoirs publics de tout mettre en œuvre pour démasquer les criminels et les châtier à la mesure de la lâcheté dont ils ont fait preuve.

Nous déplorons les trois innocentes

des hypothèses et rend encore plus perplexes la communauté arménienne de Marseille. C'est la première fois que celle-ci est visée, et, à défaut d'une revendication claire, elle se voit des ennemis partout... y compris en son sein ».

Quant aux hypothèses sur les auteurs du crime, il y a, selon *Libération*, celle qui concerne l'extrême-droite, laquelle viserait le ministre de l'Intérieur (M. Deferre) à travers les communautés les plus importantes de sa ville. Il y a, bien sûr, celle qui concerne les Turcs, mais, remarque le journal à ce sujet :

« Il y avait sûrement à Marseille d'autres objectifs plus significatifs si l'on voulait toucher les durs. D'autant, ajoutent d'autres, que le consulat de Turquie à Marseille a fait passer des consignes très strictes : surtout pas de violence contre les Arméniens de la ville, laissons-leur le soin de ternir leur cause eux-mêmes aux yeux de l'opinion par les attentats... »

Et puis, il y a, enfin, « hypothèse aussitôt ravalée par ceux qui l'expriment

victimes et formons des souhaits ardents pour leur prompt rétablissement.

Nous avons toujours condamné les situations conflictuelles attendant à la vie d'autrui, les apologistes de la haine et de la violence ou les irresponsables démagogues, comme le terrorisme avant que d'en être nous-mêmes victimes.

Nous maintiendrons nos caps en faveur de la culture, de l'humanisme, de l'esprit de responsabilité, de l'équité et de la justice envers le peuple arménien, persuadés de servir ainsi l'efficacité et la pérennité de notre communauté de France.

Nous appelons l'ensemble des associations de France, tous les gens opposés à la violence ainsi que les institutions et associations d'originaires arméniens à exprimer à leur tour leur réprobation.

Comité Directeur de
l'Union Culturelle Française
des Arméniens de France.

Paris le 17 Mars 1984

tant elle les horrifie : un règlement de comptes internes, entre groupes d'Arméniens opposés ». Toutefois, « les Arméniens interrogés trouvent dans l'attentat lui-même l'objection imparable : jamais des Arméniens ne se seraient attaqués à des enfants. Car personne ne doute que l'engin devait exploser au moment de la sortie des petits danseurs. »

Le Quotidien de Paris consacre deux tiers de page au drame, sous le titre « Terrorisme anti-arménien à Marseille » et conclut :

« Terrorisme et contre-terrorisme risquent donc de se nourrir mutuellement et le fait que, une fois de plus, la ville de Marseille ait été choisie, comme pour lancer un défi au ministre de l'Intérieur, ne présage malheureusement, rien de bon. »

On trouve bien entendu également des relations substantielles de l'événement dans tous les journaux régionaux : *Var Matin*, *Le Provençal*, etc.

P. T. S.



RESTAURANT L'ARARAT



GRILL
SPÉCIALITÉS ARMÉNIENNES

MENU VIN COMPRIS : 95 F

25, rue Henri-Tasso
13002 MARSEILLE

Place de Lenche (Panier)
au bas des escaliers

POUR RÉSERVER : 91.24.99
(FERMÉ LE DIMANCHE ET LE LUNDI MATIN)

A. PAPAZIAN et Fils S.A.

17 - 19, bd de Briançon
13003 MARSEILLE (France)

**Importation
&
Exportation**

**Gadgets
&
Articles
cadeaux**

Tél. 33 (91) 50.86.93
Télex 401968 F
FRANCE



Magasin de CANNES à Mougins.

AUTOBAN

POUR VOITURES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

ARAKEL et NURAN
BALYOZYAN
Frères

Echappements — Freins — Embrayages — Amortisseurs — Filtres
Moteurs — Boîtes à vitesses — Radiateurs — Courroies — Cardans
Batteries — Pompes — Pièces moteurs — Démarreurs — Alternateurs
Outillage — Produits d'entretien — Accessoires automobiles

NICE

41, bd François-Grosso. Tél. 44.44.59

CANNES

444, ch. de Carimail. 06250 MOUGINS. Tél. 69.10.69

Jeune homme sérieux cherche emploi cariste avec licence, manutentionnaire ou chauffeur-livreur. Région Marseille - Aubagne. Tél. (91) 74.01.62

Jeune fille B.E.P. Agent administratif cherche emploi bureau. Région Marseille-Est - Aubagne - La Ciotat. Tél. (42) 08.68.11.

COIFFURE

Salons Attoyan

CHAMPION DU MONDE

CHAMPION DE FRANCE

MEILLEUR OUVRIER DE FRANCE

MAKE - RENÉ & MARTINE

95, La Canebière
MARSEILLE 1^{er}
Tél. (91) 62.63.20

JACKY & FRANCK

Parc de Provence - St-Barnabé
MARSEILLE 12^e - Tél. 49.07.91

GEORGES & ALICE

129, avenue du 24-Avril-1915
MARSEILLE 12^e - Tél. 93.52.91

Fonds A.R.A.M

L'ASALA FRAPPE A TEHERAN

Le 28 mars dernier, dans une série de dépêches datées d'Ankara et de Téhéran, l'AFP annonçait que des commandos arméniens venaient d'attaquer simultanément plusieurs membres de l'ambassade de Turquie à Téhéran. L'Agence précisait que c'était « la première attaque jamais effectuée par des terroristes arméniens contre des personnalités turques en Iran ».

Dans un communiqué diffusé le mercredi 28 mars dernier, le ministère turc des Affaires étrangères a annoncé que l'attaché militaire adjoint à l'ambassade de Téhéran, le sergent Ismail Pamucku, avait été grièvement blessé d'une balle à la tête alors qu'il sortait de chez lui. Il allait monter dans sa voiture lorsque deux hommes à moto se sont approchés et ont ouvert le feu. Avant de s'enfuir, les auteurs de l'attentat se sont emparés de son porte-documents, poursuit le communiqué qui cite le témoignage de l'épouse de l'attaché militaire adjoint.

Dans l'après-midi du mercredi, le ministère annonçait que le sergent Pamucku avait été opéré à l'hôpital Pars, dans la banlieue de Téhéran et que « ses chances de survie se sont améliorées ».

Le premier secrétaire de l'ambassade à Téhéran, M. Hasan Servet Oktem, a de son côté été agressé également et légèrement touché à l'épaule.

Le communiqué du ministère précisait qu'une première tentative d'attentat, à la bombe celui-là, avait eu lieu dans la nuit contre la voiture du conseiller commercial adjoint, M. Isil Onel, mais que la bombe avait explosé dans les mains de l'auteur de l'attentat alors qu'il la plaçait et qu'il avait été tué. Les autorités iraniennes ont précisé son nom : il s'agit d'un certain Grigorian.

Le mercredi 28 au matin, donc, les commandos ont effectué une série de trois attaques simultanées : l'une contre M. Servet Oktem, une autre contre le sergent Pamucku, et enfin, selon le communiqué du ministère des Affaires étrangères, un commando avait été repéré devant le domicile de l'attaché administratif turc, M. Ibrahim Ozde-

mir, et ce commando, composé d'Arméniens, avait été arrêté. Par la suite, on apprenait que l'interrogatoire des Arméniens arrêtés devant le domicile de M. Ozdemir avait permis de capturer deux autres terroristes. Ceux-ci, indique le ministère sans préciser leur identité ni l'endroit où ils ont été arrêtés, étaient porteurs d'une liste comportant les noms et adresses personnelles de deux diplomates turcs qui étaient jusqu'à l'année dernière en poste à Téhéran.

Les réactions d'Ankara

Le communiqué précisait que le ministre des Affaires étrangères, M. Vahit Halefoglu, avait reçu dans la journée du mercredi 28 M. Abdullah Zifan, directeur général iranien aux Affaires étrangères chargé des affaires consulaires, qui se trouve à Ankara pour des entretiens officiels, ainsi que l'ambassadeur iranien en Turquie, M. Mohammad Ganjidoost. Le ministre, en dénonçant ces attentats, a souligné qu'ils avaient pour objectif de « détériorer les relations turco-iraniennes. » Il a demandé que « les criminels soient punis de manière exemplaire. » Ses interlocuteurs l'ont assuré que « toutes les mesures nécessaires seraient prises. »

Dans une communication téléphonique au bureau de l'AFP à Téhéran, un correspondant anonyme se réclamant de l'ASALA a, le mercredi en fin de matinée, revendiqué la responsabilité des attentats. Il a en outre donné lecture de deux « communiqués militaires » relatant le déroulement des opérations et leur signification politique.

Dans le « communiqué militaire n° 1 », l'ASALA revendique « la respon-

sabilité complète de l'exécution révolutionnaire » de M. Ismail Pamucku. L'ASALA précise que l'opération contre l'attaché militaire adjoint a été dénommée « Opération des martyrs Khatchik Averian et Vigen Eyvazian, morts au Liban les 15 et 16 juillet 1983 », et que le groupe qui l'a effectuée est désigné sous la dénomination « Section révolutionnaire du commandant des opérations d'attaque contre l'aéroport d'Ankara ».

L'interlocuteur anonyme de l'AFP a assuré que les luttes pour la libération continueront jusqu'à la libération de l'Arménie occidentale, occupée par le régime fasciste turc ».

Dans le « communiqué militaire N° 2 », il est précisé que l'opération contre l'attaché politique turc à Téhéran a été effectuée par « la section révolutionnaire du martyr Sarkis Oukhandjian » dont les membres ont réussi, une fois leur mission accomplie, à « rejoindre leurs bases sans dommage ». Selon le communiqué, « le martyr Sarkis Oukhandjian a été tué en juillet 1982 au Liban à la suite de l'attaque fasciste de l'armée sioniste » et il est « tombé aux côtés de son commandant martyr Yacoub Yacoubian ».

Le communiqué indique enfin que Khatchik Averian et Vigen Eyvazian étaient membres du comité central de l'ASALA. Et le texte de conclure : « Le sang de nos martyrs n'a pas été versé en vain et nos luttes continueront jusqu'à la libération de notre patrie, l'Arménie occupée. La victoire est de notre côté ».

Dans une dépêche reprenant l'ensemble de l'information, l'AFP ajoutait ce commentaire :

« L'ASALA est depuis longtemps



L'église arménienne Sourb Sarguis à Téhéran (Photo CRDA)

bien implantée en Iran où elle a à plusieurs reprises menacé des objectifs français. Selon des informations de la presse turque, l'une des fractions de cette organisation aurait transféré son quartier général à Téhéran l'an dernier, après avoir été chassée de Damas. Les terroristes arméniens s'étaient aupara-

vant réfugiés en Syrie, fuyant l'invasion israélienne au Liban. Dans ce pays, l'ASALA aurait été infiltrée par des agents turcs. Dans un communiqué du 16 août dernier, publié à Athènes, l'ASALA affirmait en effet avoir exécuté deux « agents turcs arméniens », accusés d'être responsables, en liaison

avec les services secrets turcs (MIT), de la mort, les 15 et 16 juillet au Liban, de deux membres de son comité central, Khatchik Averian et Viguen Eyvazian. C'est à la mémoire de ces deux « martyrs » qu'a été perpétré l'attentat de mercredi contre le sergent Pamukcu ».

Le conflit irano-irakien

Dans un autre commentaire encore, axé cette fois plus précisément sur l'état des rapports entre l'Iran et la Turquie, l'AFP expliquait :

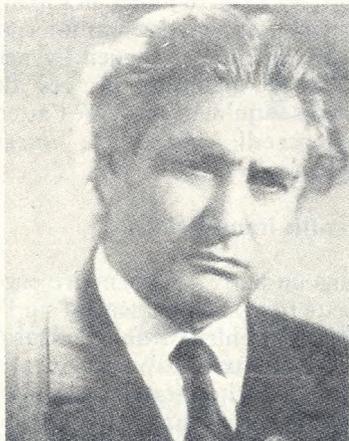
« Les autorités iraniennes, tout en autorisant plusieurs manifestations d'Arméniens, qui sont environ 250 000 dans le pays, semblaient en mesure de contenir le terrorisme et de lui interdire l'attaque d'objectifs turcs. La série d'attentats de mardi et mercredi a ainsi provoqué une vive émotion et un malaise à Ankara où beaucoup d'observateurs s'étonnent que tant d'attaques aient pu subitement être effectuées en l'espace d'une nuit.

« Cette apparition en Iran du terrorisme arménien, qui ne s'était plus manifesté depuis la fin juillet, trouble d'autant plus que les « relations amicales » entre Ankara et Téhéran sont particulièrement « sensibles ». La Turquie, depuis le début du conflit irano-irakien, a réussi à maintenir de bonnes relations avec les deux belligérants. Toutefois, selon des informations de presse non confirmées officiellement, elle ferait l'objet de fortes pressions des Etats-Unis et de l'Arabie saoudite pour prendre position aux côtés de l'Irak.

« Ankara a toujours affirmé sa neutralité face à ce conflit. Le communiqué très modéré publié mercredi matin par le ministère turc des affaires étrangères souligne d'ailleurs que l'objectif des attentats de Téhéran est de « détériorer les relations turco-iraniennes ».

« L'Iran est le premier client de la Turquie, une raison pour Ankara de ne pas céder aux pressions de ses alliés américains et de l'Arabie saoudite. Cependant, la position d'Ankara est, selon plusieurs spécialistes de la politique étrangère turque, aussi inspirée par la crainte que Téhéran n'exporte en Turquie sa « révolution islamique » qui pourrait rencontrer un terrain favorable dans un pays par ailleurs déçu par ses relations avec l'Europe occidentale ».

P. T. S.



HOVHANNES CHIRAZ (1915-1984)

Hovhannès Chiraz — pseudonyme d'Onnik Karapetian — compte parmi les plus grands poètes arméniens contemporains. Né le 27 avril 1915 à Alexandropol (l'actuelle Lenakan) il eut une enfance malheureuse : à cinq ans, il perd son père puis passe un certain temps dans un orphelinat d'où il finit par s'enfuir. Sa mère le retrouve et le confie à un artisan. Après avoir essayé divers métiers, il entre dans une fabrique de textile de Leninakan. C'est dans ce contexte qu'en 1932 paraît son premier livre. De 1933 à 1935, ses poèmes sont publiés dans le journal *Banvor* et son premier recueil, *Garnanamout* (Le début du printemps) paraît en 1935.

Après ces quelques années de travail manuel, Chiraz fait des études secondaires, puis supérieures de lettres qu'il achève brillamment à l'université d'Erevan.

Son activité avait commencé très tôt. Elle se concrétisa dans le milieu universitaire et permit de mettre en évidence la vraie dimension de son œuvre.

Il a laissé notamment les ouvrages suivants : *Siamanto yev Khedchézaré* (Siamanto et Khedchézaré), 1935 ; *Yerg Haiastani* (Chants d'Arménie), 1940 ; *Banasteghtsi dzain* (La voix du poète), 1942 ; *Guirk siro yev khaghaghoutian* (Le livre d'amour et de paix) et *Knar Haiastani* (La lyre d'Arménie), 1950 ; *Houchardzan mairikis* (Monument à ma mère), 1968.

DERNIER HOMMAGE A HOVHANNES CHIRAZ

Le samedi 17 mars se sont déroulées à Erevan les obsèques d'Hovhannès Chiraz. Sa dépouille mortelle entourée de fleurs a été exposée dans la salle de l'Opéra avant son transfert au Panthéon.

Dès 9 heures du matin, la foule emplissait les rues voisines, une foule immense venue rendre au grand poète un dernier hommage. Il y avait là des représentants des kolkhozes, des travailleurs, des personnalités du monde des sciences, des arts et des lettres.

C'est accompagné d'une musique jouant les airs de l'opéra *Anouch* de Tigranian que le cortège se rendit au

Panthéon où reposent, entre autres, Komitas, Issahakian, Sarian, Khatchatourian, Nercissian et Saroyan.

« Le peuple, les lettres et la culture arméniennes, déclara F. Sarkissian, viennent de subir une très grande perte. Nous inhumons aujourd'hui le poète qui chantait la vie et le combat de notre peuple. A la suite de l'ère païenne, des épopées héroïques, de Narek et de Koutchak, de Toumanian et d'Issahakian, de Siamanto et de Varoujan, de Térlian et de Tcharentz, Hovhannès Chiraz a tracé dans la poésie un nouveau sillon ».

Prenant la parole à son tour, le secrétaire général du PC d'Arménie, Karlen Dallakian, dit pour sa part : « Nous nous inclinons devant la dépouille d'Hovhannès Chiraz car il fut, il est parmi nous et il y restera dans les générations de l'avenir. »

Puis ce fut le discours du président de l'Union des Ecrivains d'Arménie, Vardguès Petrossian, qui rappela les diverses qualités du poète. « Chiraz, dit-il, est né dans le malheur et les espoirs de son peuple. Il naquit au cours de cette Première Guerre mondiale qui trahit la terre et le peuple d'Arménie, et toutes les parties de la sensibilité de son âme en furent affectées. Ayant conscience de tout cela, il est impossible de ne pas remarquer la vie et le soleil qui émanent de ses premiers poèmes ainsi que la tendresse et la délicatesse sorties de sa triste et malheureuse enfance ». Parlant du culte de la déesse-mère, de la terre natale et de la langue maternelle, Petrossian ajouta : « La mère était aussi l'Ararat, témoin éternel de notre douloureuse histoire, symbole unique et sacré de beauté, de désir et d'espoir ».

D'autres personnalités prirent également la parole, et notamment Oleg Chestinski, secrétaire de l'Union des Ecrivains de l'Union soviétique et les représentants des Unions des Ecrivains de Géorgie et d'Azerbaïdjan. Puis la chorale chanta *Ov Haiots Achkharh* (O pays des Arméniens !).

Hovhannès Chiraz avait gagné sa dernière demeure.



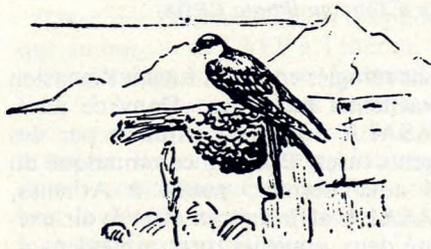
Նուէր Սփիւռքի հայրենանը

Մի ծաղիկ չի տայ օտար հողը քեզ,
Բայց բէկուզ ծաղիկն օտար դաշտերին,
Թէ հայրենիքում մի գաւաթ շունենս,
Կինիդ արցունք է քո էլ շուրթերին:

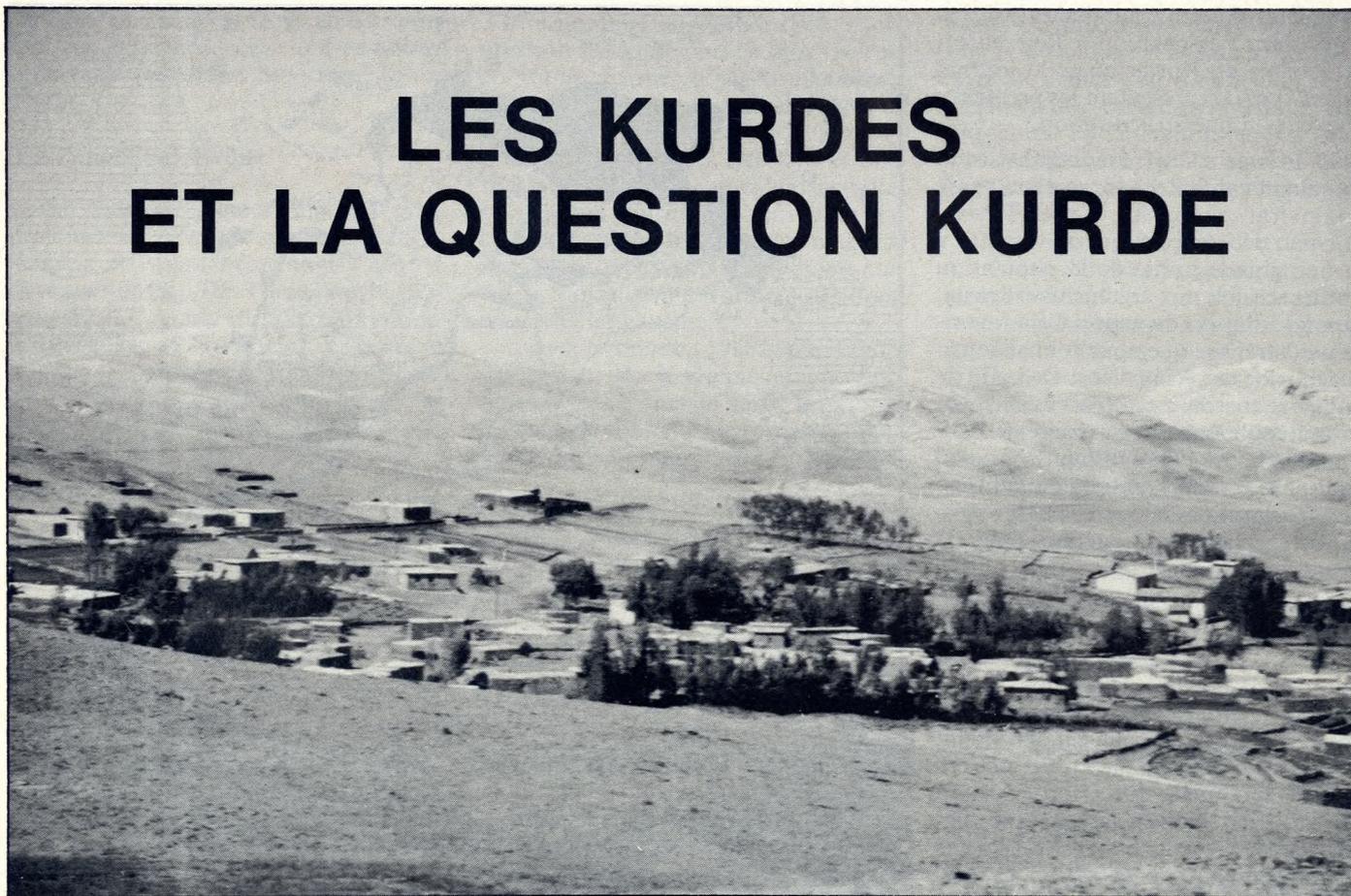
Օտար աշխարհը մի հիւզ չի տայ քեզ,
Բայց թէ պալատ էլ տայ արեւի տակ,
Թէ հայրենիքում մի խրճիթ շունենս,
Մոռացում օրք էս օտար լուսնի տակ:

Բիւր լեզու գիտես օտար աշխարհում,
Բայց թէ մայրենիդ խորք է քեզ համար,
Հուր լեզուդ պոկած հաւք էս վանդակում,
Յաւէտ կորած էս հայրենեաց համար...

Քո հայրենիքը Հայաստանն է կոր.
Ուր ամուլ ժայռն էլ ծաղիկ է ծնում.
Ուր բաղուած Մետրապ Մաշտոցն ամէն օր
Ինձնով քո բախտի մասին է հարցնում...



LES KURDES ET LA QUESTION KURDE



Village près de Agri (Photo Armenia)

La situation dans laquelle se trouvent actuellement les kurdes n'est pas sans rappeler celle des Arméniens à la fin du XIX^e siècle. En effet, ce peuple est divisé entre quatre Etats : Turquie, Iran, Irak, Syrie. Privé de ses droits les plus élémentaires dans les trois premiers pays, il mène depuis la fin de l'Empire ottoman un combat incessant en vue d'obtenir le droit à l'autodétermination.

1. EN TURQUIE

Aperçu historique

Population montagnarde, essentiellement nomade (jusqu'à la fin du siècle dernier), ils occupent depuis l'antiquité une vaste zone qui couvre le sud-est de la Turquie, le nord de la Syrie et de l'Irak jusqu'au centre-ouest de l'Iran. Les Kurdes, descendants des Mèdes, parlent une langue indo-européenne (au même titre que l'arménien, le grec et les langues slaves, germaniques ou latines) appartenant au groupe iranien. Convertis très tôt à l'Islam (Sunnites en majo-

rité, contrairement aux Persans chiïtes), ils subirent la domination perse et arabe pendant tout le premier millénaire de notre ère. A partir du XI^e siècle, lorsque le pouvoir des califes se fut sérieusement affaibli, ils purent structurer leur communauté et garder une certaine autonomie dans l'Empire ottoman jusqu'au XIX^e siècle.

Pendant toute la fin du siècle dernier, cet empire en pleine décadence, est entraîné dans des guerres contre la Russie et la Perse. En son sein, les minorités occidentales (grecque, bulgare,

serbe, etc.) acquièrent leur indépendance et affaiblissent l'Empire. Les événements successifs provoquent chez les Arméniens et les Kurdes l'éveil d'un sentiment national étayé par un sentiment d'hostilité envers l'arbitraire, les spoliations et les persécutions pratiquées ou encouragées par les Turcs. Tout cela entraîne quelques mouvements de révolte qui toutefois ne possèdent ni organisation politique ni programme, pour une quelconque indépendance du Kurdistan. Les quelques cercles, clubs et associations de l'époque précédant la

Première Guerre mondiale (journal *Kurdistan*, l'association « Relèvement et Progrès du Kurdistan », le journal *Soleil kurde*) représentent les premières ébauches d'une structuration.

La Première Guerre mondiale éclate. Le sultan-calife Rehad, soutenu par le triumvirat unioniste Enver-Talaat-Djemal, déclare cette guerre « sainte » et une grande partie de la population kurde, sensible aux arguments religieux, répond à l'appel du calife. Cela favorisera l'entreprise que nous connaissons : le génocide des Arméniens. De la fin de la guerre (octobre 1918) à l'avènement de la République turque (traité de Lausanne en juillet 1923), l'Empire ottoman subira un certain nombre de modifications territoriales imposées par les puissances occidentales, en particulier la France et l'Angleterre.

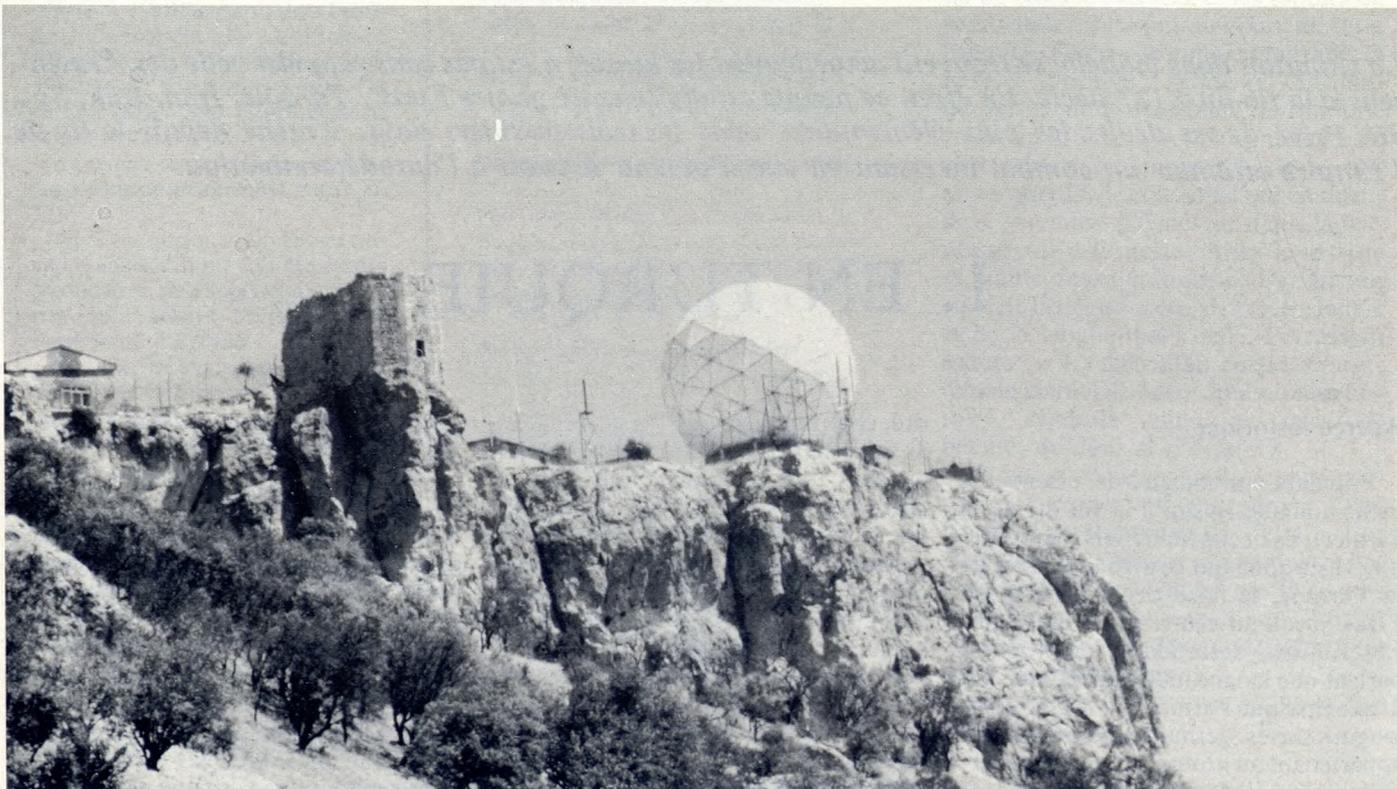
Le traité de Sévres (10 août 1920) auquel participent les délégations kurde et arménienne (conduites respectivement par Cherif Pacha et Boghos Nubar Pacha) et dont les dispositions prévoyaient un Etat arménien indépendant et une région autonome kurde, ne sera jamais appliquée. En effet, Mustafa Kemal, à la tête d'une armée réorganisée, réussit à repousser tous les éléments non-musulmans de la région et pro-



clame la République turque indépendante (traité de Lausanne). Ce traité, qui partage le Moyen-Orient entre les grandes puissances occidentales et la Turquie, ne prévoit aucune indépen-

dance pour les peuples arménien et kurde. Le premier devait se constituer en république soviétique ; quant au second, aucun article ne prévoyait pour lui un territoire quelconque. Dès lors il

Mardin : la présence américaine (Photo Armenia)



se trouvait coupé en trois, en Turquie, en Iran et en Irak, avec de très faibles minorités en Union Soviétique et en Syrie.

La République turque

Au cours des années vingt et trente, les kurdes de Turquie se révoltent localement et spontanément (Raman et Reschkotan en 1925, Hınıs, Varto, Bingöl en 1927, Ararat en 1928-1932 et Dersim en 1936-1939). A cette époque, le régime turc ne tente d'apporter aucune amélioration des conditions de vie mais au contraire favorise l'immigration turque dans les régions à forte densité

d'Etat militaire du 27 mai 1960. L'oppression se fait de plus en plus violente et toute forme d'activisme kurde (résumé par le ton plus libéral des Irakiens et des Soviétiques) est bannie.

En 1961, nouvelles élections et libéralisation de la presse et des activités kurdes. Les journaux turcs consacrent de longs articles au mouvement kurde de Barzani et beaucoup de militants kurdes se radicalisent et forment des organisations de gauche.

Cela se termine en 1966 quand le gouvernement décide de mener une lutte anti-guerilla et met en garde les Kurdes de Turquie contre toute forme de manifestation à l'exemple de leurs compa-

ments ou provinces) de l'Anatolie de l'est et du sud-est. Pays de haute montagne, le climat y est continental, ce qui conduit à des écarts de température considérables. La végétation, qui est dense au sud (sud du lac de Van) tend à diminuer vers le nord, où les montagnes sont peu boisées.

Ces provinces qui, jusqu'au début du XX^e siècle étaient en grande partie peuplées d'Arméniens, ont subi deux courants migratoires opposés : immigration forcée des Kurdes du sud de l'empire ottoman vers le nord et émigration forcée (déportation) des Arméniens (hors de l'Empire) vers le sud. Ces mouvements de population ont abouti à la répartition géographique actuelle : très forte densité de kurdes dans les départements de Gazi-Antep, Mardin, Diyarbakir, Bitlis, Mus, Van, Hakkari (soit les provinces arméniennes de Cilicie, du Sassoun et du Vaspourakan) qui se situent au sud-est, et faible densité dans les régions plus septentrionales d'Erzindjan, Erzeroum, Kars et Agri (provinces arméniennes du Taïk).

L'élément kurde représente environ 80 % de la population, soit cinq millions, le reste étant composé de Turcs, d'Arabes, d'Assyriens et de quelques Arméniens (environ 8000). Mais un des phénomènes sociologiques les plus récents, et qui risque de devenir catastrophique s'il se prolonge, est la dispersion de la population kurde qui émigre vers des régions plus riches telles que les grandes villes de l'ouest (Istanbul, Izmir) et délaisse les provinces pauvres de l'est.

Cependant, le problème le plus important est l'analphabétisme. Environ 70 % des gens de plus de six ans sont illettrés et, à l'heure actuelle, la majeure partie des villages kurdes ne possèdent pas d'école primaire, et ceux qui en possèdent ont à peine un instituteur par école.

La langue d'enseignement étant le turc (le kurde est interdit depuis 1924), la culture kurde ne peut donc pas être diffusée par les moyens conventionnels. Livres et journaux en langue kurde sont prohibés.

Je me trouvais récemment au village de Z..., dans ce qu'on appelle maintenant « l'Est de la Turquie », village où se trouve une église arménienne du X^e siècle. A la question « Qui a construit cette église ? », les habitants, kurdes en majorité, ont répondu, après un moment d'hésitation : « des Turcs »,



Hayots Dzor - La vallée des Arméniens (Photo Armenia)

kurde d'où l'élément arménien avait été exterminé afin d'étendre la culture et le mode de vie turcs à ces régions décentrées.

Après la Deuxième Guerre mondiale (1946), le gouvernement d'Ismet İnönü libéralise le régime en aidant à la création de plusieurs petits partis politiques et en favorisant le retour à la démocratie. Toutes ces réformes avaient pour but d'obtenir une aide des Etats-Unis face à l'Union soviétique (Plan Marshall, 1948). L'institution, du régime parlementaire et la victoire du Parti démocrate (1950) ont pour effet d'alléger les pressions sur tout le territoire, y compris le Kurdistan. Dès 1954, les Etats-Unis octroyaient à la Turquie une aide militaire et économique importante. Le peuple kurde était en hibernation.

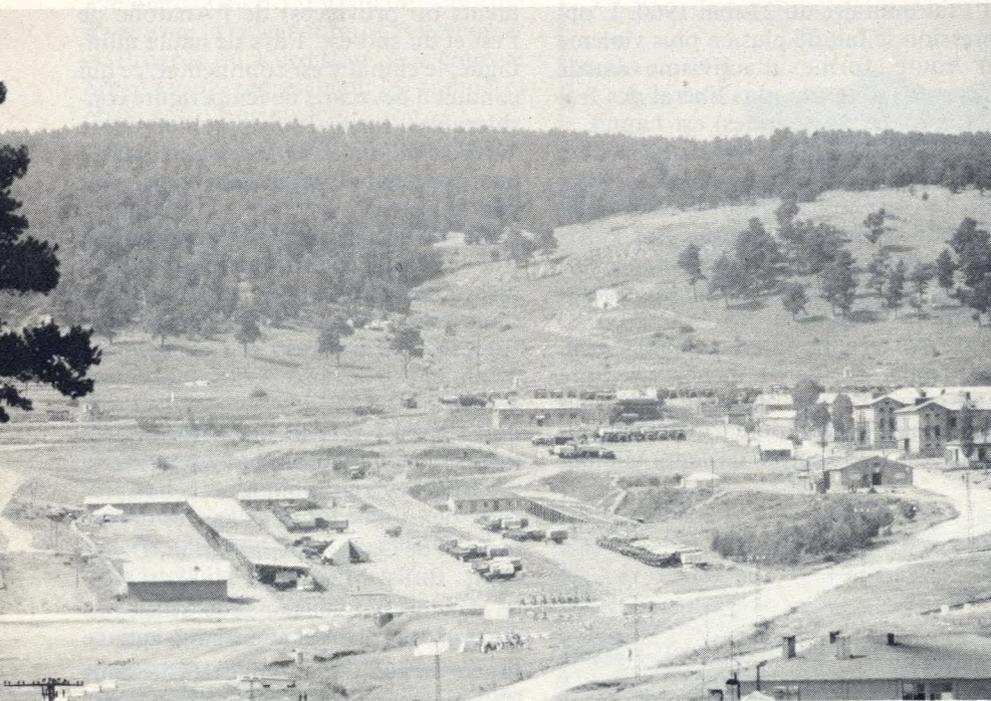
Mais tout va changer avec le coup

tristes d'Irak. Le 12 mars 1971, nouveau coup d'Etat militaire qui durera jusqu'en octobre 1973. Plusieurs milliers de séparatistes sont arrêtés et traduits devant les tribunaux. La dernière décennie est une suite d'oppressions culturelles qui visent à réduire l'influence « néfaste » des Kurdes des pays limitrophes.

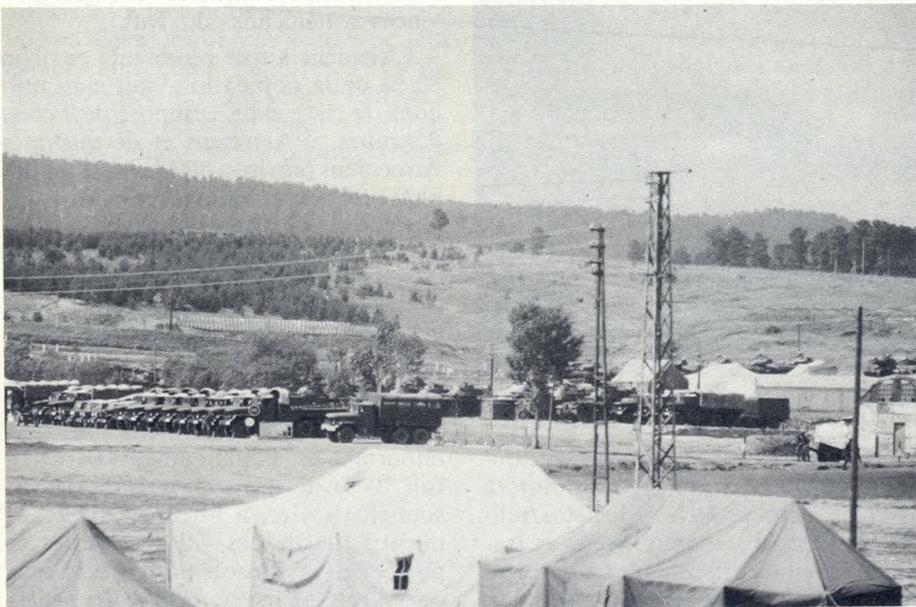
Enfin, la troisième prise de pouvoir par les militaires, le 12 septembre 1980, et les élections législatives en novembre 1983 n'ont guère favorisé le développement de cette minorité dont l'existence même a été soit négligée, soit niée, soit combattue.

Démographie

En Turquie, les kurdes occupent essentiellement les vilayets (départe-



Kars : ville de garnison (Photo Armenia)



Kars : la caserne (Photo Armenia)

puis « des Arabes », puis « des Grecs »... Etait-ce ignorance ou mauvaise foi ?

Dans leur quasi-totalité, les Kurdes sont musulmans (99 %) bien qu'une très faible minorité chrétienne existe (Nestoriens, Syriaques). Sunnites en majorité, ils sont très souvent sous l'influence des mollahs qui jouent un rôle très important dans les campagnes. Ces notables musulmans très près du peuple, ayant une connaissance parfaite de la vie du village, en sont très souvent les

seuls lettrés. C'est la raison pour laquelle le gouvernement d'Ankara les a remplacés par des prêtres-fonctionnaires bien rémunérés par l'Etat et collaborant avec les services de renseignement du MIT. Parallèlement, il existe des confréries religieuses qui, bien qu'elles aient été réprimées sévèrement au cours de l'histoire récente, sont quelquefois utilisées par les pouvoirs publics ou les partis politiques. En effet, elles peuvent assez souvent être « détentrices de grandes réserves de suffrages ».

L'économie

Dans un pays largement agraire — 70 % des habitants vivent en milieu rural — les Kurdes s'adonnent à l'agriculture et à l'élevage. La population urbaine est principalement employée dans le commerce et l'artisanat, très peu dans l'industrie. L'élevage, traditionnel, représente un important secteur d'activité. L'agriculture semble ne pas avoir évolué depuis le moyen-âge et présente un retard considérable. Les techniques agraires modernes (machines agricoles) sont très peu nombreuses et la charrue reste encore l'instrument de base.

Cependant, la caractéristique principale de la société kurde est sa structure féodale. Les cheikhs et aghas (seigneurs terriens) possèdent à eux seuls plus des trois quarts des terres, alors que près de la moitié des paysans n'en possèdent aucune parcelle. Ces différences sociales, les traditions tribales et patriarcales, engendrent quelquefois des petits conflits entre la masse des paysans pauvres (environ 80 % de la population rurale) et la paysannerie aisée. C'est donc une société féodale où cohabitent des survivances des communautés primitives et des formes modernes de capitalisme.

Je me souviens de m'être fait accompagner pendant près de 100 km par un « taxi » pour aller visiter l'église arménienne du village de T... A la fin de la visite, sur le chemin du retour, pendant près de vingt kilomètres, mon chauffeur, cet homme qui s'est avéré être un agha, était salué dans tous les villages qui bordaient l'unique route en pierre.

Ces seigneurs terriens exploitent la masse des paysans pour aller ensuite investir leurs revenus en biens immobiliers dans les grandes villes.

Conjointement à ces activités rurales, le gros de la main-d'œuvre ouvrière est employé dans les industries extractrices contrôlées par l'Etat. Le sous-sol de ces régions renferme en effet phosphate, lignite, cuivre, fer, chrome, pétrole...

A côté de ces industries, l'Etat investit énormément dans la construction des routes et des chemins de fer pour relier les différentes villes de garnison de l'Est ainsi que l'Iran et l'Irak. Ces principales villes de l'Est (Kars, Erzeroum, Van, Diyarbakir) sont très souvent reliées par voie aérienne aux principaux centres urbains comme Istanbul, Ankara et Sivas.

H. HAMBARTSOUMIAN

VOS MAGASINS DE PRÊT-A-PORTER SUR LA CÔTE D'AZUR

« VIRGULE » 54, rue d'Antibes. Cannes
« LE BUS 27 » 27, rue Meynadier. Cannes

« BOOM 53 » 53, rue Meynadier. Cannes
« CHOUKY » 46, rue Meynadier. Cannes

« BOOM 53 »
40, rue Léon-Basso. Saint-Raphaël

GILBERT DOGHRAMADJIAN

SUGAR

PRODUCTS

41, bd de la Fédération
13004 MARSEILLE

Tél. (91) 49.59.98
Télex 401088

GARAGE GARGALIAN FRÈRES

NEUF
OCCASION

AGENT



OFFICIEL



Sierra Ghia : peinture métallisée sur demande

31, AV. DES GOUMS. 13400 AUBAGNE. TÉL. (42) 03.04.99

France Décor

Ravalement de façades - Maçonnerie
Revêtement de sol - Carrelage

DEVIS GRATUIT

16, bd National. 13001 MARSEILLE. ☎ (91) 50.60.25

MAISON "ARAX"

Fondée en 1929

V. BANDIKIAN et FILS

Alimentation Générale

Produits franco-orientaux,
tunisiens, russes et chinois

EXPÉDITIONS DE COLIS

ARAX I

27, rue d'Aubagne
☎ 54.11.50

ARAX II

MARSEILLE 1^{er} 24, rue d'Aubagne
☎ 54.26.30

Citroën Blancarde

JOSEPH NOURIAN



VENTES - ACHATS
VOITURES NEUVES ET OCCASIONS

15-17, rue Jeanne-de-Chantal. 13004 Marseille

☎ 49.16.35

BAREY 13

CHAUSSEUR

30, RUE DE ROME
13001 MARSEILLE

☎ (91) 54.14.48

GARAGE MINASSIAN

Agent CITROËN

Carrosserie - Tôlerie
Peinture - Mécanique
« TOUTES MARQUES »

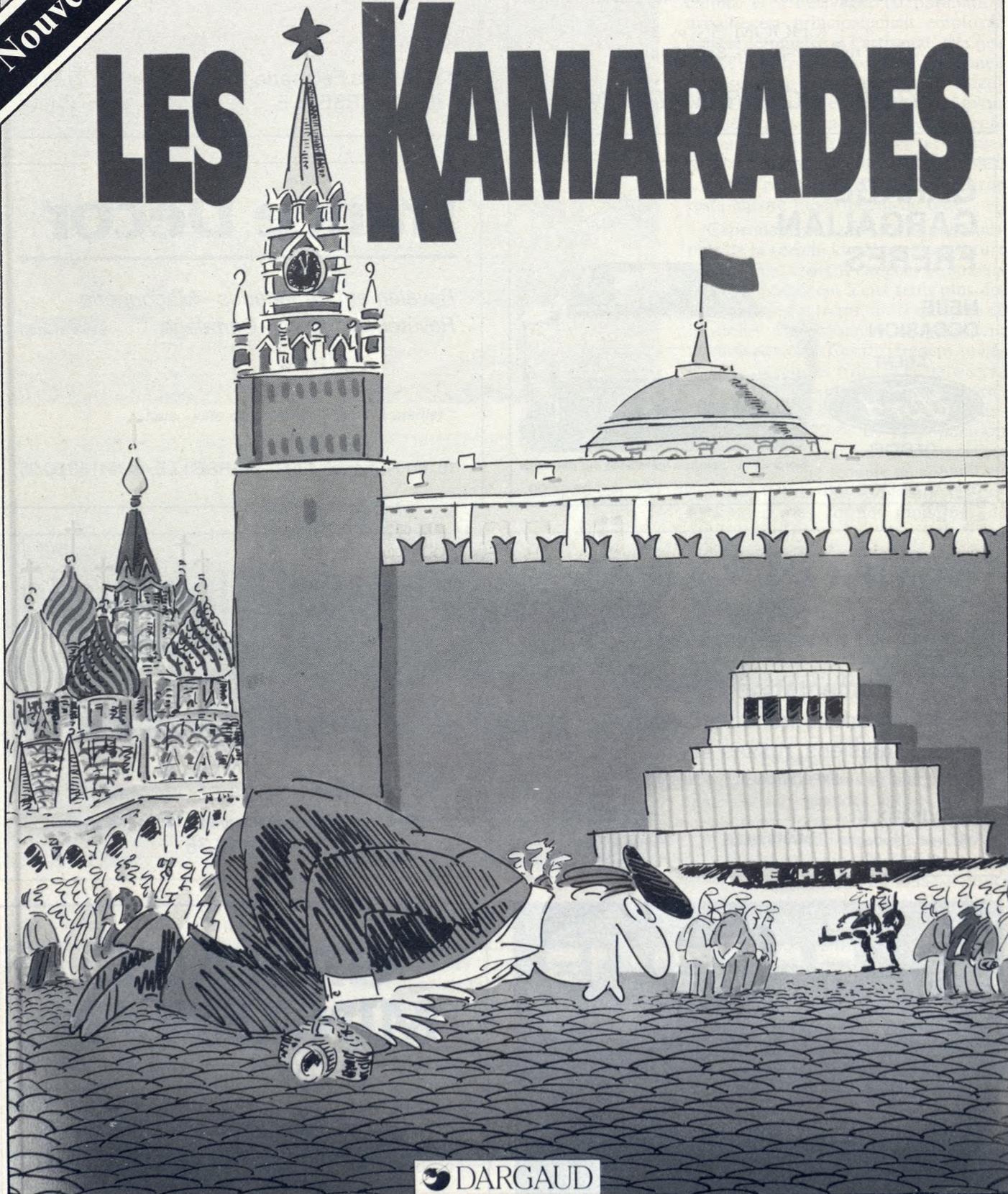
49, bd Figuière. 13004 Marseille. ☎ (91) 50.77.71

Fonds A.R.A.M

Nouvelle Parution

HOVIU.

LES KAMARADES



DARGAUD

AIRMEINIENS DE
TOUS LES PARTIS
UNISSEZ VOUS

NOUS N'AVONS PAS
REUSSI A ECHANGER
BEAUCOUP D'IDÉES
MAIS BEAUCOUP DE
COUPS



Horvó -

Dans La Presse Française

Magazine-Hebdo a consacré au problème arménien dans son numéro du 17 février une longue étude signée François Lebrette et qui comprend entre autres une interview d'Ara Toranian. Ce texte de neuf pages, qui se veut une sorte de précis historique et politique, du reste assez bien fait, mérite de retenir tout particulièrement l'attention. Notons d'abord en passant qu'on y relève quelques erreurs : par exemple, l'auteur nous dit bizarrement qu'au début de 1915, les Russes font leur jonction avec les « bataillons insurrectionnels venus de Turquie » (peut-être veut-il faire allusion aux formations de volontaires qui se sont constituées *au Caucase* et non pas en Turquie ?). Quelques lignes plus loin, le gouvernement turc décide de transférer la population arménienne « en Palestine » (sic).

Un aspect, partiel mais important et significatif de cette étude, est résumé dans son titre : « Voici comment Moscou exploite la tragédie arménienne. » A ce sujet, François Lebrette nous dit :

« Malgré les risques, Moscou ne peut pas négliger la carte arménienne pour déstabiliser tant la Turquie que les « champs de bataille » occidentaux. Cherche à qui la dénonciation du crime profite : le jeu soviétique prend alors un éclairage cru.

« — C'est Georges Habache qui a parrainé l'ASALA et qui, en 1975, l'a présentée au public, rappelle Selçuk Bakkalbasi (attaché à l'ambassade de Turquie). Or, les liens d'Habache avec le KGB ne sont un secret pour personne. »

Et la conclusion de Lebrette va encore plus dans ce sens :

« Moscou n'est pas pressé. De toute façon, les Soviétiques recueillent déjà les premiers dividendes de cette entreprise de démoralisation. Entre Ankara et les autres pays de l'OTAN, la méfiance

s'est installée. Déjà, le Conseil de l'Europe répugne à laisser siéger les représentants de la Turquie. Et le rôle de la France socialiste est particulièrement dangereux.

« — Déjà, les Français sont parfois perçus, chez nous, comme des ennemis de la Turquie, admet Selçuk Bakkalbasi. Et quand Charles Hernu prend parti pour les Arméniens en ajoutant que les Turcs qui se disent européens ne sont en fait que des orientaux, cela ne contribue pas à créer la confiance. »

On notera aussi dans l'étude de *Magazine-Hebdo* un argument assez original !

« L'arme du terrorisme fut mise au service de la morale du génocide. Il s'agissait — il s'agit toujours — d'obtenir par des attentats la reconnaissance internationale du génocide de 1915.

« Pour quoi faire ? En proportion de la population massacrée et des moyens

employés, le plus terrible des génocides modernes est sans conteste le massacre des Vendéens par les armées de la Révolution française. La « guerre à outrance » déclarée à une province, les noyades de Carrier et les massacres des colonnes infernales firent plus de trois cent mille victimes. Imagine-t-on pour autant un mouvement terroriste vendéen réclamer la reconnaissance officielle du génocide ? Tel est pourtant le premier objectif des Arméniens. »

Si la répression anti-vendéenne fut ce que rappelle justement François Lebrette, il n'a jamais été question, que l'on sache, depuis la fin de la « Guerre des Géants », d'empêcher les Vendéens d'habiter la Vendée, d'être catholiques, voire monarchistes si cela leur chante, et on n'a pas remplacé les Vendéens, après les avoir spoliés, percécutés et exterminés, par des Picards ou des Berrichons comme on a peuplé — plus ou moins — l'Arménie, de Kurdes, de Turcs et d'autres musulmans. Le moins qu'on puisse dire, c'est que François Lebrette se livre là à une étrange comparaison qui, en l'occurrence, comme on dit, n'est pas raison.

Mais tout de suite après, reconnaissons-le, il enchaîne sur cette déclaration de Patrick Dévedjian :

« Je refuse qu'en niant le génocide, on dise que ma grand-mère, qui a bercé mon enfance de ses récits et de ses larmes, m'a menti. Ce que veulent les Arméniens, c'est la reconnaissance du génocide par les Turcs, et leurs excuses. »

L'allocution de M. Mitterrand DANS LA PRESSE BELGE

Le Soir consacrait le 10 janvier dernier un douzaine de lignes seulement aux déclarations faites à Vienne par le président de la République. Mais deux jours plus tard, le grand journal bruxellois d'informations revenait de façon plus substantielle sur la question dans un article signé d'Alfred Brochard, qui écrivait notamment :

« Dire aux Arméniens de France que le malheur qui les a frappés s'appelle génocide, cela relève d'une telle évidence qu'on ne peut que s'étonner que cela

étonne. Et pourtant, si les événements de 1915 ont été évoqués dans des termes analogues par maints hommes politiques français, jamais un président de la République n'avait prononcé ce mot, d'une certaine manière tabou. Le régime français étant présidentiel comme il l'est, ce qu'ont pu dire par exemple MM. Deferre ou Cheysson sur la question passe au second plan. Maintenant, c'est la France qui a parlé...

» Pourtant, la sympathie des socialistes français — et belges — à l'égard

des épreuves des Arméniens n'est pas nouvelle, et M. Mitterrand s'inscrit à cet égard dans une très longue tradition.

« Pour certains Arméniens, cependant, le président n'est pas allé assez loin, car il a omis de désigner la Turquie. Pourquoi d'ailleurs l'aurait-il fait, la thèse de la diplomatie française étant que « la Turquie ne saurait être considérée comme responsable des agissements du gouvernement de l'empire ottoman » ?

« L'omission de M. Mitterrand, si elle lui est reprochée par certains Arméniens — en particulier ceux qui croient que s'il y a un crime, il y a un responsable, et que s'il y a un responsable il doit réparer — n'empêche pas que le gouvernement d'Ankara réagisse avec indignation. Désigné ou non, il se sent outragé et n'est pas loin, laisse-t-il entendre, de rompre ses relations diplomatiques.

Le 11 janvier, *La Libre Belgique*, le principal journal catholique et conservateur, titrait : « le génocide arménien » creuse le fossé entre Ankara et Paris ». Il est à remarquer ici que, comme cela est encore trop souvent le cas, l'expression *génocide arménien* est mise entre guillemets, comme s'il s'agissait d'une affirmation discutable ou d'une assertion sans fondements. L'article lui-même se borne à un exposé des faits relatifs à l'intervention du président de la République mais il faut noter cependant que ce texte est consacré pour un tiers aux protestations turques.

Sous le titre « Enfin », *Le Peuple*, organe du Parti socialiste belge, écrit le 15 janvier, sous la plume de Jacques Guyaux :

« Pendant soixante années, la Turquie réussit à nier la sanglante évidence. Deux millions de cadavres furent escamotés. Et les démocraties occidentales, lâchement, se sont tues. Elles ont fermé les yeux, elles se sont bouchés les oreilles : éloignez d'elles ce calice.

« C'est que la Turquie était et est toujours une alliée de poids. Qu'elle enfreigne la justice, bafoue la liberté, moque la démocratie, condamne massivement et arbitrairement, occupe la moitié de l'île grecque de Chypre, peu importe ! Elle occupe une position stratégique tellement forte, qu'il faut la ménager, quoi qu'elle ait commis, quoi qu'elle commette encore et quoi qu'il en coûte. Puisqu'elle est des nôtres, que tout lui soit pardonné ! Ces flots de sang ? Détournons un fleuve de vérité, faisons-le couler dans le mensonge ou dans la volontaire ignorance, et les mains d'une

« relation » aussi utile seront blanchies. »

Le Drapeau Rouge de Bruxelles, organe du PC belge, expédie le 16 janvier l'intervention présidentielle dans un pavé de seize lignes, consacré en majorité aux protestations turques.

Vers l'avenir, de Namur, ainsi que les journaux appartenant au même groupe, *L'Avenir du Luxembourg*, *Le Courier*, de Verviers, et *Le Courier*, de Tournai,

titrent le 10 janvier : « Mitterrand, premier chef d'Etat à reconnaître le génocide arménien ».

La Cité, de Bruxelles, consacre un assez long article à l'événement, mais sans faire état des protestations turques. A l'inverse, *La Meuse*, de Liège, y consacre une vingtaine de lignes, mais portant uniquement sur ces protestations.

P.T.S.

TRIBUNAL PERMANENT DES PEUPLES SESSION SUR LE GENOCIDE DES ARMÉNIENS

LE TRIBUNAL PERMANENT DES PEUPLES
DU 13 AVRIL AU 16 AVRIL 1984 A LA SORBONNE

SORBONNE - AMPHITHEATRE RICHELIEU

17, rue de la Sorbonne - Paris 5^e

VENDREDI 13 AVRIL 1984

- 14h à 21h

14 h 30 :

Présentation du Tribunal - Lecture de la plainte

Rapport de R. HOVANNISIAN sur la question arménienne de 1878 à 1923

Rapport de J. LIBARIDIAN sur l'intention de génocide (idéologie Jeune Turquie)

Rapport de C. WALKER sur les sources britanniques

Rapport de Tessa HOFFMAN sur les sources allemandes et autrichiennes.

Sources turques. Procès des unionistes. Sources américaines.

SAMEDI 14 AVRIL 1984 - 9 h 30 à 13 h et 14 h 30 à 20 h

9 h 30 :

Rapport de Y. TERNON sur le génocide. Audition des témoins.

14 h 30 :

Présentation des thèses turques.

Rapport juridique de J. VERHOEVEN

Rapport de Théo VAN BOVEN sur le paragraphe 30

Rapport de Léo KUPER. Comparaison entre le génocide juif et le génocide arménien.

Lettre de P. VIDAL NAQUET sur le déni de justice.

PALAIS DU LUXEMBOURG
SALLE MEDICIS

LUNDI 16 AVRIL

11 h 00 :

Conférence de presse

Présentation des conclusions du Tribunal permanent des peuples.

Association pour la
Reconnaissance du génocide
des Arméniens auprès du
Tribunal Permanent
des Peuples
Président : Gérard CHALIAND
B.P. 327 - 75229
Paris Cedex 05

Le compte-rendu des débats sera publié dans le prochain numéro (NDLR)

A Travers La Presse Arménienne

ASBAREZ

Los Angeles, 23 décembre 1983

Le journal annonce en première page la découverte d'une fosse commune dans la rue Aïden, dans le quartier de Tchertcher, à Erzeroum.

"Lors de travaux de réfection des canalisations du tout-à-l'égout les ouvriers ont mis au jour de nombreux ossements appartenant à des corps alignés. Des vieillards turcs, habitant du quartier, ont déclaré qu'il s'agissait là des restes d'Arméniens massacrés. Mais la machine de propagande turque s'est aussitôt mise en marche et les autorités ont affirmé que c'était là les squelettes de Turcs massacrés par les Arméniens. Quelle dérision !... Aller imaginer qu'en 1915, les Arméniens massacraient les Turcs le jour et la nuit et les enterraient ainsi, en toute tranquillité !...

"Les gens du quartier ont réuni une partie des os dans des sacs sur lesquels ils ont dit des prières. Mais, après avoir donc annoncé la nouvelle d'une tout autre façon, les Turcs (bien entendu pas les vieillards qui ont conservé de la mémoire et une vraie conscience) ont fait dire des prières pour leurs "compatriotes victimes".

"On évalue à près de cent le nombre d'être humains enterrés dans cette fosse commune, en majeure partie des enfants et des nouveaux-nés".

THE ARMENIAN REPORTER

New York, 12 janvier

Le *Reporter* annonce, dans son éditorial, que *Zartok*, de Beyrouth, organe officiel du parti ramgavar, venant de traiter longuement de ce qu'il est convenu d'appeler "la crise de Jérusalem", il n'est plus seul, lui, le *Reporter*, à en par-

ler. Il rappelle qu'il a été le premier à exposer le malaise "en rapportant avec concordance les activités répréhensibles et la conduite condamnable du patriarche Yeghiché Derderian", alors que le reste de la presse arménienne se murait dans "un étrange silence".

"Cet étrange silence, qui vient de trouver son terme (par l'éditorial de *Zartok*) a persisté même après que le *Reporter* eût apporté la preuve qu'en 1967, le patriarche avait été personnellement responsable de l'enlèvement, dans le trésor du patriarcat, des anciens et précieux manuscrits enluminés qui s'étaient retrouvés par la suite dans une salle de ventes aux enchères de Londres".

Le journal se livre à une attaque en règle contre la presse des partis qui, selon lui, a si longtemps gardé le silence "tout simplement parce qu'elle ne pouvait pas supporter que la presse indépendante (en l'occurrence le *Reporter*) tire le mérite d'avoir dévoilé un des maux de la communauté".

"Maintenant, écrit le *Reporter*, que *Zartok* a décidé de traiter la question, on espère que tous les journaux suivront, encourageant ainsi la recherche d'une solution rapide de la crise de Jérusalem. Les Arméniens du monde entier... doivent presser SS Vazken 1^{er} d'agir vite, sans faiblesse et sans hésitation".

On trouvera ci-dessous, résumé, le contenu de l'éditorial de *Zartok*.

ZARTONK

Beyrouth, 13 novembre 1983

L'éditorial de *Zartok*, auquel il est fait référence ci-dessus, commence par rappeler celui du 22 mai 1983, auquel le *Reporter* ne fait pas allusion, éditorial dans lequel *Zartok* "commentait en

général la situation tragique et malsaine régnant au patriarcat de Jérusalem".

Après de longues considérations générales reposant essentiellement sur des exigences morales, l'éditorialiste estime tout d'abord qu'il est "essentiel de faire revivre l'Assemblée générale de la Confrérie (de Saint-Jacques) et le Conseil Exécutif qui sont actuellement en sommeil". Il expose ensuite qu'à la fin de 1982 le catholicos avait formé, avec l'assentiment du patriarche, une commission chargée d'enquêter en particulier sur les transactions financières et immobilières du patriarcat afin de présenter un rapport à Sa Sainteté, ce qui fut fait.

"C'est avec tristesse et une humiliation profonde pour notre fierté nationale, poursuit *Zartok*, que nous avons appris de sources dignes de foi que le rapport de la commission contenait des révélations sensationnelles. Plusieurs millions de dollars manquent dans la trésorerie de la Confrérie. Cette somme considérable, provenant de biens immobiliers loués ou vendus par le patriarcat, n'a jamais été versée au trésor de la Confrérie, ni à aucun de ses comptes en banque. Après le triste et impardonnable scandale des manuscrits, la situation a pris le tour d'une honte nationale qui appelle une explication convaincante...

"L'explication doit être concrète, complète et détaillée. Voilà ce dont le patriarche devrait se soucier au lieu de s'occuper de la publication et de la diffusion de brochures dans lesquelles d'anciens collaborateurs, diverses personnalités et des faits dépassés sont critiqués dans un style et un langage dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne conviennent pas à un homme d'église.

"De plus, le rapport de la commission et les comptes devraient être rendus publics et présentés au peuple arménien en même temps que les explications du patriarche".

THE ARMENIAN REPORTER

New York, 19 janvier

Un livre d'une exceptionnelle qualité graphique consacré au peintre arménien Ivan Aivazovski et contenant 68 reproductions en couleurs vient de paraître à Istanbul, où vit son auteur, M. Parsegh Toughladjian.

L'ouvrage, intitulé *Ayvazovski Türkiye de* (Aivazovski en Turquie), contient quatre parties : une brève biographie du peintre et une relation de ses activités durant ses séjours en Turquie, le caractère de son art pendant cette période, les œuvres qu'il a produites dans les villes turques, les toiles de lui qui se trouvent dans les galeries et les musées turcs.

Le journal *Cumuriyet* a consacré des commentaires élogieux à l'ouvrage, faisant remarquer que M. Toughladjian était le premier à présenter aux lecteurs turcs l'œuvre du grand peintre arménien.

ABAKA

Montréal, 30 janvier

Le journal rend compte d'un très intéressant colloque intitulé "Les Arméniens dans l'Empire ottoman" organisé par une "Association des Etudes turques" mais ne nous dit ni où ni quand ce colloque a eu lieu. En tout cas, il était présidé par le P^r Halil Inalcik, de l'Université de Chicago; et on peut supposer qu'il a eu lieu à Montréal, *Abaka* spécifiant que "un certain nombre d'universitaires arméniens et de membres de la communauté (arménienne de Montréal ?) étaient présents".

Bien entendu, M. Inalcik commence en faisant état de "déformations" de l'histoire contemporaine et en accusant les Arméniens de se livrer aux Etats-Unis à une vaste campagne de propagande anti-turque dans les médias et au cours de conférence comme celles qu'il vient précisément d'ouvrir. Sur quoi, poursuit-il, les Turcs ont été contraints de "sortir de leur réserve" pour rétablir énergiquement la "vérité historique". Et il annonce que les participants au colloque vont réfuter les "prétendues preuves du génocide arménien".

Le P^r Mimkenal Oke, de la Bogazici Universitesi d'Istanbul (ex-Robert College américain de Constantinople) présente une intervention intitulée "Les réponses des Arméniens turcs à la Question arménienne, 1919-1926".

La thèse de M. Oke, c'est que les Arméniens de Turquie n'ont jamais jugé nécessaire de mettre en avant une "Question arménienne", affaire artificiellement provoquée par des éléments extérieurs à leur communauté. Il souligne les efforts d'un certain Karapetian pour fonder une "Association d'amitié turco-arménienne" et cite à l'appui un télégramme envoyé par Karapetian à Mustafa Kemal en 1919.

Il est bien évident qu'il faut voir là la tentative isolée et désespérée d'un groupe d'Arméniens tentant d'obtenir une certaine tolérance de la part des nouveaux maîtres de la Turquie. C'est d'ailleurs le point que soulignera le P^r Hovannisian, de l'Université de Los Angeles, dans sa réponse au P^r Oke.

Le second intervenant, Kemal Karpas, de l'Université du Wisconsin, parle de "Politique et population au XIX^{ème} siècle". Il prétend que le chiffre avancé de 2,5 millions d'Arméniens dans l'Empire ottoman est très exagéré et que le chiffre réel n'a jamais dépassé 1,5 million. Contrairement, dit-il, aux trois millions

de Bulgares qui finirent par exiger leur autonomie en s'appuyant sur leur nombre, les Arméniens ne purent avoir en Turquie aucun poids politique ou social.

Le P^r Hovannisian a réfuté les conclusions de M. Karpas en disant que : 1°) les recensements ignoraient les femmes et les enfants et se fondaient plutôt sur le nombre de foyers ; 2°) confrontés à une fiscalité injuste, les Arméniens avaient pris l'habitude de dissimuler leur nombre réel. D'où l'écart entre les chiffres du patriarcat et ceux des recensements officiels.

Le troisième intervenant, le D^r Justin McCarthy (déjà cité dans notre revue de presse, voir *Armenia* de novembre 1983 de l'Université de Louisville, continue le petit jeu des statistiques. Sa communication est intitulée "Lire les chiffres : le sort du peuple d'Anatolie (1912-1922)" et s'appuie sur quantité de cartes, de graphiques et de statistiques dont l'ensemble a pour but de répondre par la négative à la question : "Existait-il une Arménie ottomane ?" Pour M. McCarthy, dans les "six vilayets", les musulmans l'emportaient sur les Arméniens dans la proportion de 4,5 pour 1.

M. McCarthy ne se demande pas pourquoi et comment on en était arrivé à cette proportion, si tant est qu'elle soit vraie, pas plus qu'il ne doit se demander pourquoi il n'y a aujourd'hui plus du tout d'Arméniens en Arménie occidentale. Ils ont dû s'évaporer.

En tout cas, là encore le P^r Hovannisian a répondu à M. McCarthy. Il a souligné que celui-ci avait arrangé ses cartes et ses chiffres en fonction de sa thèse, qu'il n'avait cité aucun chiffre antérieur à 1912, que l'expression "mortalité due à la guerre" était scandaleuse, que le gouvernement turc avait de toute évidence recruté un respectable universitaire américain pour conforter sa politique de négation du génocide, et pour étayer son affirmation suivant laquelle, les Arméniens n'ayant eu aucune importance politique ou sociale en Turquie, le gouvernement ottoman n'avait aucune raison de vouloir les éliminer pour résoudre un problème qui ne se posait pas.

La quatrième et dernière intervention a été celle du P^r Heath Lowrey, qui vient d'être nommé directeur de l'Institut d'Etudes turques de Washington. Elle concernait l'amiral américain Bristol, haut-commissaire allié en Turquie après la Première Guerre mondiale.

Il n'y a, dit M. Lowrey, aucune mention de massacres en masse dans les rapports de l'amiral. Et puis, Bristol était parfaitement objectif, considérant l'Empire ottoman comme complètement décrépi et ses divers habitants à "mettre tous dans le même sac".

Le P^r Hovannisian a énergiquement réfuté les assertions de M. Lowrey, pré-

cisant qu'il avait, lui, trouvé dans les écrits de Bristol la preuve que l'amiral n'aimait ni les Juifs, ni les Arméniens, ni les Grecs, qu'il avait ardemment soutenu le gouvernement kémaliste et gardé envers les Turcs une attitude très amicale, tout en dénonçant les atrocités de Marache, et que, par conséquent, M. Lowrey avait fait parmi les éléments fournis par les écrits de l'amiral Bristol le choix sélectif qui arrangeait sa thèse.

Abaka conclut que les Arméniens doivent savoir imposer leurs points de vue dans les rencontres universitaires de ce genre et qu'ils ne doivent pas avoir la naïveté de croire que des gens comme Heath Lowrey sont autre chose que des agents du gouvernement d'Ankara.

KOMMOUNIST

Erevan, 1^{er} février

Le journal publie un article de O. Karassev, correspondant de l'agence TASS à Paris, daté du 31 janvier et intitulé "La langue arménienne en France".

Il rend compte de la deuxième Exposition Internationale des Langues et des Cultures (Expolangues) qui a eu lieu au Grand Palais à la fin janvier. Il précise, bien entendu, que l'URSS était représentée à cette manifestation, en l'occurrence par "Mejdounarodnaya Kniga", organisme spécialisé dans la vente de livres à l'étranger, puis il parle du stand du CRDA : "Toujours beaucoup de monde autour du stand qui a pour objet de propager la culture et la langue arméniennes et qui est organisé par le CRDA dont la création remonte à un peu plus d'un an. On y trouve des panneaux illustrant l'histoire de la langue arménienne, des livres et une carte de France sur laquelle sont indiquées les villes où existent des écoles arméniennes".

L'article cite Jacques Sislain, responsable du Centre de Documentation du CRDA, lequel a déclaré au correspondant de TASS : "Notre Centre a été créé pour faire connaître la culture arménienne aux personnes d'origine arménienne qui vivent en France aussi bien qu'aux Français eux-mêmes. Nous portons évidemment beaucoup d'attention à l'enseignement de la langue, comme en témoigne cette manifestation. Nous avons contribué à la préparation du numéro spécial d'une revue (*Armenia*), numéro entièrement consacré à l'histoire de la langue arménienne. Notre Centre de Documentation est déjà en relations avec l'Arménie soviétique, particulièrement avec le Matenadaran. Nous sommes favorables au développement de contacts de ce genre qui nous permettront de mieux connaître l'Arménie soviétique, sa vie et ses progrès, et de les faire connaître en France".

P.T.S.

Nouvelles d'Arménie Soviétique

SARIAN, FILS DE SARIAN

Lazare Sarian est un compositeur arménien soviétique, un artiste fin, cultivé et plein de talent, qui a créé des œuvres remarquables dans différents domaines musicaux. Il semble avoir réuni en lui plusieurs personnes. C'est un ancien combattant qui a suivi les dures voies de la Seconde Guerre mondiale. Depuis près d'un quart de siècle, il est le recteur du Conservatoire national d'Erevan. Il a été l'élève en composition de Chostakovitch au Conservatoire de Moscou et lui-même est professeur de composition depuis longtemps. Enfin (et je crois nécessaire de le dire, car la maison paternelle est le commencement de tous les chemins de la vie), Lazare Sarian est le fils du célèbre peintre Martiros Sarian.

Qu'est-ce qui caractérise de Lazar Sarian ? Tout d'abord, elles représentent toutes – depuis la musique de chambre jusqu'aux compositions vocales, instrumentales et symphoniques – une tentative pour embrasser l'expérience de nombreuses années de recherches et d'impressions.

Né et élevé dans la famille du grand peintre, Lazare Sarian a naturellement subi l'influence de son père, de ses goûts et de ses idées.

Nous décelons cette influence tout d'abord dans les principes moraux et esthétiques du compositeur. Sentir la vie comme un grand mystère et le champ immense de l'activité créatrice de l'homme, sentir la vie dans son contact étroit avec la nature, avec le soleil, sentir la vie comme une valeur éternelle, tel était l'un des principes fondamentaux de Martiros Sarian, que son fils a assimilés. Le sentiment que chaque jour qui point est comme une merveille

de la nature et des possibilités humaines, c'est aussi l'une des leçons du grand peintre, de même que considérer le sens de la couleur comme moyen d'exprimer non seulement la beauté du monde, mais aussi son essence psychologique. Chez Sarian, le compositeur, tout cela se traduit par la richesse musicale exceptionnelle de ses œuvres, leur diversité d'expression et leurs nuances. Tout comme sur les toiles de son père, nous y constatons la même liberté de composition.

La Symphonie est la plus récente et, sans doute, la plus importante des œuvres de Lazare Sarian. Il l'a composée à l'âge de soixante-deux ans, et c'est sa première. Elle dure tout juste une vingtaine de minutes, mais produit une impression extraordinaire. Il a su y exprimer avant tout sa vraie personnalité. La force de la Symphonie réside dans le fait que les auditeurs en saisissent aussitôt la profondeur, et apprécient l'expression parfaite et la maîtrise avec laquelle le compositeur a su donner forme à ses conceptions originales.

Comme les tableaux de Martiros Sarian, la Symphonie est pleine de symboles fondés sur une riche expérience vitale. Cette symbolique s'exprime tout d'abord dans l'esprit et la structure poétiques de l'œuvre. Dans la

Symphonie de Sarian, nous entendons à la fois les particularités de l'expression orchestrale de Chostakovitch, la fraîcheur des moyens artistiques de Prokofiev, l'émotion et la sensibilité d'Alban Berg, les "voix de la terre" évoquant *Le Sacre du printemps* de Stravinsky, la sonorité des œuvres de Sviridov dont le pathétique d'une noblesse idéale est tourné vers les profondeurs d'un monde entendu et exprimé.

Un jour – c'était en 1954 –, alors qu'il se promenait dans le jardin entourant son atelier, Martiros Sarian aperçut son fils cadet, Lazare, qui lisait le recueil de vers d'Eghiché Tcharentz que le poète avait offert, jadis, au peintre son ami. Il est probable que l'état d'âme de son fils, que Martiros sut lire sur son visage lui inspira l'envie d'aller chercher immédiatement son chevaleret et de peindre, dans le jardin même, le portrait de Lazare. En représentant son fils, alors âgé de trente-deux ans, un recueil de poèmes à la main, Martiros Sarian a beaucoup révélé sur cet homme auquel il était uni par les liens du sang d'une véritable communauté spirituelle.

Une beauté dramatique éclaire la musique de Lazare Sarian. Elle se manifeste aussi bien dans "le cours du temps" que dans l'idée de "temps éternel" et le sentiment de ce "temps arrêté" pendant lequel se déroulent les événements dans la Symphonie. Sarian s'est exprimé à travers sa musique, il a surmonté cette dépendance vis-à-vis des moyens d'expression fétichisés qui est si commune dans la création artistique de notre époque. Sa Symphonie dépeint l'Arménie des montagnes, des vallées, des forêts, des gens forts et intelligents.

Le compositeur m'a dit un jour que son père s'approchait chaque matin de la fenêtre, contemplait le paysage qu'il connaissait depuis longtemps, appelait sa femme et ses enfants et, en s'adressant à eux et à lui-même, disait simplement : "Quelle merveille !"

La sensation d'exister considérée comme une merveille implique la foi en la vie. Lazare Sarian possède cette foi, comme son père. Sa vie entière en est la preuve. Sa musique aussi.

Andrei ZOLOTOV
Critique musical
(APN)

LA JOURNÉE DU TRADUCTEUR, FETE LITTÉRAIRE LIÉE A DE VÉNÉRABLES TRADITIONS

Tous les deux ans, la Journée du traducteur, fête littéraire unique en son genre, est solennellement célébrée en

RSS d'Arménie. Des gens de lettres en vue de toutes les républiques fédérées d'URSS, ainsi que des hôtes étrangers

viennent à Erevan à cette occasion. Des conférences, des colloques scientifiques ont lieu, on décerne des prix aux meilleures traductions, on organise des rencontres avec des lecteurs. Bien que cette manifestation peu banale n'ait fait son apparition dans la république qu'assez récemment, elle s'inspire des traditions les plus anciennes.

En effet, il y a près de mille six cents ans, Mesrop Machtots, grand civilisateur et fondateur, pour ainsi dire, de la littérature arménienne, créait l'alphabet national. Et la première phrase que Machtots a écrite à l'aide des lettres nouvellement créées était la traduction d'une phrase de l'Evangile. Elle invitait notamment à connaître la sagesse et le précepte, à comprendre l'expression de la raison. C'est ainsi qu'est née la traduction littéraire en Arménie.

Tout en écrivant les premiers livres arméniens originaux, Mesrop Machtots, ses compagnons et ses disciples traduisaient les meilleures œuvres littéraires, scientifiques et spirituelles de leur époque et des grands ouvrages de l'Antiquité : Euripide, Sophocle, Lucrèce. Signalons qu'on trouve au Matenadaran, des œuvres d'auteurs égyptiens, romains et grecs de l'Antiquité. Les originaux de beaucoup d'entre elles ont été perdus à une certaine époque, mais elles subsistent dans la traduction arménienne.

Déjà à cette époque lointaine, la Fête du traducteur était célébrée en Arménie avec les clercs bibliophiles, bien sûr, mais aussi avec les nobles, les hauts dignitaires de l'Etat et même le monarque en personne.

Par la suite, bien des écrivains et poètes, dont Khatchatour Abovian, Mikaël Nalbandian et Hovhannés Toumanian, réservaient, eux aussi, dans leur œuvre une place de choix à la traduction littéraire. La traduction jouait également un grand rôle au sein des communautés arméniennes dispersées à travers le monde.

Une grande signification reste attachée aujourd'hui en Arménie à la traduc-

tion littéraire de même qu'à ses aspects scientifiques. C'est ainsi que l'université d'Erevan tient régulièrement des conférences et des symposiums nationaux et internationaux de traducteurs publie des recueils théoriques. Ces travaux sont dirigés par le P' Levon Mkertchian, spécialiste de renom, docteur en philosophie et membre de la Fédération internationale des traducteurs. La section des traducteurs près de l'Union des écrivains de la RSSA déploie, elle aussi, une grande activité.

Rien qu'au cours des quinze dernières années, des œuvres de la littérature multinationale d'URSS y ont été publiées à des tirages totalisant des dizaines de millions d'exemplaires. Dans cette même période, les œuvres de plus de 300 auteurs étrangers ont été traduites en arménien et publiées avec un tirage global dépassant six millions d'exemplaires. Et tout cela dans une république dont la population dépasse à peine trois millions d'habitants.

Quels auteurs étrangers sont traduits en arménien ? C'est Shakespeare, par exemple, qui a connu quinze éditions rien qu'au cours de la dernière décennie, et il s'agissait invariablement de gros tirages. Des collections de plusieurs volumes de Balzac, de Rolland, de Dreiser, de London y ont également vu le jour. Les Arméniens peuvent lire dans leur langue des œuvres de Maupassant, de Çapek, d'O'Henry, de Zola, de Mickiewicz, de Hemingway, de Dürrenmatt, de Salinger, de Zweig, d'Amado, de Sagan. Les recueils de poètes étrangers, dont ceux de la Chine, de l'Inde et de l'Egypte anciennes, y sont fort demandés.

En un mot, les lecteurs arméniens se familiarisent, grâce à la traduction dans leur langue, avec des œuvres littéraires de divers pays de tous les continents. Il sert à noter que les traductions représentent bien souvent une bonne moitié de la totalité des livres édités en RSSA.

Armen KHANBADIAN
(APN)

VILLES JUMELÉES

Une délégation de la municipalité de Bagneux, conduite par le maire adjoint Jamboux Janis, vient de visiter Kirovokan.

Kirovokan et Bagneux sont jumelées depuis quinze ans. Depuis, les villes ont maintes fois échangé des délégations et des groupes d'artistes. Elles ont également organisé en commun des épreuves sportives. Il y a une rue de Kirovokan à Bagneux et une rue de Bagneux vient de faire son apparition à

Kirovokan.

La délégation française, comprenant des fonctionnaires de la mairie, des artistes et des ouvriers, a passé quelques jours en Arménie. Elle en a visité les curiosités, des entreprises industrielles et des établissements d'enseignement. Une soirée de l'amitié soviéto-française a eu lieu dans les locaux du Palais de la culture d'Erevan.

(APN)

L'UNION DES ANCIENS ÉLÈVES DE MOORAT-RAPHAEL

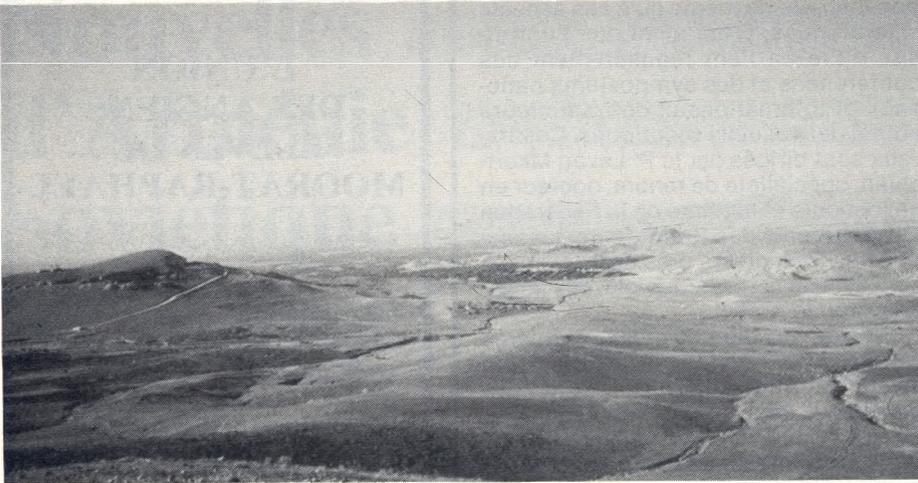
met en circulation le disque tiré de la bande originale du film « *Sans retour possible* ». Le disque comprenant la musique générique du film ainsi que la chanson composée par Hram Sedefian, « DU COTE D'ERZEROUM ».

Les fonds ainsi recueillis iront dans leur totalité au profit du Collège arménien de Sèvres.

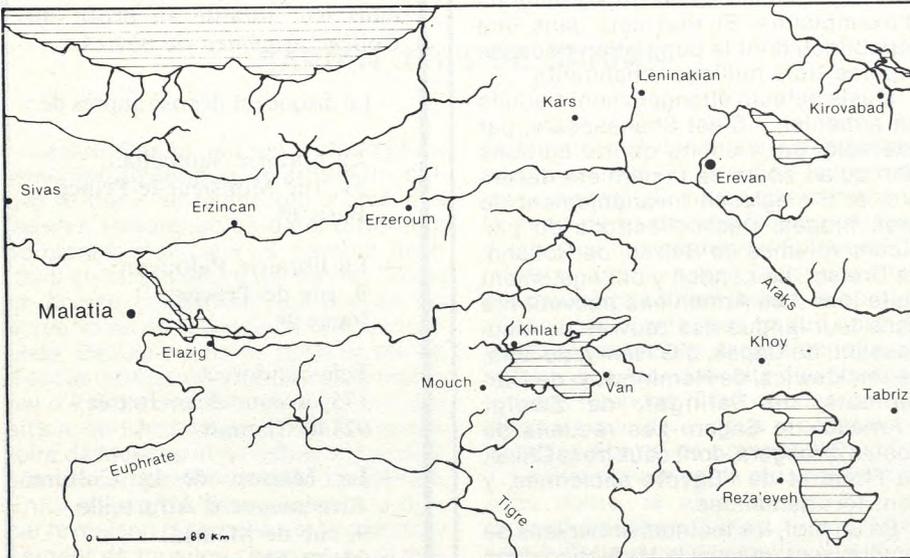
Le disque est déposé auprès de :

- La librairie Samuélian
51, rue Monsieur-le-Prince
Paris 6^e
- La librairie Palouyan
9, rue de Trévise
Paris 9^e
- Tele-condorcet
175, avenue Jean-Jaurès
92140 Clamart
- La Maison de la Culture
Arménienne d'Alfortville
9, rue de Madrid
94140 Alfortville
- Le Restaurant Sevan
Quai Blanqui
94140 Alfortville
- Vidéo-Club Thin's
29, rue Etienne Dolet
94140 Alfortville
- Café Philippe
Place Carnot
94140 Alfortville
- Restaurant Agop
Rue du Nil
75002 Paris
- Sylaur
rue Sainte Foix
75002 Paris
- Collège Samuel-Moorat
26, rue Troyan
92 Sèvres

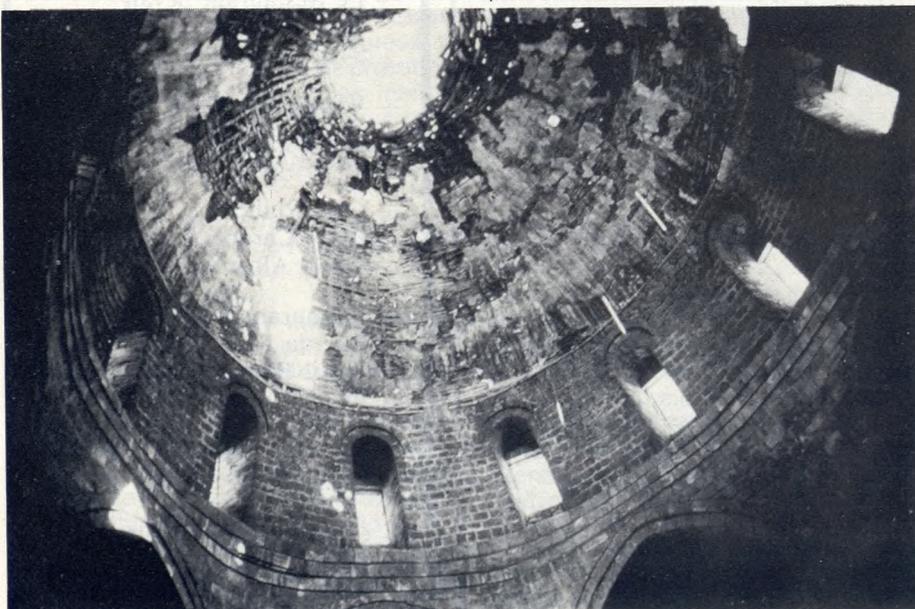
MALATIA



Les environs de Malatia (Photo CRDA)



Vue intérieure de la coupole (Photo CRDA)



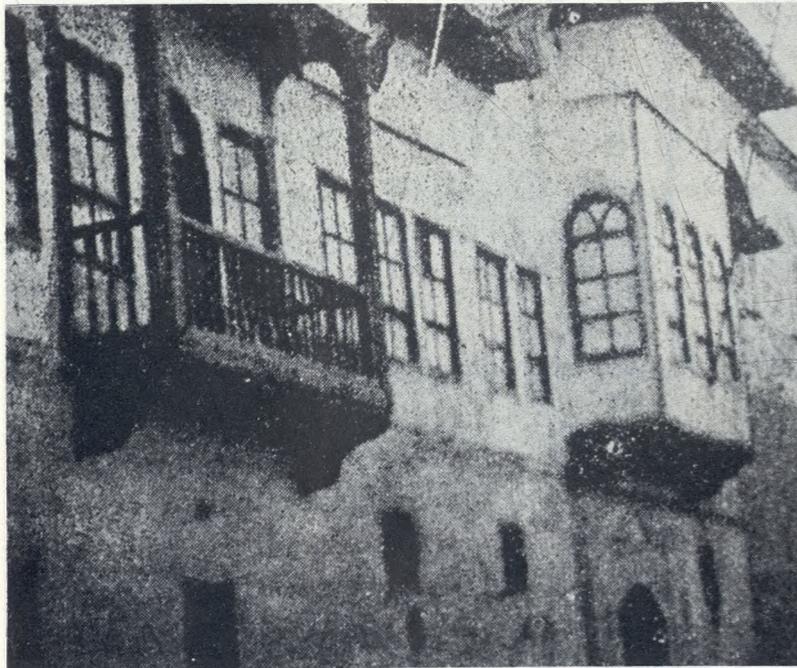
Malatia, qui dans les sources étrangères, est plus connue sous le nom de Mélitane, se trouve sur la rive droite de l'Euphrate, à dix kilomètres de ce dernier, à 940 m au-dessus du niveau de la mer, dans une plaine entourée de montagnes, au sud-ouest de Kharberd. La ville historique de Malatia se trouve à 7-8 km au sud-ouest de la ville nouvelle. Sa population est numériquement peu importante, elle est en ruine et désertée ; les Turcs l'appellent Eski-Chehir ou Eski-Malatia. L'eau est abondante dans la contrée. Les sources y ont jailli au cours des siècles et la rivière appelée Toukhma coule au pied de remparts en ruine. Les villes ancienne et nouvelle de Malatia ont été assez endommagées par le tremblement de terre tragique de 1893.

Malatia a eu une histoire politique mouvementée. S'étant trouvée à une époque très ancienne sur la frontière entre l'Ourartou et l'Assyrie, puis entre l'empire romain et l'empire perse et enfin, entre l'empire byzantin et les califats arabes, Malatia devient à plusieurs reprises, le centre d'opérations militaires. Elle fut ainsi réduite à l'état des ruines et privée de la possibilité de se porter au rang de grande ville. Il faut surtout se souvenir ici, de la bataille de 577, où le roi perse Khosrov fut battu par les armées byzantines. Malatia fut prise par les Turcs Seljoukides après la bataille de Manazkert (1071) sous le règne de Mélik-Chah 1^{er} Djelal ed-Din (1072-1092). A la fin du sixième siècle, Malatia tombe sous la domination des Turcs ottomans.

Selon certaines sources qui ne sont toutefois pas totalement crédibles, Malatia aurait eu près de soixante mille habitants au X^e siècle. Au début de l'année 1915, sa population atteignait près de quarante mille personnes, dont les Arméniens constituaient environ la moitié. Jusqu'aux 12^e-13^e siècles, les Arméniens constituaient l'élément fondamental de Malatia qui était ainsi une ville dont la population était presque uniquement arménienne, mais où les Grecs représentaient toutefois un certain nombre. Les Turcs s'y établirent progressivement par la suite. Les premiers massacres d'Arméniens à Malatia



Vue générale de l'église (Photo CRDA)



L'église catholique et l'école arméniennes au début du siècle (Photo CRDA)

eurent lieu en 1895. Sans prendre en considération l'armée de brigands turcs, les Arméniens s'opposèrent une résistance héroïque, mais suite à cette attaque cependant, environ sept mille cinq cent personnes, essentiellement des vieillards, des femmes et des enfants, furent victimes du yatagan turc. La population arménienne, de Malatia fut soumise à une authentique politique d'extermination en masse durant le génocide arménien de 1915 perpétré par les Jeunes Turcs. Cette fois, les survivants furent déportés et dispersés de tous côtés. Un groupe assez important d'exilés de

Malatia vint s'établir dans un faubourg d'Erevan, aujourd'hui capitale de l'Arménie Soviétique, en fondant un nouveau bourg, Nor-Malatia (Nouvelle Malatia), qui a été absorbée il y a quelques décennies par la ville d'Erevan proprement dite, en constituant ainsi l'un de ses quartiers beaux et charmants.

Malatia eut une vie économique assez active. Sa population se consacrait à divers métiers. La filature et le tissage y étaient particulièrement répandus.

Malatia était aussi un centre commercial. Le territoire de ses échanges commerciaux était assez vaste. La ville de

Malatia entretenait des relations avec Kharberd, Arabkir et d'autres centres commerciaux petits ou grands. Les négociants et les commerçants de Malatia faisaient commerce de toutes choses de marchandises, particulièrement de hachish. Parmi les autres activités de la population, la magnanerie, l'agriculture, la viticulture et à un degré moindre, l'élevage, tenaient une place importante.

Malatia était par nature, le type même de la ville de province qui n'a jamais été soumise à un sévère tracé de plans. Complètement enfoui sous les vergers, son panorama pourtant, était agréable : de vastes espaces boisés ainsi que de riches jardins s'étendaient alentour. La ville de Malatia avait des églises somptueuses, de gros bâtiments administratifs, de grands marchés commerçants autour desquels étaient établis en série des dizaines de magasins, de boutiques ou d'ateliers. Au début du XX^e siècle, le nombre des églises s'élevait à cinq, dont trois étaient arméniennes. On y trouvait en outre quelques presbytères en bois et il y avait également en dehors de la ville, le monastère St-Grégoire l'illuminateur, siège épiscopal de la région de Malatia. Deux des mosquées de la ville étaient plus ou moins célèbres, mosquées dont la construction de l'une est traditionnellement datée du 8^e siècle, l'autre ayant été bâtie dans la seconde moitié du 9^e siècle. Parmi les constructions anciennes de la ville de Malatia, seuls ont été conservés, les vestiges insignifiants des ouvrages de défense et de leurs tours, quelques bâtiments d'architecture civile ou religieuse, et les ruines de maisons d'habitation, parmi lesquelles les simples maisons, toujours détruites, des habitants peu nombreux vivant dans l'aire de l'ancienne ville. Jusqu'au génocide de 1915, il y avait dans les environs de Malatia, jusqu'à dix villages arméniens, Zrmkhti, Kerker, Mchovka et. qui ont été eux aussi totalement détruits pendant la première guerre mondiale. Les lieux de pèlerinage tels que Saint-Vardan, Saint-Stepanos, Saint-Grégoire l'illuminateur, Saint-Hovhannès et bien d'autres, qui se trouvaient dans ces contrées, ont également partagé le même sort.

"Sovétakan Hayastan" (L'Arménie Soviétique), mensuel, organe du Comité pour les liens culturels avec les Arméniens de l'étranger, Erevan, 1981, n° 4.

Pour le centième anniversaire de la naissance de **Daniel Varoujan (1884-1915)**

D'origine paysanne, Daniel Varoujan est né en 1884, près de Sivas en Anatolie, sous le règne d'Abdul-Hamid II qui, responsable du massacre de près de 500 000 Arméniens, mérita le surnom de « Sultan Rouge ». En 1894, à Constantinople où il s'était rendu pour chercher un emploi, le père de Daniel fut arrêté et jeté en prison. Misère et terreur quotidienne. L'enfant est envoyé à Venise, au Collège Saint-Lazare où il sera pendant sept ans l'élève des pères mekhitaristes. C'est là qu'il commence à écrire et que paraîtra son premier recueil : *Les Frémissements*.

Le jeune poète poursuit ses études à l'Université de Gand. Les trois années qu'il passe en Belgique lui font découvrir la culture occidentale et particulièrement la poésie française (Hugo, Baudelaire, Verhaeren).

De retour à Constantinople, y publie *Le Cœur de la Race*. L'édition est épuisée en un seul jour. Puis il se retire dans sa province natale, s'y marie et devient instituteur. En 1912, il s'établit avec les siens dans la capitale, où paraissent ses *Chants païens*.

Arrêté par la police turque le 24 avril 1915, en même temps que plusieurs centaines d'autres intellectuels, il est assassiné quelques mois plus tard, en rase campagne, après avoir été dépouillé et mutilé. Ainsi débute le premier génocide de ce siècle (1 500 000 victimes). Durant sa brève captivité, Varoujan avait continué à écrire son *Chant du Pain*. Il ne put l'achever. L'œuvre parut à Constantinople, six ans après sa mort. Alliant les trésors de la tradition populaire aux plus hautes vertus de notre langue, « fort et pur comme le vin », Daniel Varoujan illumine et embrase tout ce qu'il nomme. Avec Grégoire de Narek, Nahabed Koutchak, Saïat-Nova, Hovhannès Toumanian, Eghiché Tcharentz Parouïr Sevak, il demeure l'un des plus prestigieux poètes d'Arménie.



Daniel Varoujan (Photo CRDA)

Vahé GODEL

TERRE ROUGE

J'ai là sur ma table, dans une coupe,
un peu de terre d'Arménie.
L'ami qui m'en a fait cadeau croyait
m'offrir son cœur — bien loin de se douter
qu'il me donnait en même temps celui
de ses aïeux.
Je n'en puis détacher mes yeux
— comme s'ils y prenaient racine...
Terre rouge. Je m'interroge :
d'où tient-elle cette rougeur ?
Mais s'abreuvant tout ensemble de vie
et de soleil, épongeant toutes les blessures,
pouvait-elle ne pas rougir ?
Couleur de sang, me dis-je,
terre rouge, bien sûr, car elle est arménienne.
Peut être y frémissent encore des vestiges
de brasiers millénaires,
les fulgurances des sabots
qui naguère couvrirent d'ardente poussière
les armées d'Arménie...
Y subsistent peut-être un peu de la semence
qui me donna la vie, un reflet de l'aurore
à laquelle je dois ce regard sombre,
ce cœur que hante un feu surgi
des sources même de l'Euphrate, ce cœur cou-
vant l'amour non moins que la révolte...
Y scintillent peut être
quelques paillettes, quelques bribes
de notre livre d'or : un atome de Haïk, (1)
une particule d'Aram (2), un éclat chu
de l'œil cosmique d'Anania (3)...
Oui, devant moi, sur ma table, emplissant
à peine une coupe, cette poignée de terre
pourpre résume tout un peuple,
un pays mémorable aujourd'hui revêtu
d'une éclatante chrysalide ;
oui, par le truchement de ce corps minuscule
un pays tout entier me parle, m'interpelle
— comme les astres qui fécondent
les bleus labours de l'infini,
sa poussière de feu illumine mon âme...
Tressaille alors la lyre
de mon impatience et mon désert
soudain verdoie comme sous les caresses
d'un souffle printanier ;
des visages meurtris traversent ma mémoire,
des bouches vengeresse — mon cœur est la
proie
de griffes inconnues...
Cette poignée de terre, cet amas de poudre,
je le conserve avec bien plus d'amour
que n'en aurait après la mort mon âme



Photo de famille : à droite D. Varoujan
enfant (Photo CRDA)

en recueillant les cendres de mon corps
dispersées par le vent...
Terre rouge, exilée — héritage, relique,
offrande, talisman —, alors
même que sous ma plume un poème
est en train de naître, souvent je pleure
à la vue de cet infime lambeau
d'Arménie, je rugis — me rivant l'âme
dans le creux de la main,
j'arme mon poing !

Daniel VAROUJAN

(Adaptation française de Vahé Godel)

- (1) Haïk : héros éponyme, fondateur légendaire de l'Arménie (Hayastan).
(2) Aram : fils de Haïk.
(3) Anania de Chirak (610-685) : célèbre géographe, le premier grand savant arménien.



Une œuvre originale et un témoignage vivant

“ARCHAG TCHOBANIAN ET LE MOUVEMENT ARMÉNOPHILE EN FRANCE”

Thèse d'Edmond KHAYADJIAN

Le mercredi 21 décembre 1983, à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, Edmond Khayadjian a soutenu sa thèse de doctorat de 3^e cycle, devant un jury composé de M. Raymond Jean, écrivain, professeur à la Faculté des Lettres, M. Gérard Dedeyan, historien, maître-assistant à la Faculté de Montpellier et M. Rousseau, professeur de littérature comparée à la Faculté des Lettres.

E. Khayadjian est professeur agrégé de lettres. Il enseigne au Lycée Marcel Pagnol de Marseille. Il a déjà apporté une large contribution à la connaissance de l'histoire des Arméniens en faisant rééditer “Histoire du peuple arménien et Essai sur les nationalités” de Jacques de Morgan.

Cette soutenance s'est déroulée en deux temps : E. Khayadjian a tout d'abord présenté son travail, puis R. Jean et G. Dedeyan ont tour à tour apporté leurs appréciations.

Voici le compte-rendu de la présentation de cette thèse intitulée “Archag Tchobanian et le mouvement arménophile en France” par lequel E. Khayadjian a exposé les raisons qui l'ont incité à effectuer cette recherche et indiqué la méthode qu'il a suivie.

Dans le titre de la thèse que je vais vous présenter, le lecteur rencontrera probablement le nom d'Archag Tchobanian pour la première fois et il sera peut-être étonné de voir affirmée l'existence d'un mouvement arménophile en France.

Il n'est même pas impossible que le terme d'arménophile lui semble nouveau : il ne figure ni dans le dictionnaire de Littré, ni dans celui de Robert où l'on trouve une série de mots de ce type : Anglophile, Germanophile, etc.

Le terme de Philarmène – sur le modèle de Philhellène – a été parfois utilisé. Mais celui d'Arménophile a prévalu et je l'ai retenu.

A l'inverse du mouvement philhellène que Victor Hugo, Delacroix ou Byron ont illustré par leur engagement aux côtés du peuple grec, le mouvement

arménophile, n'ayant jamais été étudié, est très mal connu.

Voici quelques exemples sur lesquels je voudrais attirer votre attention.

Il y a dans *Jean Santeuil* un chapitre dans lequel Marcel Proust nous fait assister à une séance à la Chambre des députés, et voici qu'il écrit :

“On vient de clore la discussion sur les massacres d'Arménie : il est convenu que la France ne fera rien”.

C'est à ce moment qu'un député nommé Couzon monte à la tribune et proclame d'une voix tremblante.

“Vous venez d'assassiner deux cent mille Chrétiens, nous irons le dire au peuple, et le peuple à qui vous avez appris à manier le fusil les vengera”.

Jean Santeuil, qui est l'ami de Couzon et qui assiste à cette séance, invité par lui, est plein d'admiration pour la

façon courageuse dont ce député brave les sarcasmes des députés de la majorité.

On voit clairement que le modèle de Couzon est Jean Jaurès, Proust s'inspire ici d'un événement historique qui a eu un retentissement considérable dans l'opinion.

En 1896, alors que depuis deux ans le sultan Abdul-Hamid met l'Arménie à feu et à sang et que le gouvernement anglais a déjà publié plusieurs Livres Bleus montrant toute l'horreur de ces massacres, le ministre des Affaires étrangères Gabriel Hanotaux s'efforce de minimiser ces événements et refuse d'informer l'opinion en empêchant la publication d'un Livre Jaune.

Le 3 novembre, à la rentrée parlementaire, le gouvernement est interpellé sur cette question et Jaurès prononce un discours reproduit et commenté par tous

les journaux "L'admirable discours que Jaurès prononça pour les Arméniens", dira Péguy.

Jaurès l'a même fait figurer parmi les discours qu'il a publiés en 1899 sous le titre "Action Socialiste".

A la suite de cette interpellation, Gabriel Hanotaux se verra contraint de publier un Livre Jaune sur les Massacres d'Arménie et l'opinion française va être consternée en apprenant ce qui se passe depuis deux ans dans l'Empire Ottoman.

Au moment où Proust écrit *Jean Santeuil*, il est très lié avec Anatole France qui a préfacé *Les Plaisirs et les jours* et qui vient de soutenir publiquement les Arméniens en présidant une conférence donnée à Paris par Tchobanian.

On sait combien l'œuvre de Proust a été minutieusement étudiée et il est surprenant de constater que ce chapitre n'ait retenu l'attention d'aucun commentateur. J'ai vainement cherché une étude sur cette question.

Il serait intéressant de comprendre pourquoi alors que tous les thèmes de *Jean Santeuil* se retrouvent dans *La recherche du temps perdu* et alors qu'au moment où Proust écrit *La Recherche* – il s'agit plus de massacres mais d'extermination méthodique d'un peuple entier –, on ne retrouve plus aucun écho de ces événements qui l'avaient ému dans sa jeunesse.

Il fallait poser la question pour essayer d'y répondre et cela n'a été fait par aucun commentateur.

Cela se vérifie également au sujet de Péguy.

"Nous qui nous sommes tant occupés des Arméniens", déclare Péguy en 1904. Et, en effet, l'examen de ses œuvres en prose publiées en deux volumes dans l'édition de la Pléiade montre qu'il a été profondément bouleversé par les massacres d'Arménie auxquels il se réfère chaque fois qu'il veut montrer – comme il le dit lui-même – que "l'humanité présente est malade sérieusement".

Voici ce qu'il écrit dans *Encore de la grippe* : "Le massacre des Arméniens, sur lequel je reviendrai toujours, et qui dure encore, n'est pas seulement le plus grand massacre de ce siècle ; mais il fut et il est sans doute le plus grand massacre des temps modernes, et pour nous rappeler une telle mort collective, il nous faut dans la mémoire de l'humanité, remonter jusqu'aux massacres asiatiques du Moyen-Age. Et l'Europe n'a pas bougé. La France n'a pas bougé. La

finance internationale nous tenait. Nous avons édifié là-dessus quelques fortunes littéraires et plusieurs succès oratoires. Pas moi. Ni vous. Ni le peuple. Mais ni le peuple, ni vous, ni moi, nous n'avons bougé. La presse infâme, vendue au Sultan, ahurissait déjà le peuple. Et puis, cause d'abstention plus profonde : l'Europe est malade, la France est malade. Je suis malade. Le monde est malade".

Péguy a même publié une livraison de ses "Cahiers de la Quinzaine" entièrement consacrée à la Question Arménienne ce qui montre bien qu'il fut un arménophile militant.

Henri Guillemin a publié une monographie de plus de cinq cents pages, consacrée à Péguy dans laquelle il analyse avec la plus grande minutie les textes publiés, les inédits, la correspondance etc.

Or, il ne fait aucune mention à ce "Cahier" et consacre en tout et pour tout *deux lignes* à cette Question qui avait tant préoccupé Péguy.

Pour ces deux exemples – Proust et Péguy – il s'agissait de textes facilement disponibles puisqu'on les trouve dans la Pléiade.

Il en va autrement pour les deux exemples que voici.

Dans un journal en langue arménienne publié au Liban, j'avais lu quelques vers d'un poème de Max Jacob consacré à l'Arménie. Il n'y avait pas de titre, mais seulement le nom de l'auteur, et on voyait bien qu'il s'agissait d'un extrait.

Ce poème m'a intéressé et j'ai cherché à en lire le texte intégral. Je ne l'ai trouvé dans aucune édition des œuvres de Max Jacob et aucune des biographies et des bibliographies que j'ai consultées n'en mentionnait l'existence.

Ce poème ne figurant pas au département des Imprimés de la Bibliothèque Nationale, je me suis demandé si le texte que j'avais lu n'était pas apocryphe. Puis, j'ai fini par trouver une référence dans un ouvrage de Robert Guiette que j'ai mentionné dans ma bibliographie, grâce à laquelle j'ai déniché ce poème dans la Réserve de la Bibliothèque Nationale.

Dans la mesure où ce poème est si peu répandu, il est bien compréhensible qu'on ne s'y réfère jamais. Et pourtant, il ne manque pas d'intérêt du point de vue littéraire et, comme le texte de Marcel Proust, il a été inspiré à Max Jacob par un événement que j'ai évoqué dans cette thèse.

Il s'agit de l'une des manifestations

les plus importantes du mouvement arménophile qui a eu lieu le 9 Avril 1916 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, à laquelle participait le président de la Chambre des Députés, ainsi qu'Anatole France et tous les diplomates résidant à Paris qui rendaient un solennel hommage à l'Arménie.

J'ai pu trouver un programme de cette manifestation et je l'ai fait figurer dans la thèse.

Si l'on considère que le poème de Max Jacob est daté du mois d'avril 1916, et qu'il est dédié à Paul Deschanel, on peut en déduire qu'il a été écrit à cette occasion ; c'est par ses vers que Max Jacob a exprimé sa solidarité avec les Arméniens, et c'est un aspect de son œuvre qui est totalement ignoré par les commentateurs. Mon dernier exemple sera celui de Séverine. J'ai mentionné plusieurs de ses articles et montré qu'elle a joué un rôle considérable dans le mouvement arménophile. Elle a été une des premières à briser le mur du silence qui entourait les massacres d'Arménie – elle a participé aux côtés de Jaurès, V. Bérard, P. Quillard, à de nombreuses manifestations réunissant des arménophiles de la plupart des pays européens – et elle est restée, jusqu'à la fin de ses jours, fidèle à cet engagement.

Selon le témoignage de Tchobanian qui l'a bien connue, ses écrits pour l'Arménie, formeraient un épais volume.

Et pourtant, dans la monographie qu'elle lui a consacré, Evelyne Le Garrec fait en *une seule ligne*, une allusion à cet engagement alors que par ailleurs, elle consacre un long chapitre à l'engagement de Séverine dans l'Affaire Dreyfus.

Je ne pense pas qu'il faille expliquer tous ces silences par une volonté délibérée mais par une ignorance due à l'absence d'une étude d'ensemble sur la Question.

Lorsque j'ai entrepris ces recherches, je voulais combler cette lacune en étudiant la réaction des écrivains français devant la Question arménienne, dans la période la plus sombre, c'est-à-dire à partir des massacres organisés par le Sultan Abdul-Hamid (1894-96) jusqu'au traité de Lausanne (24 Juillet 1923).

Notes et transcription de
Yves ARTINIAN et
Patrick ARTINIAN

(à suivre)

ARDAVAZT BERBERIAN

Il est peintre de l'Eglise mais communiste... Il est peintre de l'hiver et des usines, et surtout, il est arménien.

Ardavazt Berberian m'avait dit au téléphone : « D'accord pour un déjeuner, donnons-nous rendez-vous dans un restaurant grec. Comment vous reconnaîtrez-vous ? Moi, vous ne pouvez pas vous tromper : je ressemble à un Arménien ». Quand il me tend sa carte au moment du café, j'apprends quelques petites choses sur sa vie d'« artiste peintre » comme dit le morceau de carton que je tiens entre les doigts. Il reste à le revoir pour qu'il conte encore. Présentant ma curiosité, il a apporté un livre sur le couvent de Saint-Jacques à Jérusalem, une brochure sur le premier musée pour enfants d'Erevan, des cartes illustrées de miniatures arméniennes et une anthologie de poésies. Un itinéraire « initiatique » en quelque sorte, avec comme premiers jalons Jérusalem et Erevan, vers un deuxième entretien qui aura lieu chez lui à Alfortville. L'espace d'Ardavazt Berberian est fait de lumière et d'objets rapportés des quatre coins du monde. Ils sont aimés, ils ont tous leur juste place comme le chien qui dort, le chat et le samovar qui fume.

Il est né un 15 novembre à Varna, en Bulgarie. « Il y a longtemps, fait-il avec un sourire. Notre maison était en bois, on l'a détruite pour y faire passer une route mais j'en ai gardé la photographie comme toutes celles de ma famille ».

Son père lui a donné un nom illustre, celui des Berberian, fondateurs du collège qui porte ce nom à Constantinople. Sa mère lui laisse son mystère, dû à sa naissance à Hambourg, son éducation à Vienne et son appartenance à une grande famille de notables arméniens.

Après Constantinople, que la famille quitte quand y entrent les kémalistes, Ardavazt découvre Le Caire puis Jérusalem. Il étudie à Saint-Jacques puis au collège, « une espèce de cocon où nous vivions tranquilles pendant que le monde s'entretenait. Je travaillais dur, car je voulais me montrer brillant pour prouver que les Arméniens le sont. J'étais aidé par un travail à la bibliothé-

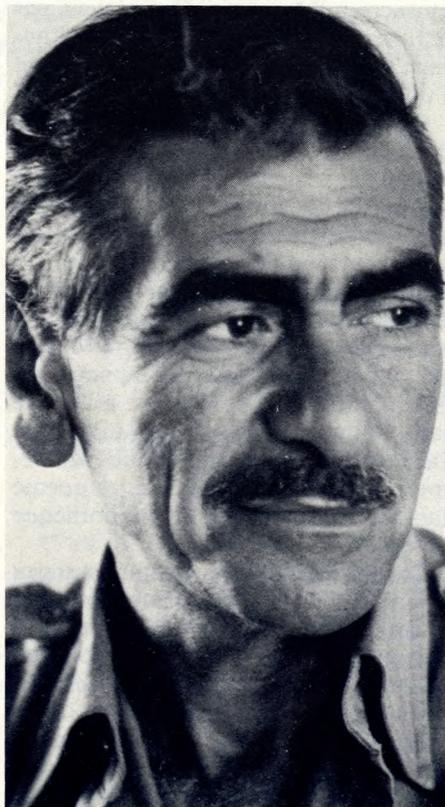
que. J'étais chargé de remettre les livres à leur place, mais en fait je passais la majeure partie de mon temps à lire et à lire encore ». Il devient garçon de bureau dans une usine de rechappement de pneus britannique. Un jour, il entre dans le bureau d'une dactylo toute surprise de l'entendre fredonner un air classique.

— Comment avez-vous appris cet air ? lui demande-t-elle.

— Nous avons le disque à la maison, lui répond-t-il. Et puis nous avons aussi du Mozart et du Bach.

Etonnée qu'un rescapé des massacres en sache tant, elle veut savoir. Il lui raconte. Car Ardavazt Berberian aime les gens. Il leur fait confiance, quitte à la reprendre s'il est déçu. Mais à cha-

Ardavazt Berberian



Portrait de femme

que rencontre, il s'émeut, et quand vraiment il ne le peut pas, il reconstitue la scène qu'il revit plus tard.

Un choix, la peinture

C'est peut-être pour cette raison que son père le dissuade d'entrer dans la marine. Il quitte Jérusalem pour Beyrouth, première étape vers la France. Il expose pour la première fois en 1947 et se marie la même année. En novembre 1947, il arrive en France muni d'une bourse, il entre à la Grande Chaumière et à l'Ecole des Beaux-Arts.

« Là-bas, raconte-t-il, il n'était pas difficile d'être studieux, les gens venaient, ne venaient pas, peignaient, ne peignaient pas... »

Sa première commande vient du couvent d'Antelias. Beaucoup d'autres suivront. Ce n'est pas le moindre des paradoxes qu'Ardavazt Berberian soit peintre de l'Eglise arménienne. Il est en même temps communiste et s'en explique très bien.

« A treize, quatorze ans, je voulais être prêtre. L'atmosphère, peut-être. Le *vartabed* a quelque chose de très fort qui émane de lui, quelque chose de mystique, d'un peu redoutable aussi. J'aimais Saint-Jacques et ses chants liturgiques. Il y avait quelque chose de sentimental dans mon attirance pour l'Eglise. »

Il cherche des explications à des ques-

tions qui restent sans réponse. A son père qu'il honore, il ne demandera rien par respect pour sa foi. Peu à peu, il se persuade que c'est l'homme qui crée Dieu et pas l'inverse.

« Pour peindre des tableaux religieux, dit-il, mieux vaut être très croyant ou communiste. La religion, comme le communisme, requiert le sérieux, le sens des responsabilités, le respect de l'autre et une haute idée du destin de l'homme. »

Un tableau religieux n'est pas une décoration ni un moyen d'illustrer ses états d'âme. Il doit aider le croyant à prier, à croire, à espérer. Dans ce sens, c'est un art utilitaire.

« Peindre pour l'Eglise n'est pas un tort, ni croire en Dieu, si on ne mélange pas les princes de l'Eglise et les forces réactionnaires. Le Christ était un révolutionnaire dont on a fait le porte-parole de l'Eglise. En plus l'Eglise arménienne a une tradition démocratique. Quand les Turcs occupent l'Arménie, la Grèce et Byzance, ils ne reconnaissent les peuples soumis qu'en tant que communautés religieuses. Le sultan reconnaît les Arméniens avec un seul chef : leur patriarche. Par la suite, une constitution naît, faisant des religieux les tenants du pouvoir, élus par un collège d'ecclésiastiques et de laïcs. La scission des Eglises est une autre histoire. »

La rigueur

Un tableau religieux peint par un Arménien n'est pas innocent. Il porte l'histoire arménienne. Ainsi, les madones de Berberian n'en sont pas, ce sont des reines. Elles ne sont pas affligées, même si la maternité leur donne un air très humain. Elles portent haut la tête. Jésus ressemble bizarrement à saint Mesrop, à moins que ce ne soit l'inverse. Ils ont tous les deux les yeux mouillés et tendres, le nez fort et les cheveux noirs. « L'important, ce n'est pas d'être vraisemblable, affirme Berberian, c'est d'être historiquement véridique ».

Dans l'invention de l'alphabet, saint Mesrop au premier plan, premier temps de la partition, s'efface devant une main au second plan, pendant que défile une procession de figures à un troisième niveau, porteuses de tous les talents à venir. Trois lieux simultanés dans une même toile, en tout point fidèles à la tradition.

Pour la série des patriarches de Jérusalem, le peintre n'avait guère de documents, au moins pour quatre d'entre eux. C'est à l'aide de petites photogra-

phies, de biographies qu'il a créé. Hovhannès, le bâtisseur du patriarcat en dépit de tous ses détracteurs, est droit, fort. Son menton est volontaire, son front carré, son air déterminé. Il tient dans sa main droite des plans. « Bien sûr, ces créations sont arbitraires, déclare le peintre, mais l'important c'est que les gens s'y reconnaissent ».

En 1865, un patriarche ramasse des textes enluminés et transforme des chapelles en bibliothèques. On lui doit la première imprimerie du Moyen-Orient. Tout y est. La première page du livre qu'il tient est la première page qui fut imprimée sur la presse qui figure derrière lui. Saint-Jacques, qu'on voit par la fenêtre, est en sépia. Le patriarche s'adonnait à la photographie.

Deux fenêtres entourent le patriarche Vehabedian. Dans la première, le Saint-Sépulcre prolonge la mosquée de Mohammed Ali du Caire. Le patriarche n'était pas arménien. C'était le fils d'un gardien musulman dont on avait fait un chrétien puis un prince de l'Eglise. La

deuxième fenêtre est grillagée et scelle son passé musulman.

« Ma seule assurance est l'âme arménienne »

Ardavazt Berberian sculpte, restaure et peint, surtout pour aller à l'essentiel.

« La peinture, dit-il, n'est pas faite de bons sentiments. Je peins pour créer un moment, une atmosphère faite d'air et de lumière, sur bois, sur isorel parfois, sur une toile, mais c'est un peu mou, beaucoup à l'acrylique ». Ses sujets préférés : des outillages en fer, des péniches, des bateaux en partance entrevus par des portes ouvertes, des usines. « Il y aura toujours des gens pour dire qu'un robinet est un symbole sexuel, que la péniche fait partie de mes rêves d'adolescent frustré de ne pas être entré dans la marine, explique Ardavazt. Je vous dis, moi, que j'ai choisi ce robinet parce que je l'avais chez moi ».

Ce qui l'intéresse, c'est la juxtaposition de diagonales dans l'espace, l'opposition du froid et du chaud. Par exemple un compas, deux clés sont reliés par un cordon « tendresse ». Sur une autre toile, une clé à molette, un robinet, une fenêtre, une porte et un bateau qui part devant un œillet rose « tendresse » posé dans un verre.

A la différence des peintres du soleil, de Sarian qui peint des paysages de lumière ocrée et de terres rouges, Berberian préfère les ciels sombres, l'automne, l'hiver. C'est sa saison de travail. Le printemps, il attend l'été pour vivre. « Quand on regarde mes toiles, on peut dire que c'est du déjà vu. Ce n'est pas important. L'important, c'est de faire ce qu'on fait bien. La mode n'est qu'une mode, l'art peut être à la mode et ne plus l'être ».

Il se méfie des écoles.

« D'ailleurs, explique-t-il, après les miniatures, il n'y a pas de peinture arménienne de chevalet, sauf à la fin du XIX^e siècle, un mouvement emprunté aux Russes et aux Français. Il y a sûrement un vide entre les miniatures et la peinture contemporaine, bien qu'en Arménie un mouvement s'essaie à le combler, mais c'est lent. Ma seule assurance, c'est l'âme arménienne ; elle s'extériorise dans certains paysages de Carzou, de Jansem, dans les chansons d'Aznavour aussi, d'ailleurs. Ce n'est pas palpable, difficilement explicable. L'arménité c'est difficile, mais cela existe.

Portrait d'un ecclésiastique



Laurence BOULANGER

Les 8 et 10 février derniers, sur l'invitation de Hamaskaïne et du Yan's Club, le CRDA a donné deux séances de présentation du livre qu'il a publié il y a quelques mois, intitulé *Photographies arméniennes. Scènes et portraits 1880-1930*. Avant la projection de photographies commentées par Michel Pazoumian – dont de nombreuses inédites extraites du fonds du Centre de Documentation Arménien – et le débat animé par Jean-Claude Kébabdjian qui a clos chacune de ces séances, Pierre Ter-Sarkissian a fait un exposé historique dont on trouvera le texte ci-dessous.

Des vocations photographiques

Yessahi Garabedian

On sait que les Arméniens ont illustré l'art de la photographie et se sont illustrés dans cet art. L'une des figures les plus étonnantes à cet égard est Yessahi Garabedian, qui était né en 1821 à Talas, près de Césarée, dans une famille de simples artisans. En 1834, à l'âge de treize ans, on l'envoie à Constantinople où il apprend le métier de menuisier. Rien, dans sa situation familiale, ne pouvait laisser présager une réussite sociale ou artistique quelconque. En tout cas, il se sentait une vocation religieuse et, en 1844, il réussit à se rendre à Jérusalem où il fait des études pendant quatre ans. Il est ordonné sarkavag en 1848 et vardapet en 1851. Et aussitôt, on lui confie la direction de l'école et de l'imprimerie du monastère. Mais il a aussi joué un rôle dont on connaît les fruits aujourd'hui : en effet, c'est lui qui a organisé le fameux trésor de Jérusalem qui comprend près de 2000 manuscrits et c'est lui qui a commencé à en dresser l'inventaire critique.

C'est en 1857 que cet homme aux talents les plus divers et à l'activité insatiable se lance réellement dans la photographie.

On peut rappeler ici quelques dates essentielles. En 1827, Nicéphore Niepce a inventé la photographie en utilisant le bitume de Judée comme couche sensible. En 1838, Daguerre a inventé le daguerréotype qui utilise une plaque de cuivre argentée soumise aux vapeurs d'iode. A ce propos, il semble que le premier portrait réalisé au Proche-Orient ait été fait en 1839 ; il représentait le vice-roi d'Égypte Mehemet-Ali. Autre système, la plaque de verre couverte d'une couche d'albumine aux sels d'argent apparaît en 1841 ; en 1850,

c'est la collodion, qui est un mélange d'alcool, d'éther, de coton et d'acide nitrique. En 1871 enfin, ce seront les premières émulsions au gélatino-bromure d'argent.

Donc, au moment où Yessahi commence à photographier, on en est au collodion. Il s'est installé un atelier dans un grenier du patricarcat et un écrivain français, Jules Hoche, dit dans son livre *Au pays des Croisades* : "Le couvent arménien vient d'installer un musée et un atelier de photographie qui fournit d'excellents clichés".

La raison fondamentale de l'intérêt que Yessahi porte à la photographie, c'est qu'il veut prendre des clichés des lieux saints. Il photographie des monuments, des antiquités et, tout seul, par-

vient à assimiler tous les secrets de l'art nouveau de la photographie. Mais cela ne lui suffit pas. En 1859, il retourne à Constantinople puis se rend à Paris et à Manchester pour se perfectionner. Il apprend aussi la galvanoplastie qui jouait alors un rôle essentiel dans l'imprimerie, avant l'invention de la zincographie, qui devait mener à la photogravure.

A son retour à Jérusalem en 1863, l'expérience qu'il a acquise en Europe lui permet de faire faire des progrès considérables à l'imprimerie du monastère comme le prouvent les livres produits à partir de cette époque.

La photo était pour lui une telle passion qu'en 1860 à la mort du patriarche de Jérusalem Hovhannès, il obtient que l'on place le cadavre de l'éminent défunt sur son trône patriarcal pour en tirer un dernier portrait. Il paraît même qu'avant l'élection du successeur d'Hovhannès, il aurait tenté de dissuader les électeurs de voter pour lui, car il aurait fait beaucoup mieux, disait-il, de se consacrer exclusivement à la photo. Toujours est-il que, le 14 août 1864, à Galata, dans l'église de l'Illuminateur, Yessahi est élu patriarche de Jérusalem par 48 voix sur 80 délégués. Quelques semaines après son élection, il part pour Etchmiadzine pour y être sacré évêque par le catholicos Matthéos 1^{er}, puisque, évidemment, cette condition est indispensable pour occuper un siège patriarcal. En décembre de la même année 1864, il retourne à Constantinople où il participe à des négociations sur les rapports entre la communauté de Turquie et le siège catholical ; il prête serment sur la constitution nationale et enfin, le 5 avril 1865, il gagne son siège de Jérusalem où il consacre aussitôt tous ses soins au





Famille de la région de Gandzak vers 1895 (Photo CRDA)

monastère, au musée, à l'imprimerie, à l'amélioration du séminaire, mais sans jamais oublier la photographie. A partir de 1866, il fait paraître la revue *Sion*. Puis il crée une fonderie spéciale de caractères pour l'imprimerie, et il écrit, en arménien, quatre manuels techniques sur la photo au collodion. Ces manuels prouvent qu'il était parfaitement au courant de ce qui avait paru sur la photographie en Europe en général et en France en particulier. Ces textes sont écrits de sa main et n'ont jamais été publiés.

Outre ses innombrables occupations, il voyageait assez fréquemment. En avril 1822, on le voit de nouveau à Constantinople. Il y revient encore en 1884, mais cette fois, il est venu pour se soigner car sa santé donne des inquiétudes. Enfin, le 24 février 1885, il regagne Jérusalem où il meurt le 29 août. Son tombeau se trouve parmi ceux des autres patriarches.

A Jérusalem, bien entendu, plusieurs photographes ont été ses élèves, mais ailleurs aussi, il a eu des disciples,

comme par exemple les frères Stépanian à Talas.

Rien n'avait ralenti l'incroyable activité de cet homme qui, vraiment, était capable de toucher à toutes les disciplines.

Les Abdullah

Si la carrière de Yessahi Garabedian est loin d'avoir été consacrée exclusivement à la photo, il en va tout autrement pour la fameuse famille des Abdullah dont des historiens turcs ont dit que certains membres s'étaient convertis à l'islam. Cela ne repose sur rien, sinon sur le nom de famille, ce qui n'est absolument pas une preuve. Il est intéressant de signaler à ce propos un petit fait curieux. En 1980, un Israélien, Eyal Onne, a publié à Manchester un livret intitulé *Photographie Heritage of the Holy Land* dans lequel on peut lire qu'en 1859 Yessahi Garabedian s'était rendu à Constantinople auprès de "Abdullah Birarderler, un Arménien converti à la foi musulmane". Visible-

ment, l'auteur a cru que Biraderler était un nom de famille, alors qu'en turc *Biraderler* signifie frères au pluriel. Donc, *Abdullah Biraderler*, c'était *Abdullah frères*. Voilà le genre d'erreurs qui permettent de croire, par ignorance, qu'un ou plusieurs des Abdullah étaient musulmans.

En tout cas, on sait que les Abdullah étaient originaires de Césarée. un certain Aliksan Kesaratsi était venu en 1610 s'installer à Constantinople dans le quartier de Samatia et il a donné naissance à deux familles : les Abdullah et les Hurmuz. Une branche des Abdullah a aussi paru à Venise mais elle n'y a pas laissé de traces.

L'aïeul de la branche de Constantinople, celle qui s'est illustrée dans la photographie, est Abraham, né en 1792 et mort en 1874. Cet Abraham, qui s'était initié au commerce de la soie sous le patronage des Bezdjian Amira, a eu cinq fils dont trois, Vitchen, Hovsep et Kévork, furent des artistes.

Vitchen Abdullah était un miniaturiste de talent qui travaillait sur ivoire

et connaissait un succès certain dans la bonne société de la capitale ottomane. Il a fait les portraits de nombreux pachas et des sultans Abdul Medjid et Abdul Aziz.

Kévork Abdullah, lui, était né à Orta-keuy et avait commencé ses études au Loussavortchian Varjaran où il avait été entre autre l'élève du poète Mekertitch Bechiktachlian. En 1852, il va chez les mekhitaristes de Venise où il est l'élève de Ghévond Alichan qui l'influencera dans le sens d'une conscience nationale de plus en plus marquée.

Une brillante carrière

Au moment de la guerre de Crimée, en 1854, il y avait un chimiste allemand du nom de Rabach qui était venu à Constantinople avec la mission de Moltke, le futur maréchal. Il s'était installé dans la capital et pratiquait la technique du daguerréotype. Vitchen Abdullah entra chez Rabach, peut-être parce que Rabach avait entendu parler du talent de portraitiste de Vitchen et lui avait proposé de travailler avec lui à colorier des daguerréotypes. Toujours est-il qu'en 1858, quand l'Allemand prend sa retraite et que Kévork rentre de Venise, les trois frères, Kévork, Vitchen et Hovsep, s'associent et reprennent en le développant l'atelier de Rabach, qui est situé au 417, de la Grande Rue de Pera. Ils travaillent en utilisant le procédé de la plaque de verre inventé en 1841 et le collodion inventé en 1850. Les Abdullah n'épargnent ni leur peine ni leur argent pour réussir et réussissent en effet à promouvoir l'art de la photo dans tout le Proche-Orient. Bientôt, personne d'important, aucun voyageur européen à Constantinople ne passera là sans faire faire son portrait par les Abdullah. En 1868, par exemple, c'est le futur Edouard VII, alors prince de Galles, qui vient à Constantinople, et bien entendu, il se fait photographier chez eux. Il les invite d'ailleurs à venir s'installer à Londres en promettant de les aider par son influence mais ce projet n'aura pas de suite. On ignore les raisons réelles du refus des Abdullah, mais ce qui est intéressant, c'est de constater l'importance qu'on leur attribuait jusqu'en Europe occidentale.

C'est en 1863 que les Abdullah sont devenus photographes officiels de la Porte, quand le sultan Abdul Aziz eut décidé d'avoir recours à leurs services parce qu'il était mécontent du travail d'un photographe français, un certain



Un enterrement à Sebastia en 1912 (Photo CRDA)

Derain. En 1867, ils obtiennent un grand succès à l'exposition internationale de Paris. A partir de ce moment, les Abdullah feront le portrait de quantité de souverains, de diplomates et de personnages de premier plan parmi lesquels le kaiser allemand Frédéric III, qui régna trois mois en 1888, et l'empereur d'Autriche François-Joseph. Invités par le khédivé d'Egypte, Tefvik Pacha, ils ouvrent une succursale au Caire, ils vont de succès en succès, ils gagnent toutes sortes de prix et de médailles.

Il y avait à l'époque un petit livre très utilisé par les gens qui allaient à Constantinople et qui s'appelait le *Guide des voyageurs*. Eh bien ce guide précise que tout voyageur qui visite la capitale de l'Empire devra voir le Bosphore, Sainte Sophie, divers autres monuments et... l'atelier des Abdullah.

Les frères Abdullah ont eu des centaines d'apprentis et d'élèves issu des milieux les plus modestes et qui, par la suite, ont prospéré dans l'art de la photo dans les provinces de l'Empire ottoman, en Europe et en Egypte.

Tous les clichés des Abdullah se distinguent par une présence et une vie des sujets qu'on ne trouve que chez les meilleurs photographes européens de l'époque.

Bien plus tard, interrogé sur les raisons de l'excellence de leur travail dans les premières années, Kévork a répondu en disant : "L'excellence de l'art photographique à l'époque résidait dans une pré-

paration adroite de la combinaison du collodion, et nous avons gagné par là une certaine réputation car c'est cela qui permet de donner aux images un bon relief et c'est cela aussi qui permet l'harmonie et la subtilité des rapports entre l'ombre et la lumière. Et puis, une des conditions de notre succès, c'est le soin

Un caucasien vers la fin du siècle dernier (Photo CRDA)



et le travail que nous apportions pour donner à nos photographies la qualité et la délicatesse des nuances et des tons, sans oublier que nous avons apporté tous nos soins à ce que leur qualité soit durable. Et puis, une autre des conditions de notre succès, c'est que nous avons toujours employé les meilleurs produits".

Il faut préciser aussi que Kevork Abdullah a été très actif dans les affaires de la communauté arménienne ; il a aidé les écoles et les associatifs, il traduisait en français les informations venues du fond des provinces sur les exactions et les atrocités et les envoyait en secret aux journaux européens.

Un jour, le patriarche de Constantinople, Nersès, dit, en présence de Kévork : "Si j'avais cinquante Abdullah, je saurais soulager les misères de mon peuple et le libérer de la tyrannie". Comme Kévork protestait avec modestie, le patriarche reprit : "Bon, mettons qu'il me faille cent hommes comme les Abdullah, mais cent comme eux, je ne les trouverai jamais".

A la fin de la guerre de 1877, après la signature du traité de San Stefano, Kévork Abdullah, appelé pour photographe les plénipotentiaires russes, s'adressa au grand-duc Nicolas : "Que Votre Altesse n'oublie pas les malheureux Arméniens et nous délivre des exactions et de la tyrannie".

L'ambassadeur russe Ignatiev, qui était présent, intervint alors dans la conversation pour dire : "Faites-moi donc la photographie de la salle où l'Arménie a été constituée".

C'était une façon on ne peut plus nette de dire, en quelque sorte, que l'Arménie était une notion imaginaire, sans base historique, et en somme une vue de l'esprit, argument avancé aussi par les Turcs, aujourd'hui comme hier.

Kévork Abdullah a poursuivi son activité professionnelle jusqu'en 1898.

Mais les Abdullah étaient loin d'être les seuls. A la fin du siècle, on comptait dix photographes arméniens à Constantinople. A Jérusalem, il y en avait six, et parmi eux un certain Krikorian qui fut, lui aussi, un personnage. Il avait été ordonné diacre mais renonça assez vite au sacerdoce pour se consacrer à la photographie. Il travailla des années 1860 à la fin des années 1890, et c'est lui qui, en 1898, fit les photos de la visite officielles de la visite de Guillaume II aux lieux saints. Son fils lui a succédé et l'atelier Krikorian est resté en activité jusqu'en 1948.

Pourquoi ces vocations et ces succès ?

A la fin du XIX^e siècle, il y avait des photographes arméniens dans tout le Moyen-Orient, d'Erevan au Caire et de Constantinople à Téhéran. Cela avait commencé par les grandes villes, évidemment, mais à partir de la fin des années 1880, il y a des photographes dans beaucoup de localités de moyenne importance. A Alep, par exemple, on trouve un Krikor Messerlian vers 1880, mais en Anatolie, la première mention d'un travail photographique concerne le portrait d'un riche marchand de Gurun fait dans les années 1850. Malheureusement, dans ce cas, on ignore le nom du photographe.

Et c'est aussi de Gurun qu'un certain Ohannès Kurkdjian partit pour aller ouvrir un atelier à Erevan. On lui doit notamment une importante collection de vues stéréoscopiques d'Ani. Finalement, il quitta l'Arménie et alla s'installer à Singapour, puis à Surabaya, dans l'île de Java.

Deux neveux du patriarche Yessahi ont appris la photo avec leur oncle ; ils se sont installés à Jérusalem puis à Constantinople. Tous deux ont été victimes du génocide mais ils ont des descendants à Beyrouth et au Caire.

Il ne faudrait pas croire cependant que les Arméniens se réservaient l'art de la photo. On sait que les Abdullah, par exemple, ont transmis leur savoir à des gens qui s'appelaient Kargapoulos, Karakas et Adriyoménos.

En ce qui concerne le matériel, c'est un Arménien, Onnig Diradour qui fut le premier importateur de matériel photographique en Turquie et l'agent exclusif de Kodak pour tout l'Empire, mais il importa aussi toutes sortes de matériaux et produits d'autres firmes françaises et allemandes.

Dans certaines analyses sociologiques, on a dit que les membres de cette sorte de classe artisanale dont font partie les photographes étaient les intermédiaires urbains entre une société rurale féodale et les milieux dirigeants. En tout cas, en ce qui concerne Constantinople, rien d'étonnant à ce qu'ils se soient installés à Pera. Il faut se rappeler qu'à la fin du siècle dernier, il y avait à Constantinople 100 000 Européens, ceux-ci installés presque exclusivement à Pera et à Galata, et qui formaient un peu comme une concession européenne et une sorte d'Etat dans l'Etat.

Aujourd'hui, les Arméniens sont res-

tés très fidèles à la photographie. Au Liban, par exemple, l'*Annuaire des Professions* donne des statistiques avec les chiffres suivants : en 1967, 69 pour cent des photographes étaient arméniens ; en 1971 la proportion était de 72 pour cent ; en 1972 de 62 pour cent, en 74 de 60 pour cent et en 81 de 54 pour cent. Evidemment, il y a une diminution assez nette mais la proportion reste très forte.

On a pu s'interroger sur les raisons pour lesquelles les Arméniens se sont à ce point distingués dans la photographie. On a demandé son avis là-dessus à un photographe arménien et il a répondu : "Il y a à cela trois raisons : à l'époque de mon grand-père, quand tout a commencé, beaucoup d'entre nous furent à même d'acquérir en Turquie les connaissances techniques nécessaires ; ensuite, nous sommes chrétiens et nous n'avons pas d'interdit (comme les musulmans) en ce qui concerne la reproduction des images ; enfin et surtout, dans les périodes de persécution, il nous fallait pouvoir recommencer sans rien une vie nouvelle dans un endroit nouveau. On ne pouvait pas nous voler notre savoir et n'importe où, on pouvait se procurer des objectifs et du papier".

Quoi qu'il en soit, là comme dans d'autres domaines, les Arméniens ont été dans l'Empire ottoman un facteur de progrès ; en introduisant une nouvelle technologie, ils ont joué un rôle de véritables pionniers.

RADIOS ARMENIENNES

REGION PARISIENNE

- Radio ASK 98,5 Mhz

LYON

sur Radio Trait d'Union
89,7 Mhz

VIENNE

sur Radio Harmonie
97,05 Mhz

- Radio Sévan : vendredi de 19 H à 20 H

VALENCE

- Radio A 104 Mhz

LE MONDE DE LA MUSIQUE

L'ARMENIE DANS SES CHANTS

Exilés de leur terre natale, ces musiciens la retrouvent à travers leurs chants et leur langue. Aujourd'hui, ils reproduisent l'art des anciens. Demain ils inventeront. Même militante, la tradition peut être dépassée.

C'était au début des années soixante-dix à Paris. Cathy Berbarian, drapée dans une de ses incroyables robes de gala, créait une œuvre de John Cage tout en préparant des spaghettis "à l'arménienne" (sic !)... Le public, ravi de l'aubaine, dégustait les pâtes de la Castafiore et l'écoutait chanter quelques mélodies arméniennes revues et corrigées par Cage.

La musique arménienne serait-elle donc condamnée à ne toucher le "grand" public qu'à travers d'adaptations (plus ou moins) réussies ou par le biais d'œuvres de compositeurs comme Khatchatourian ou Melikyan qui ont été inspiré par le folklore ? Et d'ailleurs la musique – traditionnelle – arménienne existe-telle-vraiment ? Hovanes Anastasian, Arménien et premier alto de l'Orchestre philharmonique d'Anvers, répond à cette question d'une manière assez provocante en affirmant que la musique populaire arménienne n'existe plus parce qu'on a liquidé ceux qui la créaient, c'est-à-dire le peuple arménien.

Et pourtant, chassés de leur pays, les Arméniens de la diaspora, les jeunes surtout, essaient de mettre fin à ce "génocide blanc" qui prolonge pernicieusement les effets brutaux des massacres turcs de 1915.

Encore faut-il préciser un peu de quoi on parle. L'Ensemble de Musique arménienne qui vient de publier un disque consacré au poète-musicien Sayat Nova (1) joue une musique "savante" qui est l'écho de l'art des Ashough, les troubadours arméniens des XVII^e et XVIII^e siècles. Autre visage culturel de la diaspora, les chœurs Sipan-Komitas de Paris chantent la musique religieuse dont les premières sources remontent au V^e siècle après J.-C., mais ils interprètent aussi des "harmonisations" de musique populaire (2). Et en Arménie

soviétique, l'Ensemble folklorique de la Radio (créé en 1926 !) joue et chante le répertoire des Ashough et des adaptations plus ou moins russifiées de musique populaire avec 7 kanouns, 3 kamanchehs, 4 tars, 2 luths, violons, altos, violoncelles, contrebasse et percussions (3) !

Pour s'y retrouver dans ce fouillis, il faut bien faire un petit retour en arrière. Sans remonter à Noé (dont l'Arche se serait échouée sur le mont Ararat, la plus haute montagne d'Arménie), on pense que ceux qui allaient devenir le peuple arménien se seraient installés sur le plateau oriental de l'Anatolie vers 600 avant J.-C.

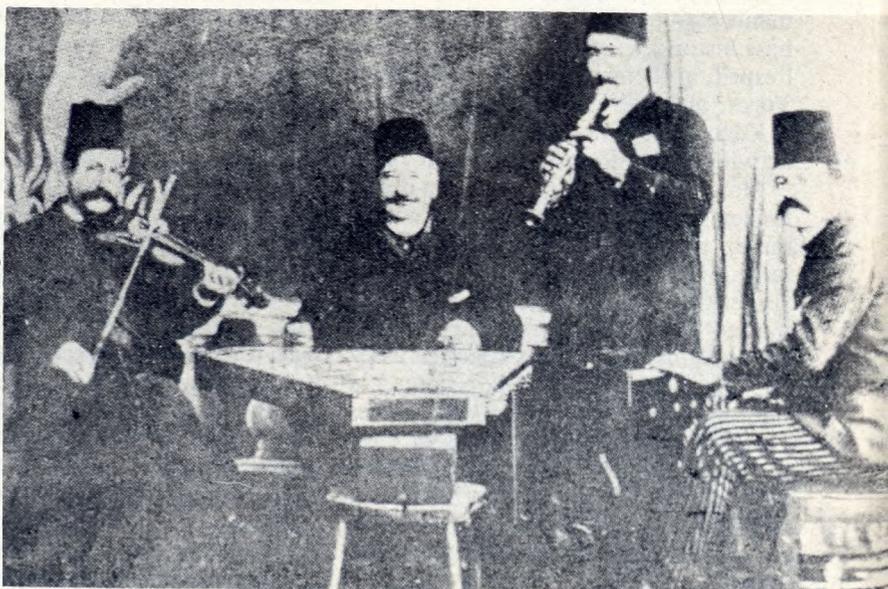
Ces cultivateurs, grands éleveurs de chevaux et plutôt pacifiques, avaient choisi pour leur malheur une région stratégique située sur le chemin des grandes invasions. Toute l'histoire de l'Arménie est marquée par les dominations successives qu'elle a subies :

Darius, Alexandre le Grand, les Romains, les Byzantins, les Huns, les Arabes, finalement l'Empire ottoman et j'en passe...

Premier Etat chrétien de l'histoire lorsqu'en 301, le roi Tiridate III se convertit au christianisme, l'Arménie va développer très tôt une culture originale avec sa langue, son alphabet (inventé par un moine), son architecture religieuse et sa musique. Au début du V^e siècle, la Bible est traduite en arménien et la liturgie est chantée dans cette langue.

La musique religieuse arménienne des origines est proche de la liturgie grecque. Utilisant huit modes principaux et deux secondaires (pour l'ornementation), les hymnes étaient chantés soit par un soliste soit par un chœur à l'unisson et un bourdon (ison) comme dans la tradition grecque orthodoxe. Musique monodique donc, qui laissait une certaine place à l'improvisation, comme en

Ensemble de musique au siècle dernier (Photo CRDA)





L'ensemble populaire de chant et danse d'Arménie (Photo CRDA)

témoignent les différentes notations neumatiques indiquant avec plus ou moins de précision le mouvement mélodique.

Aujourd'hui, la musique religieuse arménienne qui est restée fidèle à la monodie est superbement représentée par les enregistrements de Lousiné Zakarian, soprano solo de la cathédrale d'Etchmiadzin en Arménie soviétique (4) ou par ceux des Chœurs de la Communauté arménienne mekhitariste de Venise (5). Même si la théorie n'est pas très claire quant aux intervalles utilisés, les voix qu'on peut entendre aujourd'hui glissent d'une note à l'autre en empruntant des chemins qui s'écartent parfois nettement du système tempéré. Musique de l'Orient... La tentation d'harmoniser cette musique a existé et existe toujours. Il y a eu des essais désastreux, et il y a encore des compositeurs arméniens qui mettent la messe arménienne à la sauce orchestrale et pompière. Pourtant, un compositeur, Komitas, a su adapter cette liturgie à la polyphonie sans en trahir le caractère.

Né dans une petite ville de l'Ouest de la Turquie en 1869, Soghomon Soghomonian (il choisira le nom de Komitas

en entrant dans les ordres en 1893) avait fait des études musicales et classiques au séminaire d'Etchmiadzin (le siège du patriarche suprême des Arméniens), puis au conservatoire et à l'université de Berlin ! Lorsqu'il rentre dans son pays, Komitas se lance dans un gigantesque travail de collectage de la musique populaire : allant de village en village, il va récolter plus de 4 000 chants qu'il retranscrit, analyse et édite partiellement. Parallèlement à ce travail, Komitas essaie de déchiffrer les neumes des anciens manuscrits religieux.

Cette connaissance intime de la musique populaire et religieuse arménienne va lui permettre de proposer une version polyphonique de la messe qui respecte les modes, le rythme spécifique de la langue et ne surcharge pas la mélodie d'harmonies qui lui sont étrangères. C'est cette messe que l'on peut entendre sur le disque des Chœurs Sipan-Komitas (2).

Installé à Constantinople en 1910, Komitas échappe aux massacres de 1915, mais il est devenu fou. Réfugié en France, il meurt à Paris en 1935, laissant une grande partie de son œuvre inachevée.

Si Komitas n'avait pas prospecté et transcrit la musique populaire arménienne à une époque où elle était encore vivante sur la terre des Arméniens, il est probable qu'aujourd'hui beaucoup de musiciens ne pourraient pas la faire revivre, même en Arménie soviétique.

Entre 1894 et 1917, les Turcs ont massacré plus d'un million d'Arméniens (6). Aujourd'hui, sur un total de 6 millions, la moitié seulement des Arméniens vit en Arménie soviétique.

L'Arménie soviétique est une des républiques les plus prospères d'URSS, mais elle est aussi la plus petite. Regardez une carte de l'Union soviétique : l'Arménie, c'est cette petite tache en bas à gauche, coincée entre la Géorgie, l'Azerbaïdjan, l'Iran et la Turquie. Le "grand frère" impose, là comme ailleurs, ses normes culturelles, et les grands ensembles officiels de musiques "folkloriques" sonnent toujours un peu comme leurs homologues russes.

Depuis l'époque de Komitas, les structures sociales, le cadre de vie ont beaucoup changé... La musique populaire, celle qui accompagnait la vie quotidienne des paysans, est désormais chantée et jouée par des professionnels

qui assurent les programmes quotidiens de la radio et de la TV.

Pourtant, loin des micros et des caméras, ces musiciens participent aux mariages et aux enterrements qui sont toujours l'occasion de grands repas où l'on boit et l'on chante à la mémoire du disparu. C'est peut-être là que les musiciens arméniens peuvent le mieux exercer leur créativité en dehors des contraintes officielles. Malheureusement, jusqu'à présent, les disques n'ont pas conservé la trace de cette musique populaire.

"socialiste", la musique arménienne dégage presque toujours une certaine douceur mélancolique qui lui est propre.

Parallèlement à la musique religieuse et à la musique populaire, il y a une musique arménienne traditionnelle et "savante" qui reste bien vivante aujourd'hui, c'est l'art des Ashough.

Ces poètes-musiciens sont les héritiers directs des Goussan, conteurs d'histoires, chanteurs, instrumentistes, danseurs, comédiens, attestés dès le V^e après J.-C. Le mot Ashough viendrait de l'arabe et signifierait "amoureux".



L'ensemble populaire de chant et danse d'Arménie (Photo CRDA)

Mais un travail de "conservation" important est réalisé, comme en témoigne le disque produit en 1970 pour Ocora par le musicologue Robert Ataïan (7) : on peut y entendre un horhovelner, ces chants que les paysans improvisaient pendant qu'ils labouraient leurs champs, des chants de moisson, des danses populaires... mais toujours joués (dans tous les sens du mot) par des professionnels dans le "style" de la tradition populaire, telle que l'ont conservée les travaux de Komitas.

Ecoutez les hautbois duduk, qu'on joue traditionnellement par deux, l'un donnant le bourdon et l'autre la mélodie : le son grave, tendre, légèrement plaintif, semble symboliser parfaitement la souffrance du peuple arménien qui ne se résigne pas à son sort.

Ecoutez ces chants anciens évoquant les paysans obligés de quitter leur terre : malgré l'optimisme de rigueur en pays

Apparus au XVII^e siècle, les Ashough sont des musiciens professionnels qui chantent des événements historiques, des histoires d'amour ou de la vie quotidienne... En principe, ils improvisent leurs textes, et leur musique est en général inspirée par la musique populaire médiévale. Un des Ashough les plus célèbres est justement Sayat Nova auquel est consacré le disque de l'Ensemble de Musique arménienne (1). Né en 1712, Sayat Nova (ce qui signifie "chasseur de son" en persan) s'appelait en réalité Aruthin Sayadian.

Fils d'un sacritain de Tiflis (la capitale de la Géorgie), il reçoit une formation classique : théologie et littérature. Mais il apprend aussi les langues, le géorgien, le persan, l'aerbaïdjanais, et compose ses poèmes dans ces langues et en arménien. Il joue de la vièle kamancheh, du tar (le luth persan) et du saz. Musicien à la cour du roi Héraclès II de

Géorgie, il est exilé en 1762 et décide de devenir moine. Il meurt assassiné en 1795, lors de la prise de Tiflis par le Perse Aga Mohammed Khan.

Les musiciens de l'Ensemble de Musique arménienne de Paris ont essayé de trouver une interprétation proche de ce qui pouvait être la pratique d'un Sayat Nova nourri de musique arménienne mais connaissant aussi les traditions apparentées : persane et turque entre autres (beaucoup de musiciens qui jouaient la musique classique turque étaient des Arméniens). Les chants sont précédés de préludes instrumentaux improvisés, l'accompagnement de la voix est réalisé par les différents instruments jouant à l'unisson. Il est intéressant de comparer leur interprétation du célèbre Doum en Guelkhen de Sayat Nova avec celles réalisées en Arménie soviétique (8). La version des Arméniens "de Paris" est sans doute plus sobre, moins lyrique, mais qu'on ne me demande pas de choisir ! Exilés de leur terre natale, ces musiciens la retrouvent à travers leur musique et leur langage. Aujourd'hui ils reproduisent l'art des anciens, demain on peut supposer qu'ils inventeront, qu'ils dépasseront la tradition pour créer leur expression musicale.

La musique traditionnelle arménienne existe. même s'il faut parfois écouter entre les notes pour la retrouver, il y a dans la diaspora et en Arménie soviétique des musiciens qui la font vivre dans sa diversité. Un peu partout, de jeunes Arméniens brisent le mur du silence avec le son fragile de leur kanoun ou de leur kamancheh. Ça fait moins de bruit qu'une bombe. Ce n'est pas une raison pour ne pas les écouter.

Jacques DUPONT

(1) Musique des troubadours et de traditions populaires, Ocora 558608.

(2) Chants de la liturgie arménienne, Harmonia Mundi 5120. Chants de mariage, Chants et danses rustiques, SK.4000.

(3) Musiques et chants d'Arménie, Chant du Monde 74747.

(4) Armenian Sacred Songs, Pearl SHE 558.

(5) Liturgical Chants for Lent and Easter, philips-Unesco 6586025.

(6) Le petit livre de Gérard Chaliand et Yves Ternon, Le Génocide des Arméniens, paru aux éditions Complexe en 1980, est une excellente introduction à cet épisode terrible de l'histoire contemporaine et un réquisitoire accablant contre l'Etat turc qui, au fil des gouvernements, a toujours nié ce génocide.

(7) Arménie, musique de tradition populaire, OCR50.

(8) Musique des Ashough, Ocora 59. Musique et chants d'Arménie, Chant du Monde 74747.

LES MÉMOIRES D'ARMEN GARO

L'AFFAIRE DE LA BANQUE OTTOMANE

Traduit du texte original arménien
publié dans Haïrenik Amsaguir (Boston)
en juillet, août et septembre 1923

(suite)

Cet article fait suite au premier épisode des mémoires d'Armen Garo, où il retraçait ses premiers contacts avec l'organisation du Dachnaksoutioun...

Le mardi soir, nous nous retrouvâmes de nouveau chez Heratch pour une réunion d'adieu. Que la nuit était belle ! Nous étions quinze rassemblés autour de la modeste table de Melle Iskouhi. Dix d'entre nous pouvaient ne plus être en vie le lendemain, ou bien, si comme nous l'espérons l'entreprise réussissait, en vingt-quatre heures Constantinople serait occupé par les soldats européens et la Question arménienne aurait reçu la solution désirée. C'est du moins ce que nous pensions ce soir-là, assis sur la terrasse de Melle Iskouhi. Au mois de mai de cette même année 1896, les ambassadeurs des grandes puissances n'avaient-ils pas déclaré au sultan qu'à la première occasion où de nouveaux désordres se produiraient à Constantinople, leurs douze vaisseaux de guerre débarqueraient des troupes ? Et c'est précisément avec cet objectif que nous avons choisi l'occupation de la Banque ottomane comme moyen de contraindre les ambassadeurs à exécuter leur menace. Nous savions que la Banque, bien qu'ottomane de nom, était en fait un établissement européen. En outre, si nous parvenions à faire prisonniers les quelque cent-cinquante employés européens, l'intervention des ambassadeurs serait immédiate.

Les décisions prises furent les suivantes :

1. L'attaque aurait lieu à 12 heures précises, avec soixante-quinze hommes et deux cents bombes.

2. Exactement à la même heure, nos camarades de Samatia, sous les ordres



Armen Garo

de Gnouni, Artachès et Missakian, devaient attaquer la caserne à la bombe et obliger la troupe à sortir dans la rue. Une grêle de bombes devait alors s'abattre sur elle des positions déterminées à l'avance.

3. Edouard l'Américain devait, avec quatre garçons dévoués, attendre sur le pont de Galata le passage de la voiture du grand vizir et l'anéantir avec huit bombes.

4. De quatre points désignés dans la rue de Péra, des hommes devaient lancer des bombes par les fenêtres sur les soldats qui se dirigeraient vers la Banque.

5. Deux garçons de Mouch s'étaient engagés à lancer une bombe géante sur

le Galata-Sérail quand les soldats sortiraient dans la rue.

6. Dès que notre camarade Lévon verrait que la Banque était entre nos mains, il irait remettre nos déclarations aux ambassades européennes.

Ces déclarations avaient été préparées à l'avance par Vramian, Boris et moi. Adressées aux ambassadeurs des six grandes puissances, elles étaient signées par les quatre chefs de l'opération agissant en tant que représentants du comité central du parti dachnak de Constantinople. C'est sur la table de notre diner d'adieu que Babken, Heratch, Achot et moi avons signé les papiers et les avons remis à Lévon. Puis nous nous sommes séparés en nous embrassant.

De nous tous, c'était Heratch qui se trouvait dans la situation la plus dramatique : il était tombé amoureux de Melle Iskouhi et ils s'étaient fiancés. Elle insista beaucoup pour participer elle aussi à l'opération, mais je m'y opposai très énergiquement. Le lendemain matin, quand j'allai prendre Heratch chez lui afin d'aller ensemble au lieu de rendez-vous, je les trouvai tous deux tristes et silencieux. D'ailleurs, ce n'était plus le moment de parler. Nous partîmes congé de notre vaillante camarade et partîmes vers l'école anglaise de Galata qui allait être notre principal lieu de rassemblement.

Babken arriva peu après. Nous commençons à mettre au point nos armes et envoyons des gens aux différents marchés publics et cafés de Galata où nos vingt-cinq combattants vont se réunir

par groupes. Il est dix heures et six ou sept personnes, pas plus, sont réunies à l'école. Babken et Heratch se rendent aux autres points de rassemblements pour voir ce que sont devenus leurs combattants. A onze heures, dix-huit hommes seulement se trouvent aux lieux désignés. Or, la veille, Heratch et Babken se sont rendus personnellement dans les divers quartiers et ont rappelé à tous qu'ils devaient être à onze heures sans faute au lieu de rendez-vous.

C'est à ce moment qu'entre notre camarade l'Egyptien, qui venait d'arriver de Trébizonde. Apprenant où nous étions, il était immédiatement venu nous rejoindre. Babken, Heratch, Achot, Lévon, l'Egyptien et moi, nous nous réunissons dans une pièce pour tenir conseil. Qu'allons-nous faire ? Il est clair que ce n'est pas avec dix-huit hommes que l'on peut s'emparer de la Banque et l'occuper longtemps. La décision à prendre est dramatique. Si nous attaquons la Banque et n'arrivons pas à nous en emparer, on va nous prendre pour de vulgaires malfaiteurs et agir en conséquence. D'autre part, nous apprenons qu'à Samatia, les nôtres sont cernés et attaqués par la troupe. Heratch et Babken pleurent de rage : pourquoi les gens de leurs groupes les ont-ils trompés de façon si déloyale ? Mais on n'a pas le temps de discuter : il est près de midi et il faut décider si on va attaquer à la Banque ou ailleurs. De toute façon, il est impossible d'ajourner puisque le combat est commencé à Samatia.

Finalement, nous arrivons à la conclusion qu'il vaut mieux laisser la Banque et sortir par groupes de deux pour attaquer à la bombe les bâtiments administratifs de Péra et de Galata. Nous commençons tout de suite à distribuer les bombes et à désigner à chacun le lieu où il doit se rendre. Je décide d'attaquer la douane de Galata et je choisis comme compagnon Sédrak de Mouch. Comme il est habillé en portefaix, je vais prendre la même tenue pour ne pas attirer l'attention. J'échange aussitôt mes vêtements européens contre ceux du camarade qui va vers Péra.

A peine avons-nous terminé ces nouveaux préparatifs et allons-nous sortir deux par deux de l'école qu'un de nos camarades arrive et nous apprend qu'un nombre suffisant de garçons nous attendent dans tels et tels marchés publics. Babken sort tout de suite avec le nouveau venu et revient dix minutes plus tard avec son inimitable sourire. "Mon cher Garo, change de tenue encore une

fois, on marche sur la Banque", m'annonce-t-il en entrant, suivi de treize hommes.

Nous sommes maintenant trente-et-un et la décision est prise de lancer l'opération comme prévu.

J'enlève donc mes vêtements de portefaix, qui sont d'ailleurs beaucoup trop chauds, et je rendosse mon costume européen. Je pose sur la table les bombes que j'ai sur moi et prends seulement mon révolver et cinquante balles.

Babken, qui est le chef de l'opération, s'adresse à tous :

"Mes amis, nous devons être soixante-quinze mais il n'y en a que trente-et-un qui ont été fidèles à leur promesse. Honte à ceux qui ont manqué à leur parole ! Nous, nous ferons

bes et des balles est confié à six gars robustes qui doivent les porter à dos. Comme mot de passe, nous choisissons "Liberté".

Il était près d'une heure. Je devais entrer le premier et attendre que les six garçons du groupe d'attaque, après avoir abattu les factionnaires de l'entrée, s'emparent du portail pour permettre aux autres de se précipiter à l'intérieur avec la provision d'explosifs. Pendant ce temps, moi, à l'intérieur, l'arme au poing, je devais empêcher les employés de sortir.

A une heure moins dix exactement, je quitte l'école. Les six premiers attaquants doivent entrer en action à une heure précise. Je pénètre dans la Banque, je vais à la caisse et, pour gagner



L'arrivée des révolutionnaires à Marseille (Photo CRDA)

notre devoir. Nous allons attaquer la Banque ottomane et la garder en otage jusqu'à ce que nos exigences soient satisfaites par les puissances européennes. Une fois dans le bâtiment, faites en sorte qu'il ne soit fait de mal à aucun employé. Ne tirez pas à l'intérieur, seulement à l'extérieur, sur la troupe. Que celui qui n'est pas sûr de lui le dise tout de suite : il vaut mieux se retirer maintenant que de céder à la peur et de devenir un mauvais exemple pour ses camarades".

Personne ne réagit. Babken dit qu'il avait besoin d'abord, comme premiers attaquants, de six hommes sachant bien manier le pistolet. Aussitôt, six garçons s'avancent. On donne à chacun deux pistolets américains et cent balles. Aux autres, un pistolet et deux bombes qu'ils fixent à leur ceinture. Le reste des bom-

du temps, me mets à poser plusieurs questions au caissier, un Italien chauve : "Un franc vaut combien de piastres ? Une livre turque vaut combien de francs ?" etc. Finalement, j'échange en francs papier les vingt-cinq napoléons or que j'avais. Je regardais souvent l'heure et je tendais l'oreille vers la porte. Les minutes devenaient des heures; on aurait dit que les aiguilles n'avançaient pas. Il était une heure cinq et toujours aucun bruit dehors. Le doute s'emparait de moi : et si les nôtres avaient été cernés dans l'école ?

Pour dissiper ce soupçon, je sors et me dirige à pas lents vers l'école anglaise. Personne dans la rue. Cela me rassure un peu. Je retourne vers la Banque par le trottoir d'en face et, arrivé au petit café qui se trouve devant le Bâtiment de la Régie, j'entre pour ache-

ter des cigarettes. J'ai faim et je n'ai pas dormi depuis la veille. J'aperçois une bouteille de cognac sur une table et demande au patron de m'en donner un verre. Je ne quitte pas la rue des yeux : il ne faut pas que les nôtres passent sans que je m'en aperçoive. Le bonhomme remplit un petit verre et le pose devant moi. Le verre est vraiment petit. "Quel imbécile !" me dis-je, et je lui en demande un plus grand. Mais à peine a-t-il pris le petit verre pour en apporter un grand que nos six attaquants passent sur l'autre trottoir. Je dis à l'homme que je vais revenir tout de suite et je me précipite dehors sans boire mon cognac. Me voyant sortir du café, les gars étonnés hochent la tête. Je marche moi aussi vers l'entrée de la Banque et leur fais de la tête un signe d'assentiment.

Nous arrivons devant le portail. Ils me regardent de nouveau ; je leur fais signe de commencer. Le petit Hovhannès de Babert est le premier à faire feu : il tire sur une des deux sentinelles albanaises, deux balles sans toucher l'homme. Celui-ci riposte et Hovhannès tombe sur le trottoir. Les autres se mettent à tirer sur les deux Albanais et sur les deux soldats. Ceux-là s'effondrent, le premier Albanais aussi, tandis que le second prend la fuite. A cinq, les nôtres occupent l'entrée, alors que j'attends encore sur le trottoir d'en face, les yeux tournés vers la rue de l'école. Dehors, c'est la panique : les magasins ferment leurs portes, les voitures fuient vers Péra. Une dizaine de gendarmes de la garde de la Banque surgissent de la rue voisine, le fusil à la main ; ils regardent à droite et à gauche sans comprendre ce qui se passe. A ce moment précis, les nôtres – ils sont une vingtaine – sortent de la rue de l'école, le pistolet au poing, et courent vers la Banque. Je me mets alors à marcher lentement vers le portail. En entrant, je regarde à ma gauche et je vois les gendarmes, genou à terre, qui mettent en joue nos camarades.

Dans le groupe, je distingue nettement Heratch et Babken. Heratch marche en tête, son sac de cuir jaune plein de dynamite pendu au cou. Babken est derrière lui. Aussitôt à l'intérieur, je cours vers l'endroit où sont les employés pour remplir mon rôle mais je ne trouve personne au premier étage. A deux reprises, je regarde partout : aucun employé nulle part. Ils se sont sûrement réfugiés au troisième et je me dis que, dans ce cas, ils ne pourront pas quitter

le bâtiment. Je reviens vers l'entrée pour voir si les nôtres ont réussi à fermer le portail. Je constate avec surprise qu'il est grand ouvert et que nos cinq premiers attaquants, retranchés sur les côtés, font feu vers l'extérieur d'où les soldats ripostent.

Je regarde autour de moi : seuls quatre ou cinq hommes, retranchés derrière les colonnes, tirent eux aussi vers l'extérieur. Je demande à chacun où sont Babken et Heratch. Personne ne sait. Et les autres ? Même réponse.

Les feux de salve deviennent plus nourris. Une grêle de balles frappent le plafond d'où des morceaux de plâtre nous tombent sur la tête. Le bâtiment s'empli de fumée et d'un nuage de poussière blanche. Je suis en train de vivre les minutes les plus décisives de ma vie. Nous sommes dans la Banque. Au lieu de trente-et-un, il y a à peine dix hommes autour de moi. Le portail est grand ouvert. Dehors, face à nous, les soldats turcs, et moi, je n'ai aucun camarade à mes côtés. J'avais pourtant aperçu Heratch et Babken dans le groupe. Peut-être sont-ils tombés sous les balles des gendarmes ? Je pense à tout cela en quelques secondes et je me résigne à l'idée que je suis seul et que c'est désormais à moi d'assumer la direction de l'opération.

Aussitôt, j'ordonne aux cinq hommes retranchés près du portail de monter sans essayer de fermer, ce qui serait d'autant plus difficile que les épaisses vitres des battants sont brisées et que les débris encombrant le sol. Je place ces cinq hommes et les quatre autres qui sont déjà près de moi derrière les colonnes du premier étage. Je leur donne l'ordre de tirer sans arrêt pour que personne ne puisse franchir le portail. Moi-même je fais feu, debout derrière la colonne de droite.

Tout à coup, je m'aperçois que mes cinquante balles sont épuisées. J'en demande aux gars près de moi, et ils me donnent une nouvelle boîte de cinquante. Le tir de l'extérieur augmente encore en intensité. On ne voit rien à travers la fumée et la poussière mais on entend les ordres des officiers turcs : "Ulan çeriye !" (Hé, toi, entre donc !). Parfois aussi, on aperçoit la pointe des baïonnettes par dessus les premiers degrés de l'escalier. Heureusement que la fumée et la poussière nous protègent, car elles empêchent les Turcs de viser : de ces milliers de balles, une seule blesse légèrement à la jambe un combattant qui se trouve derrière moi.

Mais la situation ne peut pas s'éterniser. Nous sommes trop peu nombreux pour résister à une attaque à la baïonnette. Il faut à tout prix fermer le portail. Je suis en train d'y réfléchir quand je vois quatre ou cinq de nos gars dispersés aux extrémités du bâtiment et qui tirent sans objet vers les fenêtres. Je décide de rassembler tout le monde vers l'entrée, mais je crains aussi de découper les autres en m'éloignant. Je demande donc le nom de chacun et je lui dis : "Un tel, je m'éloigne une ou deux minutes pour réunir les autres. Pour l'amour de Dieu, ne bouge pas de ta place avant mon retour ! Compris ?"

Celui qui est à ma droite a ôté sa veste. Il est debout à côté de moi en chemise blanche, un pistolet dans chaque main, et tire sans arrêt du côté du portail en lançant des injures en turc à nos ennemis invisibles. Lorsque je lui parle pour lui dire la même chose qu'aux autres, il me répond : "Ben ermenice bilmen, türkçe konus" (Je ne sais pas l'arménien, parle turc). Il ressemble à tel point à un bey de Constantinople qu'un instant je le soupçonne d'être tout simplement un Turc qui s'est joint à nous en croyant qu'on allait piller la Banque. Je lui demande qui il est et il me répond : "On m'appelle Rouben de Brousse".

(à suivre)

Maison de la culture arménienne
9, rue de Madrid

94140 ALFORTVILLE

Extension des activités
musicales de la MCA

**CRÉATION D'UNE
CHORALE DE JEUNES**

garçons et filles
de dix à seize ans

Direction :

Garbis Aprikian

Début des répétitions :

Avril 1984

Pour tout renseignement,
s'adresser à

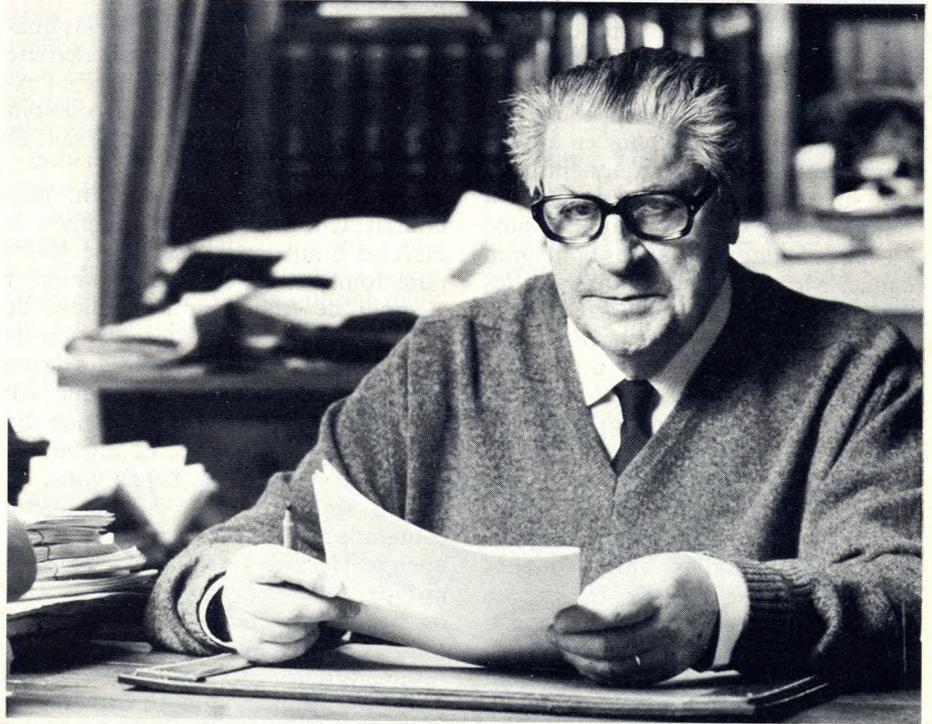
Hasmig Kévonian, directrice,
tél. : 376.55.89

HENRI TROYAT :

« MARIE KARPOVNA »

Nous voici en l'été de 1856, au domaine de Gorbatovo, près de Toula, dans la majestueuse monotonie de la campagne moscovite. C'est encore le temps d'un servage parternaliste, mais aboutissant parfois au fouet, que, cinq ans plus tard, abolira le tsar. Dans ce décor, deux frères, deux jeunes hobereaux, mais combien différents, se font face : le mondain Alexis Ivanovitch Katchalov, modeste employé de ministère à Moscou, et son frère Léon, demeuré au pays, sorte de chafouin grassouillet si aveuglement dominé par sa mère — une marâtre — qu'elle le berne à tout coup et "le roule dans la farine". Marie Karpovna (ainsi se nomme-t-elle) — noble visage à caractère intraitable — est une "despote en jupons" — à tel point tyrannique envers les êtres qu'elle entend commander "à leurs pulsions les plus secrètes".

Immédiatement à sa portée, languit Agathe Pavlovana, un affreux laideron, sa dame de compagnie, lectrice et secrétaire, autant dire son souffre-douleur aussi Maire Karpovna n'aura-t-elle rien de plus pressé, pour mieux asseoir sa tyrannie, que de lui faire épouser le gros Léon qui n'a jamais su dire non à sa mère tout en la détestant. Bien plus : au passif de la *barynia* (gentil vocable russe désignant une châtelaine) inscrivons ce trit diabolique : Marie a trouvé un autre esclave en la personne du charmant peintre-serf de trente ans Kouzma qui a peut-être du génie mais qu'elle oblige, pour satisfaire sa manie, à ne jamais



Henri Troyat (Photo Flammarion)

peindre que des fleurs alors qu'il rêve de paysages, de cheveux, de visages humains... Et qu'il obéisse bien surtout : sans quoi on l'enverra en Sibérie.

...A présent, que va-t-il advenir ? Eh bien voici : deux drames, deux coups de théâtre, par Henri Troyat subtilement ourdis, vont bientôt éclater, mais pour ne rien déflorer, on ne saurait ici en dire davantage. *Marie Karpovna*, étude de

caractère d'une intense acuité psychologique, s'ajoute à tant de livres d'Henri Troyat qui nous renvoient cette image de l'éternelle Russie : "Les siècles passent et elle est toujours là, à la fois gigantesque et naïve, courbée sous le fouet, acceptant tout, soumise au pouvoir de quelques uns comme à une volonté divine". (Henri Troyat, *Marie Karpovna*, FLAMMARION).

ARAM SAROYAN :

« LAST RITES »

Ce livre, intitulé « Last Rites », pourrait être traduit au mieux par « ultime cérémonie ». L'ouvrage, qui est sous-titré « Une chronique de la mort de William Saroyan par son fils Aram Saroyan », révèle des aspects bien inattendus — et peut être dérangeants — de la personnalité du grand écrivain disparu en mai 1981.

Selon le fils, le père était un véritable "mur humain" pour ses enfants et un mari exécration pour la femme qu'il aimait une fois et dont il divorça deux fois.

Aram Saroyan écrit les premières pages de son livre quand sa sœur vient de lui annoncer que leur père est en train de mourir d'un cancer. Il y a trois

ans qu'il ne l'a vu et, de reste, leurs rapports ont toujours été mauvais. Il décide cependant d'aller le voir et, pour détendre l'atmosphère de la rencontre, Aram décide de se faire accompagner de sa fillette de sept ans, Cream. Le climat reste néanmoins tendu mais, au

moment du départ, le fils se résout à embrasser son père : il se penche vers lui et William, alors, le serre dans ses bras.

A la relation qu'il fait des derniers jours de son père, Aram mêle des retours sur son enfance qui révèlent le caractère complexe du célèbre écrivain. Il en ressort que ceux qui voient en William Saroyan un "amoureux de l'humanité" se trompent fort. A quinze ans, Aram a en effet découvert une note griffonnée de la main de son père qui dit : "La seule personne que j'aie réellement aimée, c'est Saroyan et tout ce que j'aime réellement aujourd'hui, c'est le peu de Saroyan qui reste en moi".

Samarcande, Boukhara (Séjour en Ouzbékistan)

Si lointain qu'il nous apparaisse, l'Ouzbékistan, l'une des quinze républiques socialistes soviétiques, situé au sud de l'URSS et proche de la Chine, dont s'inspire cet attrayant album, se recommande dès l'abord par son hospitalité naturelle où « l'hôte est plus honoré que le père ». Sa population multinationale est largement dominée par les Ouzbeks (62 %), les Russes n'atteignent que 13 %, et il forme géographiquement un groupe d'oasis dans l'immense désert du Kyzylkoum, surnommé steppe de la faim, dont les « sables de velours » se déplacent au gré des vents, « ensevelissant parfois un rail, une route, une récolte gagnée sur le désert ». Il faut compter aussi avec deux puissants fleuves, l'Amou-Daria et le Syr-Daria, si impétueux que « tout le monde sait où ils coulaient hier, mais personne où ils couleront demain ». En revanche, quelle fertilité lorsque l'irrigation est assurée : soit douze barrages et des milliers de kilomètres de canaux qui distribuent, à partir des fleuves, plus de quatre milliards de mètre cubes d'eau.

C'est ici la splendide théorie de ces mosquées, minarets et mausolées qui jalonnent les rues marchandes de Samarcande et de Boukhara dont les noms ont des fragrances de Mille et une Nuits. Quant au fascinant passé, il remonte à Cyrus, Darius, Alexandre le Grand et à la plus haute préhistoire. L'ouvrage fait enfin sa part aux progrès techniques et scientifiques, aux transformations sociales qui donnent sa figure à l'Ouzbékistan moderne. On brûla les étapes, mais à quel prix... Ainsi cette jeune femme qui enseigne aujourd'hui la botanique à l'université de Tachkent, elle a perdu un œil le jour où son frère apprit qu'elle entraînait en faculté : il l'avait ébouillanté, convaincu qu'une fille ne doit ni se dévoiler, ni étudier. (Hélène Larroche, *Samarcande, Boukhara*, Arthaud).

Contes du monde arabe

Jean Muzi, grand voyageur que passionne le monde arabe, a recueilli seize histoires courtes et pittoresques profondément influencées par les apports de l'islamisme mais qui ont néanmoins :

Kaléidoscope de livres

Dans son livre *Les danses anciennes arméniennes*, publié par l'Académie des sciences de la RSS d'Arménie, L. Lissitsian classifie les danses anciennes, donne des photos et des dessins, explique nombre de termes concernant l'ethnographie et l'art.

conservé toute la sagesse des peuples du désert. Sous l'avenante couverture de la collection Castor Poche ces contes illustrés familiariseront le jeune lecteur avec la culture orientale en provenance de maints pays : Jordanie, Irak, Liban, Palestine, Syrie, Yémen, Arabie Saoudite. (Jean Muzi, *Contes du monde arabe*, illustrations de Gérard Franquin, Castor Poche, Flammarion).

Un grand roman russe : "Vie et Destin", de Vassili Grossman

Une des surprises de cette saison littéraire, c'est bien l'apparition de *Vie et Destin*, ce "pavé" de 820 pages que des connaisseurs nous présentent comme un grand roman russe, oui, un roman de guerre dont l'auteur, Vassili Grossman, juif soviétique né à Berditchev (Ukraine) en 1905, mourut en 1964. Et non seulement de bons esprits vantent le réalisme et la chaleur humaine dont ce gros bouquin est imprégné, mais à son propos ils évoquent le Tolstoï de *Guerre et Paix* et, plus encore, Tchekhov, quand ce n'est pas Soljénitsyne.

"Pendant longtemps, nous apprend l'historien Georges Nivat, présentateur du roman, Vassili fut, pour le régime soviétique, un écrivain et un journaliste officiels d'une orthodoxie absolue. Il vécut la Grande Guerre, la déroute des premiers mois, le déchirement des destinées, puis l'immense sursaut"... Correspondant numéro un du principal journal de l'Armée Rouge, "il la suivit jusqu'à Berlin et entre dans l'enfer de Treblinka où fumaient encore les cendres des victimes du génocide nazi". L'épisode majeur de *Vie et Destin*, c'est donc "la grande guerre patriotique" connue sous le nom de Stalingrad, de telle sorte que l'immense reportage nous renseigne à la fois sur les Russes occupés et sur leurs homologues d'en face, les occupants nazis, sur les camps de concentration et les chambres à gaz... Or voici la vérité profonde que Grossman va tirer de toutes ces horreurs :

frappé par l'affreuse convergence des deux systèmes politiques que sont le stalinisme et l'hitlérisme, il aboutit à cette conclusion : l'un et l'autre, bien que s'opposant, créent des camps de concentration : soviétique et national-socialisme sont donc tous deux intrinsèquement pervers.

En février 1961, tous les manuscrits, brouillons, notes et fragments de *Vie et Destin* étaient saisis par le KGB sans que leur auteur fût autrement inquiété, mais le bouleversement intellectuel qu'il avait subi n'en était pas moins total, et si son témoignage est parvenu jusqu'à nous cela tient vraiment du miracle. (Vassili Grossman, *Vie et Destin*, JULLIARD-L'AGE D'HOMME).

Le Breton Grandmaison

LIVRES ANCIENS
ET MODERNES
SUR L'ORIENT

LIBRAIRIE ORIENTALE
H. SAMUELIAN

ACHAT PERMANENT
DE LIVRES
D'ORIENTALISME

51, rue Monsieur-le-Prince
75006 PARIS

☎ 326.88.65

(Fermé le samedi après-midi)
RC Paris 581 233 350

LIBERTE POUR HUSNU GOL

Le 22 juillet 1984 la police hollandaise arrêta à son domicile un jeune arménien de nationalité turque : Husnu Gol. Ce dernier était accusé, sous prétexte d'une vague ressemblance avec un portrait robot et les déclarations farfelues d'un chauffeur de taxi, d'avoir été l'auteur d'un attentat commis le 14 juillet 1983 à Bruxelles contre Dursun Aksoy, un agent des services de renseignement de l'Ambassade de Turquie. Cette opération devait être revendiquée par l'Armée Révolutionnaire Arménienne.

Lors de son arrestation à son domicile par plus d'une vingtaine de policiers hollandais et belges, Husnu Göl, marié et père de deux enfants en bas âge, a été violemment passé à tabac. Son visage en portait encore des traces le jour de l'audience du vendredi 19 août 1983, audience au cours de laquelle fut prononcé un avis favorable à son extradition vers la Belgique et ce malgré les preuves éclatantes de son innocence. L'explication en est peut-être que la police belge ne pouvait dès lors plus reculer dans une affaire dans laquelle elle s'était engagée à la légère, et qu'elle avait au départ montée de toutes pièces afin de sauver la face devant les autorités turques. Cela explique probablement que les autorités belges aient maintenu leur demande d'extradition. Or, Husnu Göl est innocent car il se trouvait à Paris au moment même de l'attentat.

Le cynisme de la justice hollandaise qui tout en ayant conscience de l'innocence de Göl a décidé de l'extrader, n'a d'égal que la lâcheté de sa police.

Sept mois de prison c'est beaucoup trop lorsqu'on est innocent ! Sans compter que par la légèreté avec laquelle les autorités hollandaises ont agi, elles portent une responsabilité directe dans l'arrestation de membres de la famille de Husnu Göl en Turquie. Est-ce la Hollande ou la Belgique qui vont garantir la sécurité de la famille, des parents et des proches de Husnu ?

La "justice" hollandaise a profité des fêtes de fin d'année pour se débarrasser à la sauvette d'un détenu innocent qui commençait à devenir encombrant. Husnu a en effet été extradé en Belgique le Vendredi 23 Décembre 1983 conformément à la décision de la Cour Suprême des Pays-Bas le 22 Novembre

1983. Cette dernière qui ne devait rendre son verdict qu'à la mi-janvier n'aura même pas voulu attendre jusque-là.

Emprisonné depuis sept mois pour un acte qu'il n'a pas commis, même la liberté provisoire lui a été refusée. Une législation propre aux pays du Bénélux serait la principale raison du maintien en prison de Husnu Göl ; à moins que ce ne soient les pressions conjuguées des autorités turques et de la police belge qui n'ayant pu mettre la main sur les auteurs véritables de l'attentat cherchent

un bouc émissaire pour sauver la face. En tous cas, aucune législation, aussi "particulière" soit-elle, ne prévoit le maintien en prison d'un innocent, hormis dans les pays totalitaires !

Les soi-disants "éléments-d'enquête" sur lesquels la police belge voudrait interroger Husnu Göl ne sont sans doute que de la poudre aux yeux visant à satisfaire la Turquie et à la calmer. En effet, lors des premières audiences qui ont eu lieu en Hollande, des témoins s'étaient spécialement déplacés de Suisse et de France pour venir témoigner qu'ils se trouvaient en compagnie de Husnu Göl à Paris au jour et à l'heure de l'attentat du 14 Juillet 1984 à Bruxelles. Il apparaît donc clairement que pour satisfaire

SOLIDARITÉ FRANCO-ARMÉNIENNE

Dans notre numéro de décembre, Armenia publiait un appel de l'Association, solidarité Franco-Arménienne en faveur de la reconnaissance du Genocide par les instances internationales.

ONT DÉJÀ SIGNÉ CET APPEL :

- | | |
|--------------------------------|------------------------|
| — André Jeanson | — Bernard Parmentier |
| — Costa Gavras | — Jean Rous |
| — Michèle Ray | — Jean Ziegler |
| — Paul Milliez | — Antoine Spire |
| — Pierre Paraf | — Alexandre Adler |
| — Michel Leiris | — Jacques Madaule |
| — Jean Cassou | — Jean Pierre Faye |
| — Marguerite Duras | — Gérard Chaliand |
| — Henri Troyat | — Claude Bourdet |
| — François Perroux | — Yves Ternon |
| — André Mandouze | — Henri Noguères |
| — Maurice Barth | — Pierre Vidal Naquet |
| — Maurice Kriegel-Valrimont | — Paul Thibaud |
| — Joris Ivens | — Yves Jouffa |
| — Marceline Loridan | — Jean Pierre Vernant |
| — André Gorz | — Françoise d'Eaubonne |
| — Armand Monjo | — Henri Verneuil |
| — Jean Marcenac | — Emmanuelle Riva |
| — Pierre Gamarra | — Jacques Le Goff |
| — Georges Emmanuel Clancier | — James Marranté |
| — Simone de Beauvoir | — Robert Enrico |
| — Maurice Buttin | — Jean Ferrat |
| — Ruben Bareiro-Saguier | — Edmond Jouve |
| — Paul Henri Chombart de Lauwe | — Arthur London |
| — Marie José Chombart de Lauwe | — Lise Ricol |
| | — Louis Perrein |

les susceptibilités turques, la Belgique a décidé de s'offrir un bouc émissaire : Husnu Göl.

Devant ces pratiques scandaleuses et irresponsables des autorités belges et hollandaises, la détention de Husnu n'en est que plus révoltante. Husnu Göl est innocent. Les autorités belges et néerlandaises ont entre leurs mains les

preuves de son innocence ; partant de ce constat, nous considérons que Husnu Göl devrait être purement et simplement relâché, et ce, dans les plus brefs délais.

Organisation pour la
réunification et l'indé-
pendance de l'Arménie.
Février 1984

GROUPEMENT INTERPROFESSIONNEL ARMÉNIEN

SECTION CONSTRUCTION - ARCHITECTES

Pourquoi aujourd'hui, pour un architecte d'origine arménienne, se pencher sur le passé architectural de son pays, est-il devenu une nécessité impérieuse ?

Parce qu'il a pris conscience que le patrimoine historique et culturel, représenté par les édifices construits dans le passé, aujourd'hui menacés par les conditions géo-climatiques, la malveillance, ou l'indifférence des hommes, était un maillon essentiel de son apprentissage professionnel et de son identité.

C'est à travers l'enseignement de l'Histoire de l'Architecture que les nouvelles générations d'architectes forment leur sensibilité et leur compréhension de l'acte de bâtir, comme phénomène de civilisation. A l'instar des monuments légués par les civilisations aussi diverses que celles de l'Inde, de l'Égypte, du monde hellénique ou romain, des cultures du continent américain, l'architecture arménienne a délivré son message à l'échelle d'un continent parce qu'il synthétisait un mouvement de civilisation, une aspiration philosophique et une méthode technologique, résultat des tâtonnements antérieurs. Pour cela, il a été un moteur universellement perçu... L'architecte d'origine arménienne a donc pour devoir impérieux de contribuer à rétablir la vérité et à intégrer dans le patrimoine commun, ce message qu'il a forgé sa sensibilité. Cette sensibilité particulière ne débouche pas sur la contemplation stérile, mais doit lui servir à éclairer sa démarche dans la création architecturale contemporaine.

Car, dans cette création contemporaine, l'architecte d'origine arménienne est partie prenante au même titre que ses confrères, puisqu'il contribue à l'acte de bâtir. Pourtant, son rôle ou son action sont mal connus par ses compatriotes, et il est souvent lui-même coupé de tout

contact avec la Communauté arménienne.

C'est cet état de chose qu'il est urgent d'inverser, car nos confrères ont construit en France, en Europe, et dans le monde des ouvrages remarquables qu'il est nécessaire de faire connaître à l'ensemble de la Communauté, puisque par leur impact ils contribueront à faire prendre conscience à celle-ci de son génie créatif, et par là, lui donner confiance dans son avenir.

Aujourd'hui encore, et plus que jamais, nous, architectes, sommes prêts à œuvrer, pour et au nom de la Communauté, avec cette sensibilité particulière que nous avons évoquée, et qui peut trouver toute sa raison dans cette tâche, qui ne prétend servir que l'architecture.

Paris le 18 janvier 1984
SECTION CONSTRUCTION
ARCHITECTES

LISTE DES COMMISSIONS

- 1 - APPORTS
DE L'ARCHITECTURE
ARMÉNIENNE
Préparation à la participation au
symposium d'Erevan :
Responsable :
Alain DARONIAN
8, avenue Frochot - 75009 PARIS
- 2 - PLAQUETTE PRESS-BOOK
C.-V. DES MEMBRES
Responsable :
Manuel DEIRMENDJIAN
99, boulevard Jean-Jaurès
92100 BOULOGNE-SUR-SEINE
- 3 - RÉPERTOIRE DES AUTRES
CONSTRUCTEURS
Responsable :
Djivan MIHRAN
2, rue de Cléry - 75002 PARIS
- 4 - DÉONTOLOGIE
Responsable :
Raymond MALDJIAN
42, rue Blanche - 75009 PARIS
- 5 - RELATIONS « PRESSE »
Responsable :
Jirayr KHACHIKIAN
59, rue du Père Corentin
75014 PARIS
- 6 - DÉLÉGATIONS
PROVINCIALES SUD-OUEST
Responsable :
Lionel HAIRABEDIAN
41, rue de la Devise
33000 BORDEAUX

G.I.A. - GROUPEMENT
INTERPROFESSIONNEL
ARMÉNIEN
B.P. 120 - 75763 PARIS CEDEX 16

Projection du film : « SANS RETOUR POSSIBLE »

(Les Arméniens - Portrait d'un peuple dispersé) - Durée 1 h 40

Réalisé par :

Jacques KEBADIAN Serge AVEDIKIAN

Le jeudi 12 avril à 18 H

Au centre Georges POMPIDOU (Petite salle du centre - 1^{er} s/sol)

Débat sur le Thème :

« La Mémoire de la seconde génération arménienne en France »

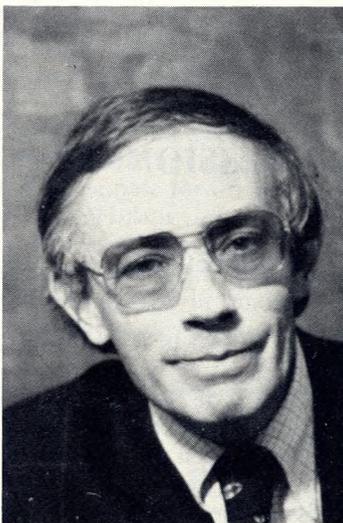
En présence des réalisateurs et :

Jean-Pierre FAYE (philosophe) Pascal MANOUKIAN (écrivain)

Co-organisé avec l'Association pour le dialogue entre les cultures (ADEC)
et l'Association Audiovisuelle Arménienne (A.A.A.)

REFLET D'UNE AMITIE

John COULING, l'auteur du sonnet que nous publions ci-dessous, est de nationalité anglaise. Il habite dans la région de Provence depuis 1965, date à laquelle il fut nommé professeur d'anglais au Lycée Thiers. Depuis 1967, J. Couling est professeur d'anglais à la Faculté de droit et des sciences économiques à l'Université de Provence II. Parallèlement, il assure des cours d'anglais à l'Institut américain de l'Université d'Aix-en-Provence. John Couling est un ancien combattant et militant pour les causes justes. Il compte beaucoup d'Arméniens parmi ses amis. Très sensibilisé par le problème arménien, il aime dire « je suis un engagé », ce dont témoigne le sonnet que nous proposons à l'attention de nos lecteurs.



FOR THE ARMENIAN PEOPLE

One their folk loved me, wherefore my verse
though I speak not their tongue, nor bear their curse.
This people faithful, honest, warm and true
Is not mine own, yet once of it I knew.
This people valiant, though so oft attack'd
This people massacred, though still intact,
This ancient culture, Christian and benign
Far distant is from turkish rule malign.
Where Bey is Lord, there can no freedom be
Where Pacha rules, can be no liberty.
Terror's no answer, true, as Popes proclaim,
Yet still cries out the blood of millions slain
Whose fate is met by silence and disdain
There was too many slain that have no tomb
Stark genocide must e'er be history's doom.

J.C.

Armistice Day 1981

MOTION

Aujourd'hui, 20 mars 1984, l'ensemble des églises, des associations culturelles, des organisations et des partis politiques arméniens, ont manifesté dans une profonde unité leur indignation et leur colère face au lâche attentat perpétré contre le Centre Culturel de la JAF de Marseille le samedi 17 mars. La Communauté arménienne unie contre le terrorisme qui la frappe demande à ce

que toute la lumière soit faite sur les responsables de cet acte odieux quia fait 2 victimes innocentes et qui aurait pu tuer des enfants. La Communauté arménienne unie demande solennellement aux autorités que ses églises, ses centres culturels, écoles, ses sièges d'associations et ses personnalités soient l'objet d'une protection particulière. L'ensemble de la Communauté arménienne constate que cet attentat profite à la politique anti-arménienne de l'Etat turc

qui refuse obstinément de reconnaître le premier génocide du XX^e siècle.

JAF - Fra Tachnagsoutioun - C.D.C.A. - U.C.F.A.F. - M.N.A. - C.S.P.P.A. - M.J.C.A. - U.G.A. - J.S.A. - NOR SEROUND - A.A.A.R.M. - HAÏ HARI-NOUCH - VASPOURAGAN - C.E.D.C.A. Tivoli - C.F.A. - BOLSETSI - HAMAZ-KAINE - SEBASTATSI - PARTI HYNCHAKIAN - CROIX BLEUE - Section Arménienne du P.C. Comité de l'Eglise Prado - Boulevard Oddo - St Loup - Vallons Tuves - Frèze - Beaumont - St-Jérôme - KHARPETSI - Anciens Combattants - U.G.A.B. - Amicale des Arméniens de la Ciotat - Martigues - Gardanne - Bouc-Bel-Air - Aix-en-Provence.



Nous avons appris avec indignation l'ignoble attentat visant l'ignoble attentat visant le Centre Culturel de la Jeunesse Arménienne de France (JAF) cours Gambetta à Marseille où nous-mêmes, Union Culturelle Française des Arméniens de France (U.C.F.A.F.), avons nos bureaux locaux, ce qui nous amène à nous considérer solidairement visés.

Sans attendre de savoir si ce crime sera ou non revendiqué, ou quelles mains occultes l'ont signé, nous en dénonçons le caractère ignominieux et scandaleux, avec d'autant plus de véhémence qu'il fut perpétré à une heure de fréquentation par quarante adolescents qui, quelques instants auparavant, quittaient une répétition de danse folklorique, et sur une avenue extrêmement passagère, donc avec l'intention de tuer.

Nous demandons aux pouvoirs publics de tout mettre en œuvre pour démarquer les criminels et les châtier à la mesure de la lâcheté dont ils ont fait preuve.

Nous déplorons les trois innocentes victimes et formons des souhaits ardents pour leur prompt rétablissement.

Nous avons toujours condamné les situations conflictuelles attendant à la vie d'autrui, les apologistes de la haine et de la violence ou les irresponsables démagogues comme le terrorisme avant d'en être nous-mêmes victimes.

Nous maintiendrons nos caps en faveur de la culture, de l'humanisme, de l'esprit de responsabilité, de l'équité et de la justice envers le peuple arménien, persuadés de servir ainsi l'efficacité et la pérennité de notre communauté de France;

Nous appelons l'ensemble des associations de France, tous ceux qui sont opposés à la violence ainsi que les institutions et associations d'origine arméniens à exprimer à leur tour leur réprobation.

Comité Directeur de
l'Union Culturelle Française des Arméniens de France
Paris le 17 mars 1984



Raki DÜZE

Le plus réputé
depuis 1933

DALAKUPEIAN Fils Aîné

2, rue Scaramelli 13012 MARSEILLE

ATELIER D'HORLOGERIE

Georges ANTIKADJIAN

Station technique JAZ - BAYARD - CAMIF

Réparations Pendules - Réveils
Montres mécaniques et quartz

13, marché des Capucins
13001 MARSEILLE • Tél. (91) 33.51.52

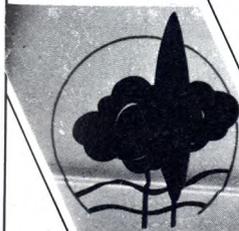
MARK SHOES

chausse la jeunesse

STYLE JEUNE

21, BD CARNOT . 13120 GARDANNE
Tél. 16 [42] 58.42.72

PÉPINIÈRES G. ISRAELIAN



13220 CHATEAUNEUF-les-MARTIGUES. ☎ (42) 88.84.81

la Maison
où l'on retrouve l'Art de Vivre.

Liste de mariage

Cadeaux

L'ART  **ET LA TABLE**

Remise exceptionnelle pour les lecteurs d'ARMÉNIA
39, rue Paradis. MARSEILLE. (91) 33.81.89

Henri DABANIAN

Toutes assurances — Crédit

Tarif Auto Mutuelle - Consultez mes tarifs
Epargne CMV Rendement 1983 : 13 %
Régime Collectif de Retraite
Prévoyance Individualisée

11, BOULEVARD SAKAKINI
13004 MARSEILLE. ☎ 49.81.89/49.86.88

LE CAUCASE

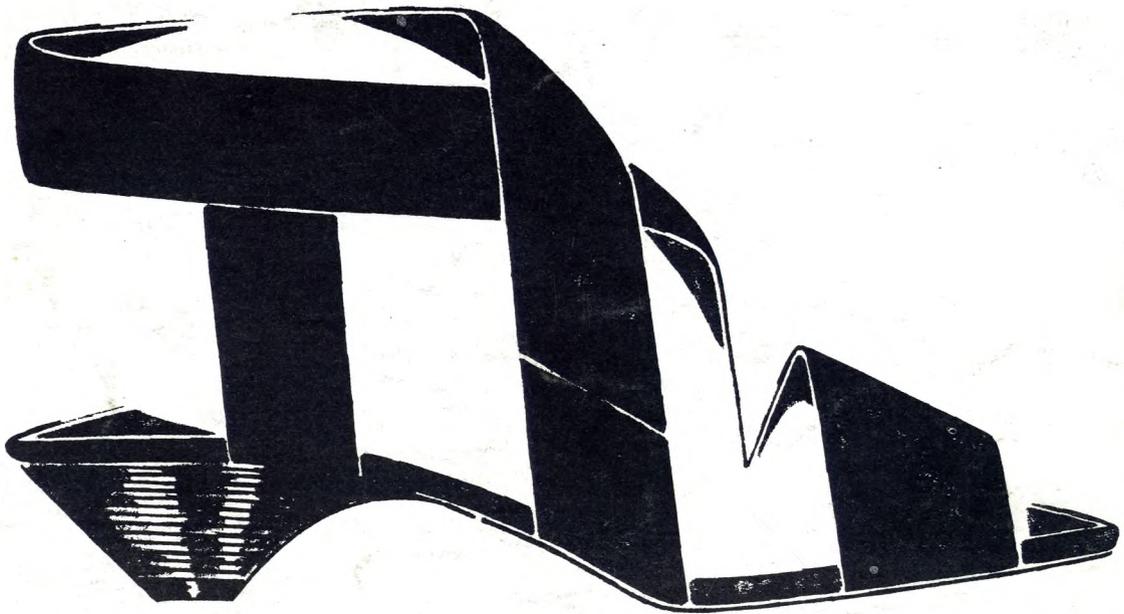
restaurant arménien



Tous les vendredis soir : SOU-BEUREK
62, cours Julien - Marseille (6^e) - Tél. 01 03 48.61.01

C.C. La Valentine. MARSEILLE • 2, rue J.-Aragon. MONTPELLIER • 52, rue de Rome. MARSEILLE
 15, rue Fabrot. AIX-EN-PROVENCE • 7, rue Beauveau. MARSEILLE
 8, rue du Pomet. Toulon • 158, La Canebière. MARSEILLE

JEAN BOGHOS



OSEZ PAYER MOINS CHER UNE CHAUSSURE DE LUXE

V·A·G

Garage Saint-Eutrope

AIX - LES MILLES (proximité EUROMARCHE)

CONCESSIONNAIRE DES MARQUES VOLKSWAGEN ET AUDI
 Responsable Commercial J. BARSAMIAN

Audi

LA NOUVELLE JETTA 84

Elle vous attend pour un essai



Tél. (42)
 20 14 08

VENEZ "LES DECOUVRIR" — Ouvert le samedi

Fonds A.P.A.M.